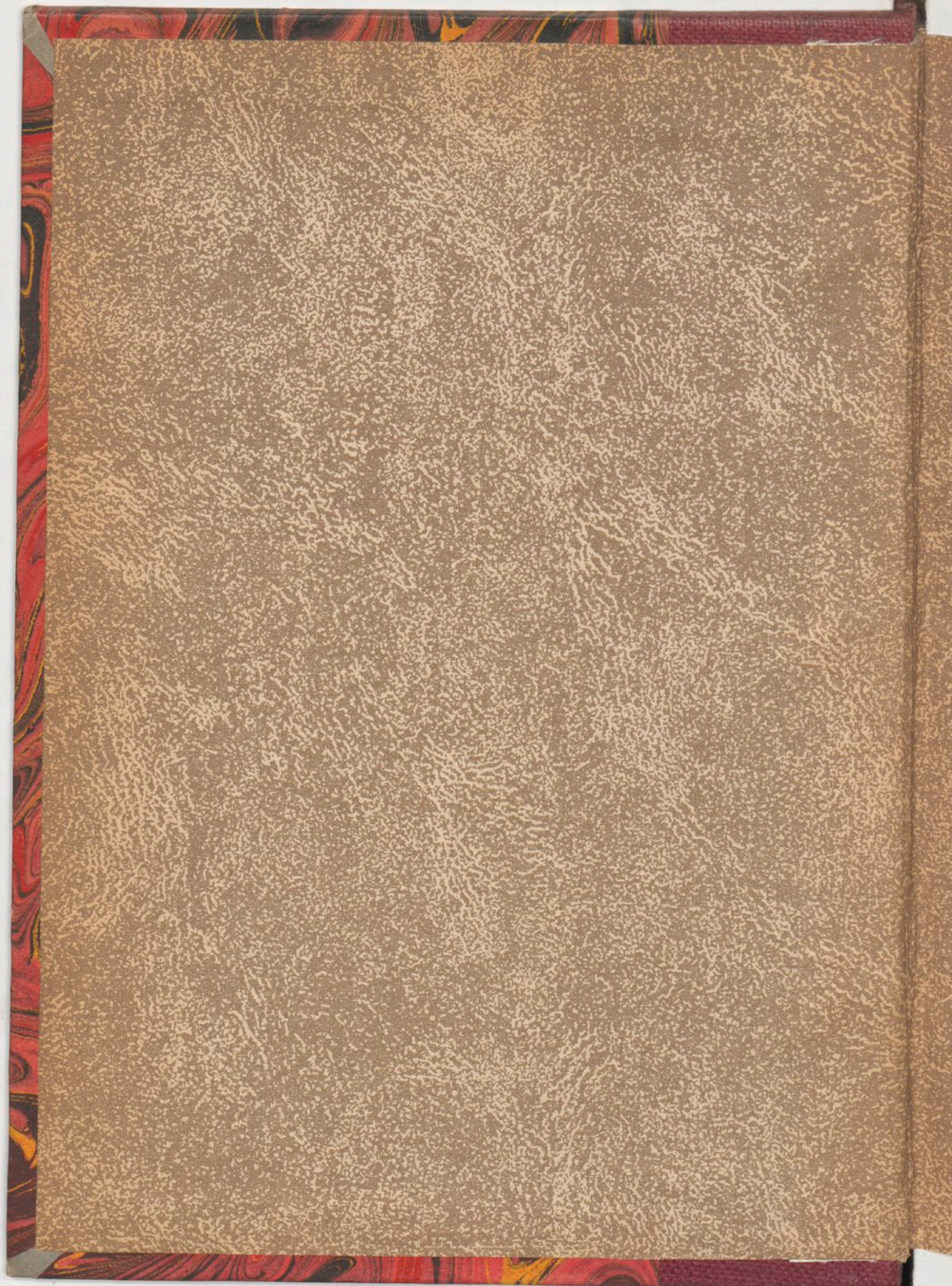
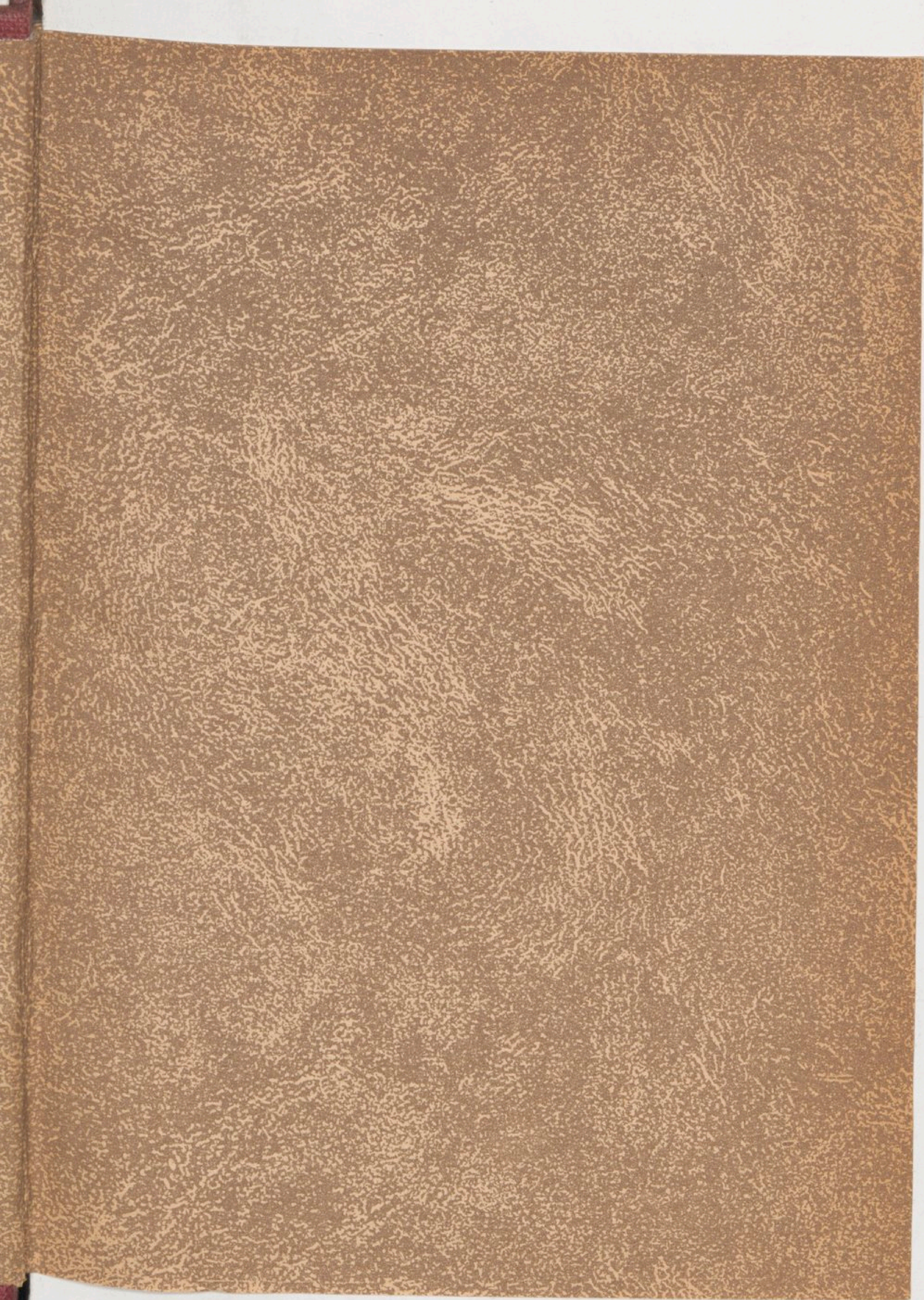
Pierre-Paul Prud'hon, peintre français (1758-1823)







ALFRED FOREST

PIERRE-PAUL PRUD'HON

PEINTRE FRANÇAIS

(1758 — 1823)

(Je ne puis ni ne veux
voir par les yeux des autres;
leurs lunettes ne me vont point).
(P.-P. Prud'hon).

Reproductions et plumes de A. Contassot et G. Massardo.



CLICHÉ BRAUN.

LA VENGEANCE ET LA JUSTICE POURSUIVANT LE CRIME

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1913

à Monsieur Jacques Doucet,
Hommage de l'auteur.

Alf. Forest
Juin 1913,

Pierre-Paul PRUD'HON

(1758-1823)

Prud'hon. — Son portrait, dessin du Louvre.



ALFRED FOREST

Pierre-Paul PRUD'HON

PEINTRE FRANÇAIS

(1758 — 1823)

(Je ne puis ni ne veux
voir par les yeux des autres;
leurs lunettes ne me vont point).
(P.-P. Prud'hon).

Reproductions et plumes de A. Contassot et G. Massardo.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1913



AVANT-PROPOS

La correspondance, les notes, les récits des contemporains de Prud'hon ont permis de retracer assez fidèlement la vie et l'œuvre du grand peintre.

Le bon Voïart qui fut son grand ami peut être considéré comme son premier et son meilleur biographe.

Quatremère de Quincy, Théophile Gautier, Charles Blanc, Arsène Houssaye consacrèrent des articles remarquables à la gloire du « Corrège français ».

Charles Clément publia un excellent livre dans lequel il commenta l'œuvre du Maître (Didier et Cie, 35, quai des Grands-Augustins, Paris).

Les frères de Goncourt écrivirent — en quelques fascicules — une étude très documentée (Rapilly, 5, quai Malaquais) et un précieux catalogue.

Enfin, nous avons pu lire dans le numéro de l'*Illustration* (Noël 1911), l'admirable étude du Maître Anatole France sur le génial artiste.

La brochure d'Étienne Bricon, dans la collection

d'enseignement « Les grands artistes », donne aussi d'intéressants détails historiques (Henri Laurens, 6, rue de Tournon, Paris).

Nous allons essayer — après avoir rendu hommage à tous ces illustres écrivains — de résumer chronologiquement la vie et l'œuvre de l'auteur de « La Justice » et de « Psyché ».

*
* *

Pierre-Paul Prud'hon ne fut redevable de son génie qu'à sa propre nature et à son travail opiniâtre. Il n'eut pour ainsi dire aucun maître et ne fit pas d'élèves. Il passait, de son temps, pour un révolutionnaire en Art, et il fut jalousé, conspué même par l'École. David — qui ne pouvait souffrir Boucher et qui détestait Canova — a dit de Prud'hon : « C'est le Boucher de son époque ; c'est un Canova en peinture. » D'autres, non moins illustres que David, lui reprochaient son dédain de l'École, ses audaces, sa « manière », ses incorrections « voulues », son mépris du préjugé, du poncif, du classique « quand même ! » Prud'hon ripostait : « Corneille et Racine furent d'immortels poètes, mais faudra-t-il pour cela s'exprimer toujours en vers alexandrins ?... Je ne puis ni ne

veux voir par les yeux des autres, disait-il encore, leurs lunettes ne me vont point. »

Nous devons lui savoir gré d'être resté « lui-même », et cela, le plus souvent, au mépris de ses intérêts immédiats, car il innova une « manière de charme et grâce » inconnue avant lui. Ses femmes, sortes de « divinités terrestres », offrent un idéal de beauté pure et de volupté chaste que l'on ne retrouve chez aucun autre peintre.

*
* *

Notre atavisme, nos vacances passées depuis... « toujours » dans la cité clunysoise, en cette riante vallée de la Grosne, pays rêvé des peintres, assurent à cet humble travail des garanties de sincérité, sinon de compétence. Notre documentation provient de sérieuses recherches chez les meilleurs biographes, les écrivains les plus autorisés, comme aux traditions les plus incontestables.

Nous montrerons Prud'hon, sacrifiant tout au grand Art, homme de cœur et de probité, désintéressé de lui-même, généreux, indépendant, marchant avec son siècle dans les idées d'affranchissement et de progrès, homme du Peuple à la Cour, modeste, inconscient de son génie, pauvre aux plus belles années de sa gloire !... toujours doux, sensible et bon !...

*
* *

Ajoutons que l'initiative privée et les Pouvoirs publics s'honoreraient en érigeant « une statue à Prud'hon dans sa ville natale ».

Nous ne sommes pas statuomane plus que de raison, mais il nous semble qu'il y a là une « injustice sociale » à réparer.

Puissions-nous — en ce simple opuscule — avoir fidèlement exposé à la jeune génération ce que fut Prud'hon, dans sa vie, hélas ! si tourmentée, dans son œuvre si noble et si haute !... Puissions-nous également voir se dresser à Cluny, sa ville natale, une statue digne de son génie, symbole glorieux de l'Art français au XVIIIe siècle.

I

Sa naissance, ses parents, son enfance ; le bon prêtre Besson ; le jeune Prudon quitte Cluny ; son séjour a l'Académie de Dijon ; le distingué et bienveillant professeur Devosge ; retour a Cluny ; son mariage avec Jeanne Pennet ; le baron de Joursanvault, de Beaune, protecteur de Prudon. A propos de « Frère Placide » ; un certificat maçonnique.

Prudon (Pierre) naquit à Cluny (Saône-et-Loire), impasse des Prêtres, le 4 avril 1758.

Certains dictionnaires le font naître en 1760. Il en est de même des biographes Voïart, Quatremère de Quincy, Charles Blanc et de l'écrivain Arsène Houssaye. Delécluze donne 1765 ; Eugène Delacroix, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1846, donne le 6 avril 1759.

Ils se trompent. Prudon est né en 1758, ainsi qu'en témoigne l'acte authentique dont l'ancien maire de Cluny, M. Ballandras, a bien voulu, sur notre demande, nous adresser la copie. En voici le texte :

Ville de Cluny.
Etat civil. Baptême de Pierre Prudon, né le 4 avril 1758.

Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Marcel de Cluny, arrondissement de Mâcon, département de Saône-et-Loire.

Ce jourd'huy, quatre Avril mil sept cent cinquante-huit, je, prêtre-curé de la paroisse de Saint-Marcel de Cluny, ay baptizé Pierre, fils de Christophe Prudon, tailleur de pierres et Françoise Piremol, sa femme, né ce même jour. Son parrain a été Pierre Moreau, marchand épicier et sa marraine, d[elle] Ursule Mutin, épouse de sieur François Blais, marchand de draps, tous deux de la dite ville, soussignés avec moi.

Signé au registre : Mutin, Blais, Moreau, de la Porte, curé.

Pour copie conforme, Cluny, le 14 avril 1912.

Le Maire, signé : « BALLANDRAS ».

Pierre n'est pas — comme on l'a souvent écrit — le treizième, mais bien le dixième et dernier enfant de Christophe Prudon, tailleur de pierres. Voici, d'ailleurs, les noms et dates de naissance des dix enfants :

Philibert, 24 décembre 1735 ; — Jeanne-Françoise, 21 juin 1737 ; — Catherine, 21 mai 1739 ; — Gabriel, 4 juin 1740 ; — Marie, 19 mars 1746 ; — autre Marie, 22 novembre 1748 ; — Claude, 7 septembre 1751 ; —



Cluny : les bâtiments du XVIII[e] siècle ; les clochers de l'eau bénite et de l'horloge, ruines de la grande Église Saint-Hugues.

Louis, 15 novembre 1753 ; — Françoise, 2 mars 1756 ; — Pierre, 4 avril 1758.

*
* *

Ce brave Christophe Prudon — qui peina sans doute autant comme maçon que de son métier de tailleur de pierres — travailla certainement aux bâtiments de l'abbaye élevés en plein XVIIIe siècle sur les plans de Dom Dathoze et où se trouvent installés aujourd'hui tous les services de l'École nationale d'Arts et Métiers, emplacement précédemment occupé par la grande École de professeurs fondée par Duruy (1er novembre 1866-31 juillet 1891).

Le père Prudon n'était pas un ouvrier vulgaire. Admirablement doué, il ne se contentait pas de tailler la pierre, il la sculptait. Un grand nombre de cheminées, demeurées à Cluny et réparties çà et là dans les maisons, révèlent un instinctif talent d'artiste. J'ai pu acquérir une de ces cheminées ; je la conserve bien précieusement.

La maman du petit Pierre était une femme très douce, s'occupant avec soin de sa maisonnée. Elle adorait tous ses enfants, mais elle chérissait surtout son petit dernier qui, paraît-il, lui ressemblait beaucoup.

*
* *

Les premières années se passèrent à jouer, à courir... pieds nus !...

En ce temps-là, la vie était dure aux pauvres gens ! il fallait que la bourse fût garnie — et cela n'arrivait guère — pour se permettre à Cluny, d'acheter aux enfants des chaussons et des sabots. Malgré cette misère, les petits, bien constitués, s'élevaient, robustes et forts, contre les intempéries, les maux et la souffrance.

Dès que cela fut possible, petit Pierre s'en alla presque chaque jour au bois ; l'hiver, se réchauffant avec la neige ; l'été, « la marande de pain noir aux lèvres », grappillant aux buissons, escortant ses frères et sœurs et d'autres bambins de Saint-Marcel, insouciant de tout, courant à la volée, chantant à perdre haleine, jetant aux échos de la montagne des refrains d'innocence et de gaîté !...

Puis, comme la petite troupe avait promis d'être sage et de bien travailler, chacun faisait de son mieux un lourd fagot de bois mort que l'on rapportait à la maison. La maman leur « allait au-devant », le plus loin possible, afin d'aider son petit Pierre et de l'alléger de son fardeau. Et puis, elle embrassait tendrement

notre futur « grand homme » qui, tout petiot, fournissait déjà « du bois pour la soupe ! »

*
* *

Plus tard, il fallut étudier sous la direction des moines. L'enfant ne se montrait pas toujours appliqué. Il n'était ni turbulent, ni entêté, mais parfois inattentif, distrait. Le nez au vent, l'esprit ailleurs, il rêvassait, traçait des lignes de toutes sortes, s'essayait à copier des arbres, des maisons et même des figures, et cela d'une façon surprenante de fidélité, de ressemblance pour son âge. Ces dispositions donnèrent à penser aux moines chargés de l'instruire qu'il serait peut-être mal d'entraver une vocation naissante, et ils se gardèrent bien d'empêcher Pierre de dessiner à son aise.

Un brave et digne homme de prêtre, le curé Besson, de Saint-Marcel, affectionnait Pierre. Il lui faisait servir sa messe et il avait su apprécier la nature sensible et les qualités intellectuelles de cet enfant. Il le conduisit auprès de M. Sigorgne, grand-vicaire à Mâcon, et tous deux le présentèrent à Mgr Moreau, évêque de Mâcon et président des États de Bourgogne.

« Monseigneur, lui dit M. Besson, j'ai fait pour l'éducation de Pierre Prudon tout ce que j'ai pu ; il m'est im-

possible de fournir à son active intelligence de plus solides aliments, et si une personne plus influente que moi, ne veut continuer mon œuvre, peut-être aurai-je trop fait encore, car ce pauvre enfant n'a pas reçu l'éducation qui convient à un ouvrier, et est trop ignorant encore pour vivre de ce qu'il sait. »

Le prélat céda aux instances du curé Besson et du grand-vicaire Sigorgne. Il suivit les progrès de Pierre, devenu presque un petit homme, et le fit admettre peu après à l'École de Dijon. Prudon avait alors un peu plus de quinze ans.

*
* *

Il quitta donc Cluny, sa ville natale!... Adieu les longues stations à l'abbaye!... il ne pourrait plus s'attarder dans la vaste église à contempler les tableaux, les statues, les vitraux et tous ces merveilleux trésors d'art qui avaient allumé en lui la flamme du génie naissant!... Et sa mère, son père, si bons pour lui ?... ses frères, ses sœurs!... et les ondulations sinueuses des montagnes, et cette poétique vallée de la Grosne et les petits sentiers tout là-haut dans les bois ?... Quand reverrait-il ces êtres chéris et toutes ces choses suggestives d'idéal où peut-être il avait puisé le meilleur de son génie : le charme et la grâce ?...



G. Massardo - 1912

La grande Église et les bâtiments de l'ancienne Abbaye.

Oh ! la séparation ! chose pénible, surtout pour les humbles !... Son père et sa mère lui firent la conduite, loin sur la route, et ce n'est pas sans serrements de cœur ni sans larmes que les pauvres vieux virent s'éloigner leur enfant !... Mais il fallut partir ; la voiture publique attendait. Pierre, avec l'argent que lui avait remis le curé Besson — brave cœur ! — put grimper sur l'impériale, puis rêver au passé..., songer à l'avenir !...

Et, tristes et pensifs, les parents regagnèrent la petite maison que leur dernier enfant devait un jour illustrer de son souvenir glorieux.

*
* *

La maison natale, ci-devant Impasse des Prêtres, et actuellement petite rue Prudon, a subi, il y a quelques années, des modifications intérieures. Le nouveau propriétaire jugea de son intérêt de faire disparaître deux vastes cheminées sur lesquelles le futur Maître avait peint deux fresques devenues, paraît-il, presque invisibles. Au catalogue de l'Exposition organisée à Paris, en 1874, aux Beaux-Arts par MM. Marcille, nous trouvons « une fresque de Prudon sur une cheminée de sa maison à Cluny » (lithographiée par Pelliet, à Bourg). Il s'agit là peut-être de l'une des fresques des chemi-

nées disparues. Cette copie devint la propriété de M. Eudoxe Marcille, puis sans doute de Mme Jahan, sa fille.

Cette petite maison que M. Franchet, l'obligeant secrétaire de la mairie de Cluny, vient de nous faire visiter ne devait renfermer que deux ou trois pièces. En bas, une cuisine, dont la porte élevée de trois marches, se fermait au moyen de volets de bois ; à côté, et à gauche, une chambre qui s'ouvre à ras du sol par une porte vitrée; plus à gauche encore, une autre porte grossière de pressoir ou d'écurie, suppose Ch. Clément qui la visita aussi, mais il y a une soixantaine d'années, c'est-à-dire longtemps avant les modifications intérieures. Au premier, une seule fenêtre assez grande, et, plus haut, sous le toit de tuiles creuses, une lucarne carrée ou presque. Un vieux cep de vigne agrémentait jadis cette pauvre façade.

En 1853, M. Marcille père, grand admirateur du peintre et collectionneur de ses œuvres, fit don à Cluny d'une plaque de marbre qui porte comme inscription :

ICI EST NÉ LE 4 AVRIL 1758
PIERRE-PAUL PRUD'HON
MORT A PARIS, LE 16 FÉVRIER 1823
DON MARCILLE, PARIS,
ADM. ERÈX. MEM. 1853.



La maison où naquit Pierre Prud'hon, plume de Massardo,
d'après une gravure du *Magasin pittoresque* de l'année 1857 (état ancien).

Or, cette plaque figure sur une maison rue Saint-Marcel et non pas sur celle que nous venons de décrire et où est né Prudon ??

Cette maison aura été jugée de trop chétive apparence et mal située ? Peut-être aussi les propriétaires ont-ils craint — appréhension chimérique ! — d'être dérangés par les visiteurs ?... et ont-ils refusé la plaque indicatrice ? Ce détail n'a d'importance qu'au point de vue de la vérité historique qu'il est de notre devoir de rétablir, puisque jusqu'alors aucune municipalité clunysoise n'a jugé à propos d'acquérir cette maisonnette — la dépense eût été si mince ! — où naquit le plus illustre de ses enfants !

Aussi bien, que Cluny se rassure !... D'autres villes, et non des moindres — à commencer par Paris — nous offrent des négligences et des anomalies semblables !...

Après son mariage, Prudon n'habita plus la maison paternelle. Il en habita une autre qui devait appartenir à sa femme, et sur la cheminée d'une chambre, il peignit une fresque représentant, en médaillon, le cardinal de Bourbon, abbé de Cluny. Celle-là fit assurément partie de la collection Marcille.

*
* *

Déjà nous sommes loin du jour où Prudon, enfant, « confectionnait des pinceaux avec des crins qu'il arrachait aux chevaux, et des couleurs avec les sucs des plantes et des fleurs ! » Un moine lui dit un jour : « Vous ne réussirez pas ; les tableaux sont peints à l'huile ! » Le petit bonhomme sut profiter du conseil.

D'après une lettre écrite à M. Marcille père, par M. Dumont-Champton, receveur municipal de la ville de Cluny et des hospices, lettre qui doit dater de 1853, il peignit une enseigne de chapelier que l'on déterra dans le grenier de M. Charton, notaire à Cluny. M. Charton était le petit-fils de ce chapelier. A noter que le père de M. Dumont-Champton, receveur municipal à Cluny, était un petit-neveu du curé Besson. Cette enseigne est grossière, mais elle comporte une tête de satyre et des guirlandes de roses ; le tout fort amusant. Elle appartenait encore en 1874 à M. Eudoxe Marcille; elle est maintenant la propriété de Mme Jahan, sa fille. Il fit également à cette époque les portraits de Pierrot-le-Bavoux et de Gothon Bibi, ses camarades. Que sont-ils devenus ?... Nous ne pouvons fournir aucune indication à cet égard. Avis à ceux qui croiraient les posséder !





François Devosge, par Rude.
(Musée de Dijon. Cliché Hector Gaîtet).

*
* *

Adieu ces essais de l'enfance!... Pierre est à Dijon, à l'Académie des Beaux-Arts dirigée par François Devosge, homme de talent et de cœur. Le professeur pressentit les qualités de son nouvel élève; il s'appliqua à les ordonner méthodiquement, à les développer, à instruire en atténuant l'aridité de l'étude par l'intérêt des leçons, en modérant parfois l'enthousiasme du futur Corrège français, mais sans toucher à la note personnelle qui déjà s'affirmait dans les compositions. Les leçons et les conseils de Devosge qui fut également le professeur du statuaire Rude profitèrent au jeune Clunysois. Toute sa vie, il en fut reconnaissant à son maître vénéré; il demeura mieux que son élève, il devint son ami et continua plus tard avec Devosge fils des relations cordiales.

Devosge père forma plusieurs bons élèves, entre autres : « Doyen, Ramey, Petitot, Granger, Gaule et Rude. » Devosge semble avoir eu sur le style de Prudon une influence décisive. Des gravures, d'après les tableaux de Devosge, montrent, en effet, des traces du sentiment si particulier, si personnel de Prudon, et Eugène Delacroix a remarqué avec raison que « c'est une gloire d'avoir imprimé à une aussi belle imagina-

tion un caractère et comme une marque que l'on retrouve dans tous ses ouvrages ».

Devosge mourut en 1811, professeur et directeur de l'école que le gouvernement impérial organisa à Dijon. Son fils, Anatole Devosge, lui succéda. Il occupa cette position pendant quarante ans, et mourut en décembre 1850. Par son testament, il fonda un prix annuel de dessin et légua à sa ville natale tous les dessins et toutes les peintures de son cabinet, et, entre autres, un très beau portrait de son père par Prudon (*Archives de l'Art français*, t. V).

*
* *

Nous sommes en 1777. Prudon, à dix-neuf ans, devra gagner sa vie, chose difficile pour un jeune peintre sans relations et confiné dans sa province. Le brave curé Besson ne l'a pas perdu de vue ; il n'a cessé de l'encourager de son cœur et de sa bourse. Honneur à lui ! Le bon prêtre ne fut pas toujours écouté à la lettre dans ses conseils et ses sermons ! Ce n'est plus le petit Pierre, enfant de chœur, servant la messe à Saint-Marcel, distribuant le pain bénit, rapportant à sa mère le sou de la paroisse. C'est un jeune homme bon, sensible, doux — il gardera ces qualités-là toute sa vie —

mais également léger, frivole, avec, à ses heures, la flânerie de l'artiste ! sensible, avons-nous dit ; ajoutons qu'il était fort idyllique, amoureux même !...

Le curé Besson qui l'avait étudié, observé dans ses promenades « à deux » à Cluny, prit peur tout à coup. Il résolut de le marier, convaincu que la nature de son protégé trouverait dans une union immédiate — il le fallait, d'ailleurs, le monstre avait plus que compromis une jeune personne — une sauvegarde contre les entraînements de la jeunesse, et lui procurerait en même temps les moyens matériels de cultiver son art. Il lui fit donc épouser une demoiselle Jeanne Pennet, fille d'un notaire royal de Cluny. « Union sans valeur, sans dot appréciable. »

L'artiste fut vite désabusé ; il rencontra dans sa femme une nature anti-artistique, un caractère jaloux, altier, méchant. Cependant, il se montra bon époux, tendre, amoureux. Il avait à peine vingt ans !... Son insouciance, son détachement des problèmes de la vie pratique le rendaient étranger à tout ce qui n'était pas le grand Art auquel il voulait se consacrer malgré tous les obstacles.

En unissant ces deux êtres si peu faits l'un pour l'autre, le curé Besson ne fit que sauvegarder l'honneur de son jeune protégé dont le fils Jean — les actes de l'état civil en font foi — naquit l'année même de

son mariage. On n'est pas pour rien Bourguignon... de Cluny!..., mais on sait faire son devoir. Quoi qu'il en soit, les contemporains représentent cette union comme « indigne de lui et contractée par un sentiment d'honneur en vue de réparer une faute ».

*
* *

Écoutons à ce sujet Voïart :

« A peine sorti de l'enfance, il conçut une passion pour un objet peu digne de le fixer. Il contracta une union mal assortie pour réparer les torts de l'amour, et l'honneur — il n'avait pas encore vingt ans! — eut plus de pouvoir sur sa volonté que toutes les représentations de ceux qui s'intéressaient à son talent et à sa fortune. Ce fatal hymen fut pour lui une source de chagrins qui empoisonnèrent ses plus belles années; et lui-même, peu de jours après son mariage, présagea qu'il serait le plus malheureux des hommes; mais, doué d'une force d'âme peu commune, il se résigna et s'armant de philosophie et de courage, il se livra de nouveau, et avec plus d'ardeur, à l'Art qui fut dans tous les temps sa plus douce et sa plus grande consolation. »

C'est à l'occasion de son mariage que Prudon ajouta à son prénom celui de Paul, prétendent certains

biographes ? ils se trompent. Son certificat de franc-maçon que nous publierons plus loin est antérieur à son mariage; il est daté de 1777 et porte : « Pierre-*Paul* Prudon. »

Ce n'est qu'après 1780 qu'il introduisit un h et une apostrophe dans son nom jusque là orthographié Prudon, comme son père.

*
* *

Voici l'extrait de mariage :

Paroisse de Saint-Marcel de Cluny (Saône-et-Loire).

Le dix-sept février mil sept cent soixante et dix-huit, après avoir été publiées une fois en la messe paroissiale, sans opposition, vu la dispense de deux bans accordée le 13, signée Sigorgne, vicaire général, Deray, secretarius, et insinuée le même jour, signée Chapuis, ont reçu du consentement des parents et curateur, la bénédiction nuptiale par le curé soussigné, s^r Pierre-Paul Prudon, élève de l'Académie de peinture et de sculpture, demeurant à Cluny, âgé d'environ vingt ans, fils émancipé de défunts sieurs Christophe Prudon et dame Françoise Piremol, vivant tailleur de pierres, demeurant en la dite paroisse, le susdit procédant en tant que de besoin de l'autorité de Joseph Blampoix, maître vannier, demeurant en ladite paroisse, son curateur;

Et demoiselle Jeanne Pennet, âgée d'environ vingt ans, fille et procédant des autorités et consentement de Me Phili-

bert-Claude Pennet, notaire royal, et de dame Marguerite Chercot, demeurant en la même paroisse, et ce, en présence dudit Me Pennet, de Claude Delucenay, du sr Vincent Ach ary et sr Pierre Coquillat, tous les trois clercs, et d'Antoine Fouilloux, tissier en toiles, tous les quatre témoins, soussignés avec les parties.

Pierre Prudon ; Besson, curé ; Pennet, Coquillat, Delucenay, Fouilloux ; Jeanne Pennet, Achary d'Oaron.

Le maire de la ville de Cluny certifie l'authenticité.

fac-similé signature à l'acte de mariage — Pierre Prudon — Cluny, 25 août 1912. Sœur, Maire.

Les biographes font mourir le père de Prudon lorsque celui-ci était en bas âge, et sa mère plusieurs années plus tard. C'est une erreur, comme on le verra par une lettre de Prudon à son ami Fauconnier dans laquelle il écrit : « J'ai perdu en quatre mois un père et une mère qui m'aimaient tendrement. Bien plus, il ne m'est resté que des frères et des sœurs en qui j'ai trouvé moins d'affection et plus d'indifférence que dans des étrangers. A l'âge où j'étais alors, il m'était bien dur de n'avoir plus personne qui s'intéressât à ma jeunesse : cependant il a fallu boire le calice jusqu'à la lie ! »

Nous reviendrons en temps utile sur ces détails.

Prudon a eu, de son union avec Jeanne Pennet, cinq enfants :

Jean, né à Cluny en 1778, mort à Toul (Meurthe), en 1837, graveur; — Jacques-Philippe, né à Paris, rue Cadet, le 30 avril 1791, fut élève de Saint-Cyr, et mourut pendant la campagne de Russie; — Eudamidas, né à Paris, le 8 décembre 1793; il fut élève de l'École polytechnique, et donna sa démission en 1815, son père ne voulant pas qu'il servît sous la Restauration. Il fit alors ses études de médecine, s'établit d'abord à Toul où sa mère mourut en 1834, puis aux Ternes, près Paris, puis à Fontaine-la-Guyon, près Courville (Eure-et-Loir); — Pierre-Nicolas-Philopœmen, né à Rigny (Haute-Saône), le 29 juin 1795. Il fut élève de l'école de marine de Brest où il entra en 1811, sur la recommandation de Talleyrand. Nommé aspirant le 24 août 1815, l'épuration de 1816 l'atteignit et il partit pour les colonies. En mai 1821, il était à l'île Bourbon. Depuis cette époque, on n'a plus eu aucune nouvelle de lui; — Émilie, née à Paris, rue du Harlay, 28, le 3 novembre 1796. Elle épousa en premières noces M. Deval, négociant en vins à Lorient, et, en secondes, M. Quoyerer, de Metz.

Comme on le voit, notre Pierre-Paul — à défaut peut-être de constante fidélité — n'en donna pas moins à sa femme des gages de profonde affection.

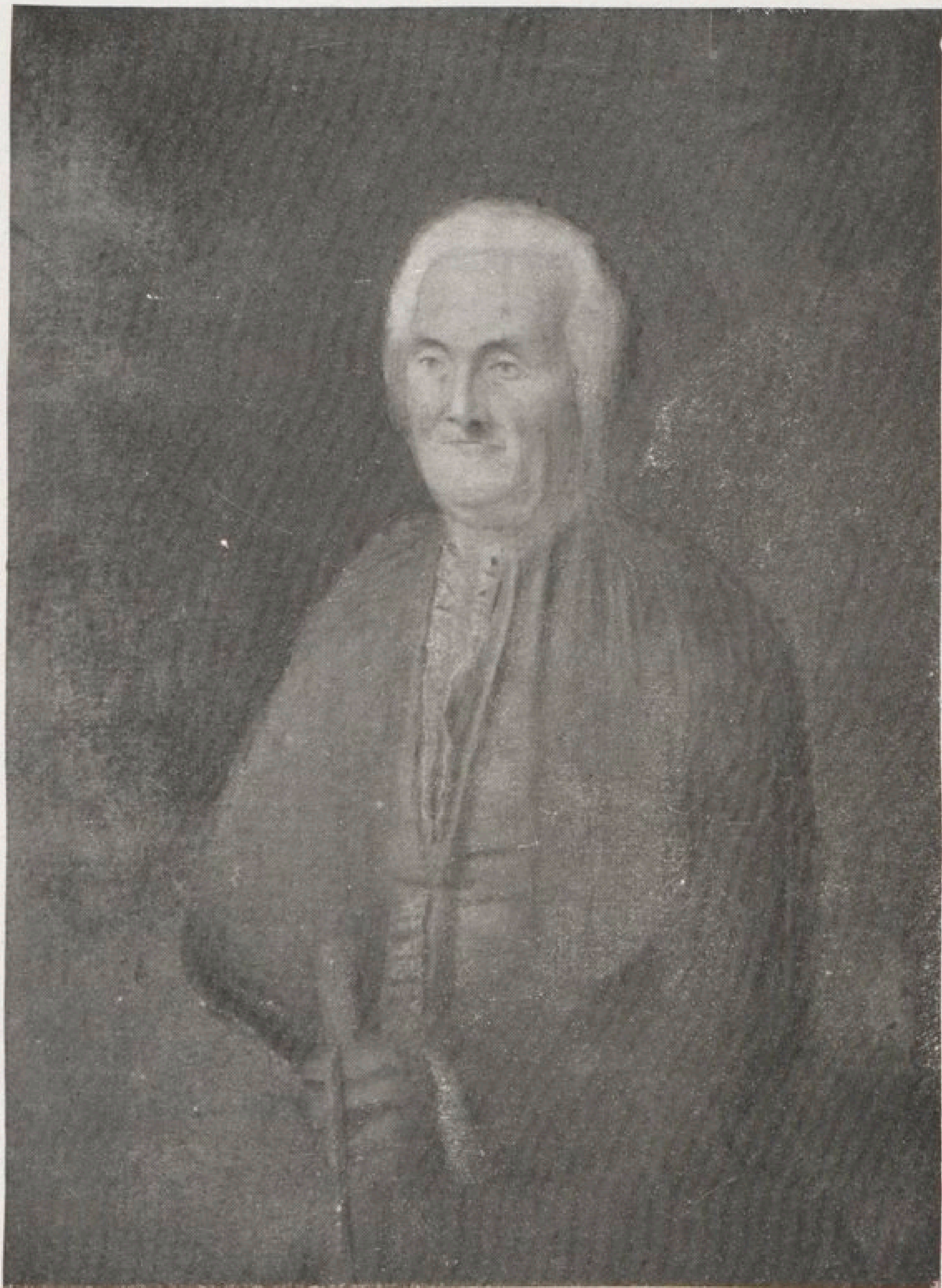
Jeanne Pennet qui le tourmenta si fort — surtout aux époques les plus brillantes de sa carrière — trouva le moyen, malgré sa névrose, de lui survivre durant onze années. Prudon mourut à 65 ans, Jeanne Pennet à 76.

*
* *

Voilà donc Prudon marié et fort mal !... il subvient péniblement aux frais du ménage par quelques travaux de dessins et gravures. C'est à tort que l'on a attribué à cette époque le portrait du curé Besson. Cette toile n'a été faite qu'au retour de Rome, en 1788, année qu'il passa également à Cluny. Le portrait de son premier protecteur alla plus tard de la famille Dumont-Champton à la collection Eudoxe Marcille. Le portrait de M. Dumontceau date de 1780; Prudon avait vingt-deux ans; c'est sa première œuvre après son mariage. Cette toile figure au Musée, à Cluny. C'est un début plein de promesses.

Notre peintre végète; ses ressources s'épuisent; c'est presque la misère !... C'est alors qu'il trouva dans M. le baron de Joursanvault, de Beaune, un protecteur et un ami dévoué.

Les relations avaient précédé le mariage du peintre de deux années environ, mais rien ne faisait prévoir



Portrait de M. Dumonceau (1780).
Prud'hon avait 22 ans.
Le tableau est au Musée, à Cluny.
(Cliché de M. Lucas).



alors l'amitié de ces deux jeunes gens. Grand propriétaire à Beaune et chevau-léger du Roi, M. de Joursanvault était, en outre, un excellent artiste, peintre, graveur, musicien même, et, au plus haut point, protecteur des Arts. Il devina le génie de Prudon et, le voyant dans la peine, il devint son protecteur. Il l'encouragea, lui fournit les moyens d'augmenter ses ressources, l'aida de ses conseils et de sa bourse, afin qu'il pût travailler utilement, l'esprit tranquille, et satisfaire son ambition d'artiste. Cet homme aimable et bon, intelligent et généreux, fut un véritable Mécène :

Mæcenas, atavis edite regibus,
O et præsidium et dulce decus meum !...

Ces vers d'Horace, il en est digne !... Nous les citons au souvenir de ses bienfaits !...

Le baron s'ingénia à faire travailler son nouveau protégé; mais peinture, dessin, gravure ne suffisaient pas à assurer l'existence. C'est pourquoi, l'amitié aidant, Prudon devint peu à peu le secrétaire, le confident, le factotum du baron qui l'initiait à ses affaires personnelles, en le retenant à Beaune.

« Allez vite à Cluny, lui dit un jour le baron, allez embrasser votre femme et votre fils, et rendez-moi le service de voir le Frère Placide. Cet excellent artiste n'en

finit pas de faire mes clefs, et j'en ai, comme vous savez, le plus grand besoin. »

Jean Julien, en religion « Frère Placide », était ce merveilleux serrurier d'art dont les rampes et balcons de l'Abbaye demeurent encore les modèles du genre. En outre, il travaillait pour les châtelains.

Prudon s'acquitta de la commission et, comme les clefs n'étaient pas faites, il écrivit la lettre suivante au baron de Joursanvault :

« Le Frère Placide, c'est un vilain ; je n'en suis pas étonné. Il ne tiendrait pas de la race monastique ! Je lui ai écrit cent fois de faire vos clefs. Le drôle n'a jamais eu le temps ; il a bien eu celui de boire votre vin ! »

Cette appréciation sur Frère Placide et la race monastique nous révèle à quel point Prudon était enjoué, caustique, de caractère franc et indépendant. Des écrits semblables, des opinions trop libres et avancées pour cette époque, lui portèrent souvent préjudice, au point que des esprits bornés et malveillants en profitèrent dans la suite pour l'accuser d'ingratitude et de méchanceté !... Ceux-là ne surent, ou plutôt ne voulurent pas le comprendre !... Sa gloire ne s'en porte pas plus mal !... Au contraire.

*
* *

CLUNY _ ABBAYE
Cloîtres et Escalier du Rez-de-Chaussée

Une rampe d'escalier de Jean Julien (Frère Placide.)

C'est au début des relations avec le baron que le jeune peintre a reçu, à la Loge maçonnique de Beaune, son brevet de Maître. Nous sommes heureux de pouvoir transcrire ici, à titre documentaire, le texte exact de ce certificat accordé au jeune peintre.

« A.·.L.·.G.·.D.·.G.·.A.·.D.·.L.·. »

Au nom et sous les auspices de S.·.G.·.M.·. La R.·. L.·. Saint-Jean sous le titre distinctif de la Bienfaisance de l'O.·. de Beaune, en Bourgogne, à toutes les loges régulières salut = force = Union.

Nous, Maître, officier de la R.·.L.·. de la Bienfaisance de l'Orient de Beaune, constitué par lettres patentes du G.·. O.·. de France expédiées le 16e jour du 4e mois de l'an de la V.·.L.·. 5777.·., certifions que le T.·.C.·.F.·. Pierre-Paul Prudon, peintre, membre d'une L.·. régulièrement constituée, ainsi qu'il nous a apparu par les certificats qu'il nous a représentés, a été par nous reconnu bon mâçon et par nous admis à visiter nos travaux comme maître ; en foi de quoi nous lui avons accordé le présent certificat qu'il a signé avec nous et devant nous contresigné par notre secrétaire en chef, dûment scellé et timbré. Donné à notre O.·. de Beaune, le 27e jour du 9e mois de l'an de la V.·.L.·. 5.777 (1777).

Signé le Bon W. de JOURSANVAULT

« Vble (D. cachet rouge).

« Par nous, garde des sceaux.

« GAUDE. »

« Amarose.

« Par mandement,

« ROULYT, secrétaire. »

Le baron de Joursanvault ne s'en tiendra pas là. Nous le verrons bientôt soutenir Prudon de ses conseils et de sa bourse, le guider dans ses études à Paris, se montrer dans toutes les circonstances un ami fidèle et un protecteur dévoué. Le souvenir de cet homme de bien, de cet artiste distingué, est inséparable de la gloire du « Corrège français ! »

II

QUELQUES LETTRES ; — PRUD'HON A PARIS (1780). Mlle MARIE FAUCONNIER ; — RETOUR EN BOURGOGNE ; — CONCOURS A DIJON POUR ROME (1785) ; SÉJOUR A ROME ; CORRESPONDANCE AVEC MM. DEVOSGE ET FAUCONNIER ; COMPOSITIONS DIVERSES ; — RETOUR EN FRANCE ; TRAVAIL ET MISÈRE A PARIS ; PRUD'HON AUX JACOBINS ET AUX CORDELIERS ; — LE GRAVEUR COPIA ; — L'HIVER DE L'AN II ; — A RIGNY, PRÈS GRAY (HAUTE-SAÔNE), 1794.

Prud'hon a déjà éprouvé des déceptions et surtout deux grandes douleurs ; il a perdu son père et sa mère. Le tailleur de pierres a succombé aux fatigues de son rude métier. Ce fut un brave et honnête homme, admirablement doué et d'un sens artistique appréciable La maman Prud'hon ne survécut que peu de temps à son mari. Donnons à la mémoire de ces deux êtres, simples et bons, un souvenir ému. M. Sœur, l'intelligent et dévoué maire de Cluny, a bien voulu faciliter nos recherches. Nous pouvons affirmer que Christophe Prud'hon est mort le 12 septembre 1775, à

l'âge de 60 ans (le jeune peintre avait alors 17 ans) et non lorsque ce dernier était encore en bas âge, ainsi que l'ont écrit certains biographes.

*
* *

Une lettre écrite par Prud'hon de Cluny à Beaune, au baron de Joursanvault, exprime l'ennui et le découragement de l'artiste. Elle vaut la peine d'être citée *in extenso* :

« Monsieur, Je trouve votre charmante lettre trop courte, et d'autant plus qu'il y avait longtemps déjà qu'il me tardait d'en recevoir, n'ayant pas de plaisir plus sensible que l'honneur de votre entretien, ne fût-il que d'une ligne ou d'un instant. Voulez-vous me permettre de vous dire, Monsieur, que vous me flattez un peu trop, soit au sujet du tableau que je vous ai fait, soit à celui des gravures que j'ai eu ou que j'aurai l'honneur de vous faire. Je suis bien charmé que votre indulgence trouve passables les petits ouvrages qui sortent de ma main ; mais qui me répondra que je ne me laisserai pas éblouir des choses trop flatteuses que vous dites en ma faveur, surtout en me les répétant à moi-même ?... Je crains bien ma faiblesse, et si mon peu de mérite ne m'était bien connu, c'en serait peut-être déjà fait.

« Savez-vous que j'ai aussi une grâce à vous demander ?... toujours des grâces !... Je crains bien de vous fatiguer. Mais non ; celle-ci est d'un genre soutenable : c'est de me laisser sortir de mon pays après que j'aurai exécuté les ouvrages, soit peints, soit gravés, prescrits dans votre lettre. Outre que j'y perds un temps précieux que je regrette, je m'y ennuie au delà de tout ce qu'on peut dire, et je n'y puis rester plus longtemps sans perdre sur mes jours. Laissez-moi aller à Paris, Monsieur ; c'est là où, non seulement je pourrai vous faire des ouvrages plus dignes de vous et de moi, mais où je serai à même de ne perdre aucun moment et de me perfectionner de plus en plus. J'oserai cependant vous demander pour ce pays-là votre protection et quelques-unes de vos connaissances, et j'espère bien que vous n'aurez pas à regretter de m'avoir accordé l'un et procuré l'autre. Voici quelles seront les études que j'y ferai plus particulièrement. J'y dessinerai beaucoup : 1° d'après l'antique, pour prendre de belles formes ; l'anatomie, pour en connaître la précision ; d'après nature, pour en connaître les finesses, et réunir, si je puis, le tout dans mon dessin ; 2° je comparerai ensuite l'un avec l'autre, soit pour en connaître les rapports, soit pour en démêler les défectuosités. Outre ce, je consulterai souvent les grands Maîtres, tels que Raphaël, Titien, Rubens, etc...,

les uns, pour les grâces, l'élégance du dessin, la finesse et le naturel sublime de l'expression, les autres pour l'art ravissant du coloris, la belle ordonnance de la composition, la magie du clair-obscur, etc., etc. Enfin, je tâcherai de tirer parti de tout, suivant la portée de mon génie. Qu'en pensez-vous, Monsieur?... il me tarde de mettre à exécution toutes ces choses ; plus la violence de mon désir me presse, plus je m'ennuie à Cluny. A Paris, je verrai de belles choses qui me rendront tout de feu et que je tâcherai d'imiter dans mes ouvrages. Je me réjouis de vous en envoyer lorsque j'y serai ; vous verrez mes progrès. Quand je pense à ce pays ou à Rome, l'impatience d'être dans l'une ou l'autre de ces villes m'emporte. En allant à Paris et passant par Beaune, j'y ferai, si vous voulez me le permettre, votre buste seulement et celui de Mademoiselle, pour emporter avec moi, afin de le copier sur le tableau que j'exécuterai. Vous me permettrez aussi, Monsieur, de vous faire cadeau de ce tableau, pour pouvoir vous témoigner de quelque façon ma reconnaissance.

« Vous me faites espérer que nous aurons le bonheur de vous posséder à Cluny. Quel sensible plaisir pour moi de voir un ami (permettez-moi ce terme) pour qui j'ai l'attachement le plus intime ! Mais je suis bien aussi mortifié d'être privé de Mlle Dembrun ; ma

joie aurait été entière si vous étiez venus tous les deux.

« Vous me parlez de paiement ! Qui sait mieux que vous, Monsieur, le prix qu'on met à ces sortes d'ouvrages ?... Permettez-moi de m'en rapporter à ce que vous trouverez bon. Cette demande de prix de votre part me peine à l'infini, et, si ce n'était le besoin, je ne souffrirais pas seulement que vous m'en parlassiez ; car réellement c'est me peiner que de vous le dire, et je m'estimerais trop heureux de faire quelque chose qui pût vous faire plaisir.

« Votre petit Jeannot est en bonnes mains. C'est sa maman qui le nourrit. Il est gros comme un petit cochon et méchant comme un petit diable.

« Je vais faire voir votre lettre au Frère Placide et lui demander absolument vos clefs. Je l'avertirai, d'ailleurs, que vous venez bientôt à Cluny et que vous ne manquerez pas de lui chanter grêle !

« A l'égard des vieux papiers et parchemins, ils ne sont point communs à Cluny. Pour peu qu'on en ait, on en fait des couvertures de pots. On ne pourrait en trouver que chez MM. les Bénédictins qui, non contents de leurs titres et droits, ont usurpé tous ceux de la ville ; mais les coquins ne lâchent rien.

« Il m'est venu cent fois dans l'idée de vous parler du nouveau cachet que vous avez fait graver et dont

j'ai vu l'empreinte, mais j'ai toujours oublié. Il est très bien. La tête du lion est superbe, mais l'arrangegement n'est pas aussi heureux que dans celui gravé par M. Monnier. D'ailleurs, le guerrier est trop fluet.

« Je suis, Monsieur, avec tout le dévoûment le plus zélé et le plus respectueux, votre très humble et obéissant serviteur,

« Prud'hon. »

Mon beau-père, ma belle-mère, ma femme vous présentent, ainsi qu'à Mlle Dembrun, leurs respectueux hommages, et ne voient que l'heur d'avoir l'honneur de vous voir; ils regrettent bien d'être privés de celui de voir Mlle Dembrun, que je vous prie, Monsieur, d'assurer aussi de mes devoirs. »

Cette lettre qui dénote un caractère sensible, mais tourmenté, inquiet, ne décida pas le baron à faire partir cette année même notre jeune peintre à Paris. Malgré les commandes de Beaune, et quelques portraits, dessins et gravures, c'était la misère à Cluny, et il n'osait pas s'en ouvrir franchement à son protecteur. Il était honteux et ne répondait plus aussi exactement aux lettres. Il se décida cependant à reconnaître les torts de sa négligence et à en demander pardon :

« Je préférerai toujours votre commodité et vos goûts à mes désirs, quels que violents qu'ils puissent être. Vous voyez, Monsieur, mon cœur l'emporte et

me fait déjà oublier que vos goûts et votre volonté doivent être les miens. Je commence aujourd'hui votre gravure, que je soignerai du mieux qu'il me sera possible. Vos observations à l'égard des cyprès et de la tombe sont très justes, et je m'y conformerai dans l'exécution de la planche.

« Donnez-moi au plus-tôt des nouvelles de votre santé qui m'intéresse infiniment. Je crois que ces diables de rhumes tiennent tout le monde, car à Cluny on en est assommé. »

*
* *

Prud'hon est au comble de ses vœux. Il va enfin partir pour Paris. M. de Joursanvault y consent et l'aide de sa bourse. Puis, il écrit au graveur Wille une lettre qu'il nous faut transcrire ici, car elle révèle le grand cœur de cet homme intelligent et si bon :

« Beaune, le 15 octobre 1780. Comme un second Eudamidas, mon respectable ami, je vous nomme exécuteur testamentaire et vous donne des charges sans profit. Avant la fin de ce mois, vous recevrez deux de mes amis, enfants adoptifs, tous deux de la Bourgogne, tous deux peintres, tous deux élèves de l'Académie de Dijon. Voilà bien des parités, et malheureusement il n'y en a pas dans le talent. J'oubliais de dire que tous

deux sont honnêtes et probes ; mais l'un, celui que j'ai le plus aidé, très-laborieux, très-désireux d'apprendre, très-ambitieux de talent, a peu d'esprit, un génie froid ; l'autre, au contraire, a reçu de la nature ce feu, ce génie qui fait saisir avec rapidité, une grande facilité dans l'exécution, une adresse peu commune. Voilà, je crois, leur talent défini ; mais ils ont besoin de faire de sérieuses études, et l'Académie de Paris est le lieu que, sous vos auspices, mon ami, ils comptent le plus habiter. Les y faire admettre, les recevoir chez vous quelquefois, vous croyez peut-être que c'est là tout ce que je vous demande?... eh bien, non ! ce n'en est qu'une partie. Je vous ai dit que c'étaient mes enfants adoptifs : je vous ai dit vrai ; je les aime très sincèrement et presque également. L'un se nomme Naigeon ; l'autre Prud'hon. Voici maintenant ce que je vous supplierai de faire, si vous m'aimez assez pour vous en charger. Vous permettrez à ces élèves d'avoir l'honneur de vous porter une lettre de moi ; vous leur ferez essayer leur talent en leur demandant de dessiner d'idée un sujet quelconque. Vous verrez s'ils sont assez avancés pour travailler à l'Académie, et vous me direz à qui je dois écrire pour solliciter la grâce de dessiner d'après nature, afin d'aller à l'Académie. Ils iront de temps en temps, Monsieur, vous porter leurs études, afin que vous ayez la bonté de juger de leurs

progrès et de leur dire votre avis sur leurs défauts. Je suis garant de leur docilité et de leur reconnaissance. M. Naigeon, sage et froid, logera chez une tante à lui, qui le surveillerait, s'il en avait besoin ; M. Prud'hon, né avec un caractère moins fort, se livrant avec facilité à l'amitié, sans défiance de ceux qu'il aime, peut tomber dans le précipice le plus affreux, et dès sociétés qu'il se fera à Paris dépend le bonheur ou le malheur de sa vie. Son goût dominant est de sortir de la foule des peintres médiocres : il travaille avec ardeur, mais il faut que quelqu'un lui dise de travailler. Si quelque sujet médiocre s'empare de son esprit, ce qui est très facile, il gagnera son cœur avec aisance, et M. Prud'hon courra à la débauche avec moins de plaisir qu'au travail, mais avec autant de docilité. Il est incapable de dérèglement par lui-même ; mais, s'il y est conduit, il peut y être extrême, et cette idée me ferait frémir si je n'osais me flatter que par amour pour le bien, par amitié pour moi, par pitié pour cet enfant déjà marié depuis trois ans, vous daignerez vous l'attacher, lui permettre de vous parler avec confiance, de vous consulter et de ne rien faire sans votre aveu et votre avis. Je lui ai montré vos lettres, je lui ai laissé voir la vénération que vous m'avez inspirée ; son cœur a été attendri ; il vous a nommé son père, il vous respecte et vous aime déjà comme tel. Choisissez-

lui ses sociétés et souffrez que la vôtre et celle de M. votre fils soient une des plus habituelles. Convenez qu'il faut compter aussi fort que je fais sur votre bonté et votre indulgence pour vous prier d'une chose aussi délicate; mais, c'est moins ici l'artiste célèbre que j'invoque, que le très parfait honnête homme, que l'homme humain et voulant le bien. Que de titres, mon respectable ami, pour m'enorgueillir de l'amitié que vous m'accordez! » « JOURSANVAULT. »

Nous sommes à la fin d'octobre 1780. Nos jeunes gens sont arrivés à Paris et Prud'hon écrit aussitôt à son protecteur la lettre suivante :

« Monsieur, Après quelques fatigues et un peu de pluie essuyées dans une longue route, nous sommes enfin arrivés bien portants à Paris, chez Mme Mandre, tante de Naigeon. Cette dame nous a reçus avec toute la politesse et l'honnêteté possibles. Il paraît que Naigeon sera très heureux chez elle; elle lui a témoigné amitié et affection. Pour Ramey et moi, nous allons chercher à nous procurer une chambre, monter notre petit ménage et trouver un endroit pour vivre à peu de frais. N'en étant encore qu'à ce point-là, je ne puis rien vous dire d'intéressant de Paris, des tableaux ou de ma propre situation. Cet après-midi ou demain au plus tard, nous irons rendre nos visites les

plus intéressantes : à M. Wille, M. Watelet et ensuite aux autres. N'ayant encore rien vu, et ne sachant sur quoi m'étendre, je m'arrête. Je reprendrai bientôt la plume, car j'aurai sûrement dans peu quelque chose à vous dire.

« Je suis, avec les sentiments que vous me connaissez, plein de zèle, d'attachement, j'ose dire aussi d'amitié sincère, votre très humble et très obéissant serviteur. » « PRUD'HON, peintre. »

« MM. Naigeon et Ramey vous assurent de leurs très humbles respects, et tous ensemble, c'est-à-dire moi avec eux, nous osons vous prier de dire mille choses charmantes de notre part à Mlle Dembrun et de lui présenter nos respectueux hommages. — P. S. En attendant que nous soyons rangés, Ramey et moi, dans notre particulier, notre adresse est la même que celle de Naigeon. Paris, ce 28 octobre 1780. »

*
* *

Prud'hon resta trois ans à Paris. Il y observa et médita beaucoup plus sans doute qu'il exécuta des travaux sérieux. N'oublions pas qu'il n'a que vingt ans ; qu'à cet âge, les flâneries de l'artiste, c'est le génie qui se recueille en sommeillant. Il est marié, déjà

père, et malgré tout, il en est encore aux bucoliques!... la jeunesse ne perd pas ses droits. Il loge rue du Bac. Au numéro 35, même rue demeurait la famille Fauconnier, dont il devint bientôt l'intime ami.

« Cette famille, dit M. Alfred Sensier, était composée de M. Fauconnier, entrepreneur de broderies, de sa femme née Louise Simon que j'ai bien connue, et qui, pendant que son mari s'enthousiasmait à la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, fournissait la cour et la noblesse des splendides toilettes de dentelles dont les portraits du temps nous ont conservé les magnificences ; de Mme Simon, mère de Mme Fauconnier, de MMlles Nanette et Marie, sœurs de M. Fauconnier. Mlle Marie avait dix-huit ans et était fort jolie ; sa physionomie régulière et fine était pétillante de grâce et de malice ». Notre peintre en devint amoureux !...

« Prud'hon trouva dans cette famille de bourgeois aisés l'accueil le plus franc, le plus secourable et se laissa aller à toute l'imprévoyance de sa nature, subissant le charme sans avoir le courage de le secouer. La maison où demeurait M. Fauconnier avait pour locataires deux autres amis que Prud'hon n'oublie pas dans ses lettres. L'un, M. Sylvain, l'autre, M. Chamuffin. Je n'ai pas connu Chamuffin, mais j'ai vu bien souvent M. Sylvain, beau et bon vieillard qui avait conservé les traits des hommes solides et résistants de

la Constituante, que Prud'hon devait aimer comme l'expression d'une âme juste et impassible. »

« C'était le temps — en 1780 — où les idées de la Révolution commençaient à fermenter. Louis XVI allait tenter avec Turgot l'épreuve des Assemblées provinciales et le retour aux églogues de la politique pastorale. Toute l'inexpérience du siècle se portait aux utopies de l'abbé de Saint-Pierre et entrait avec témérité dans ce grand inconnu qui devint bientôt la terrible bataille du passé avec l'avenir. MM. Fauconnier et Prud'hon étaient enthousiastes de la guerre d'Amérique, des réformes de Louis XVI; ils s'enflammèrent à toutes les idées des encyclopédistes et passaient des soirées ensemble à deviser sur les destinées du pays. »

C'est dans cet intérieur modeste et tranquille, au milieu de ses excellents amis, que Prud'hon, tout en poursuivant ses études à l'Académie, exécuta quelques ouvrages que la famille Fauconnier conserva pieusement. Prud'hon était pauvre, et, le mieux qu'il put, il tira parti de son talent, car il lui fallait subvenir aux besoins de sa femme et de son enfant restés à Cluny. C'est à ce moment-là surtout que le baron de Joursanvault n'oublia pas ses protégés.

M. A. Changarnier, l'aimable et documenté conservateur du Musée de Beaune, nous confirme que « le baron payait à Paris les pensions de Prud'hon, Naigeon et Ramey. »

Naigeon fut nommé le 18 janvier 1802, par le Sénât, conservateur du Musée du Luxembourg. Nous devons au sculpteur Ramey, de Dijon, une superbe terre cuite, portrait du baron de Joursanvault; elle figure au Musée de Beaune.

*
* *

De ses amours platoniques avec Mlle Marie, la sœur de son ami Fauconnier, le tendre Prud'hon conserva toute sa vie le doux souvenir. J'ai dit « amour platonique ».

A cet égard, citons M. Sensier :

« Son goût pour Mlle Marie n'est point une hypothèse, ni un rêve. Je ne dirai pas que Prud'hon outrepassa les bienséances et qu'il s'en ouvrit à celle qui l'attirait invinciblement; il était trop honnête homme pour donner à une jeune fille des espérances qui ne pouvaient se réaliser, mais il s'oublia dans cette affection, et ce qui est arrivé et prouvé, c'est que Prud'hon eut pour Marie une de ces amitiés qui, chez les jeunes gens, dégénèrent vite en tendresse, et de tendresse en amour. »



Portrait de Pierre-Paul Prud'hon, par son fils aîné Jean, graveur.
(D'après une reproduction du Magasin Pittoresque).

*
* *

Prud'hon quitte Paris. Le concours pour le prix de peinture établi par les États de Bourgogne, sous la présidence du prince de Condé, le rappela à Dijon.

Après un voyage pénible, il arrive tristement à Dijon d'où il écrit à son ami Fauconnier :

« Eh ! mon ami, faut-il avoir une âme sensible pour n'éprouver que des sensations douloureuses ?... Si je fouille en dedans de moi, je n'y trouve qu'un vide affreux. »

Voilà le concours retardé. Prud'hon très pauvre et un peu malade n'accepte pas l'aide de ses amis. « Jusqu'à présent, leur écrit-il, je n'ai eu besoin de rien ; j'ai toujours gagné assez d'argent pour pouvoir payer ma pension... Quant à mon bonheur, je ne puis être heureux que parmi vous. Mon sensible cœur ne peut se faire à être cruellement séparé de ce qui lui est cher ; seul, isolé, il soupire continuellement après les trop aimables objets de sa tendresse. »

Il pensait sans cesse à Mlle Marie.

Mais il s'agit de réussir, afin d'obtenir le prix et d'être pensionnaire de Rome. Il travailla avec ardeur et espoir, ainsi que le prouvent des lettres à son protecteur de Beaune qu'il avait un peu négligé

et notamment une, datée du 26 février 1784, à la famille Fauconnier, et le fameux concours d'où va dépendre son avenir, s'ouvre enfin. Il avait été reculé de près d'un an.

A propos de ce concours, Voïart, dans sa notice biographique, raconte le trait suivant qui dénote le bon cœur et la nature généreuse de l'artiste :

« Pendant qu'il était enfermé et occupé à son tableau, il entendit dans une cellule voisine les gémissements d'un camarade qui ne pouvait venir à bout du sien. Prud'hon abandonne son travail, détache une planche de la cloison et termine le tableau de son concurrent. Il fit si bien que ce fut son rival qui obtint le prix. Mais touché de l'injustice faite à Prud'hon, le jeune vainqueur avoue franchement qu'il lui doit son succès. Les états de Bourgogne réparèrent leur injustice involontaire ; le prix fut donné à Prud'hon, et ses camarades, pénétrés d'admiration, le portèrent en triomphe dans toute la ville de Dijon. »

* * *

Après s'être rendu à Cluny, avoir écrit à ses amis de Paris, à son protecteur de Joursanvault et à son cher professeur Devosge des lettres d'attendrissement et de reconnaissance, Prud'hon se met en route pour Rome.

Pas de chance au départ. Il attend à Mâcon et ensuite à Lyon Petitot qui, ayant obtenu le prix de sculpture, allait également à Rome. Puis, tempête sur le Rhône ; débarquement pénible à Avignon. Il faut rester trois semaines à Marseille ; le batelier refuse de partir.

En route, « la Fortune qui ne lui avait jamais accordé de faveurs sans contrastes », lui envoie des vents contraires. Dix jours de relâche à Toulon, trois semaines à l'île d'Elbe.

Arrivée à Civita Vecchia, au bout de trente-cinq jours de bateau, petit accident, heureusement sans blessure — il tombe de la diligence. Entrée dans Rome, fin décembre 1784 ; David venait d'en sortir.

Prud'hon dîne chez notre ambassadeur, le cardinal de Bernis, « homme affable, familier, mettant tout le monde à son aise » ; ancien poète, de qui Voltaire se déclarait le « vieux serviteur et indigne confrère », de Bernis avait à Rome une véritable cour dans laquelle figuraient les artistes peintres, sculpteurs, musiciens, architectes. On lui prête ce mot : « Je tiens l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. » Il était à ce moment-là adulé comme Pie VI lui-même.

Notre peintre est ébloui d'abord. Mais bientôt, il s'ennuie et souffre : « Si mon esprit jouit, écrit-il en mars 1785 à son ami Fauconnier, mon cœur est loin

d'être content... Tout ici est néant pour moi. Ce sont des roses que je m'efforce de cueillir et dont je n'attrape que des épines. » Il travaille cependant beaucoup, puis se promène, se remet au travail, dessine, peint, puis se promène encore, mais seul, et là où l'on ne rencontre personne, « jusqu'à l'heure de l'Académie où je me trouve tout aussi seul que s'il n'y avait que moi ». Il écrit encore : « L'envie en général que les Français portent à ceux qui ont quelque talent fait que le parti le plus sage est de n'avoir communication avec aucun. » Après avoir été au café que fréquentent les artistes français : « Là, dit-il, chacun cherche un point de dispute, qui se rencontre bientôt, pour faire étalage de son éloquence. On critique celui-ci, on déchire celui-là. Tous ceux qui ne peuvent entrer en comparaison avec Raphaël sont proscrits. Raphaël lui-même est blâmé de ne pas s'être assez asservi à l'antique. Le mieux de tout cela, c'est que tous ces Messieurs les beaux parleurs n'étudient ni Raphaël, ni l'antique, s'amusent chez eux à ne rien faire qui vaille. »

*
* *

Les années qu'il passa en Italie déterminèrent son enthousiasme pour Léonard de Vinci, Raphaël et surtout le Corrège. Il visite les musées de Naples,

Florence et à coup sûr très longuement celui de Parme. A ce propos, citons Anatole France : « Il faut bien qu'il l'ait vu à Parme, car il ne put le voir à Rome. Tout connaisseur en peinture admire le Corrège. David, en découvrant, au Duomo, les fresques de ce maître divin, fut ébloui. Mais pour Prud'hon la révélation dut être plus touchante : c'était un frère aîné dont il contemplait le souple dessin et le coloris délicieux.

« *L'Illustration*, Noël 1911 ».

Dès septembre 1785, notre peintre songe à l'obligation de la commande imposée aux pensionnaires pour s'assurer de leur zèle et de leurs progrès, et dédommager en même temps la Province des sacrifices qu'elle s'imposait. Après bien des tergiversations, on désigna enfin « la partie centrale du plafond peint au XVIIe siècle par Pierre de Cortone au palais Barberini ».

Le *Journal de la Côte-d'Or*, à Paris, dans son n° 319, du 25 juillet 1912, a publié à ce sujet un article fort documenté intitulé : « Le plafond de Prud'hon au Musée de Dijon. » Le distingué M. Henri Chabeuf, signataire de l'article et M. Coullon pour le *Journal*, veulent bien nous autoriser à y puiser, et nous sommes heureux d'en reproduire ici certains passages :

« Les Barberini sont une famille florentine à laquelle appartenait le pape Urbain VIII (1623-1644). Ce furent

de grands bâtisseurs et aussi de grands destructeurs; ainsi ils construisirent leur palais avec des pierres du Colisée, et le poutrage en bronze du portique du Panthéon fut enlevé pour fondre le baldaquin et la chaire de Saint-Pierre de Rome. »

« Le grand salon du palais fut décoré par Pierre Berettini, dit de Cortone (1596-1669), un décadent, sans aucun doute, mais d'une certaine puissance. Il peignit un immense « triomphe de la Religion », soutenu par une ample voussure d'architecture figurée, de dorures et de sujets divers dont les tons puissants donnent une singulière envolée à la partie céleste. Par un artifice d'un goût douteux les nuages de celle-ci débordent le cadre rectangulaire et se répandent sur la voussure.

C'est une peinture claire, aux tons mats, d'une composition bien distribuée. Prud'hon s'attache cependant sans enthousiasme à son œuvre; cette machine à grand fracas ne lui disait rien. Il s'agissait non d'une copie, mais d'une adaptation; la figure de la « Religion » qui fait le centre de la composition devait devenir « la Bourgogne », triomphante, et aux trois abeilles d'or des Barberini jetées dans le cadre formé par des grands branchages de lauriers, l'artiste avait à substituer les fleurs de lis des « Condé ». Cette figure de la Bourgogne est admirable de noblesse et de beauté; c'est le même geste que dans la « Religion » de Pierre de

Cortone, mais ennobli de toutes les grâces, de toute la force prud'honiennes.

Et autour d'elle, dans une atmosphère d'un blond doré, rayonne un chœur d'êtres charmants et purs, allégories vivantes des Arts, transformations idéalisées des créations quelconques du Cortone. A la base, le groupe des trois Parques, et, — oh ! quel trait de méchant goût ! — Saturne dévorant ses enfants. Heureusement ce morceau, trop fidèlement imité du Cortone, fait repoussoir dans l'ombre, et on le remarque à peine. Tous les regards se portent sur les clartés de la partie centrale.

« Au-dessus, les fleurs de lis accompagnées de bâton de gueules péri en abîme, qui est la brisure des Condé, brillent dans cet entrelacs de lauriers que soutiennent de grands génies ailés. Mais, et c'est le seul point où l'adaptation le cède à l'original, la maigre couronne que porte une Bellone casquée et volante ne vaut pas comme couronnement le puissant motif donné par la tiare et les clés pontificales. Prud'hon a conservé, mais en les faisant plus légers et plus chauds, les tons clairs de la fresque. Bien entendu, il n'a pas fait les nuages déborder sur la voussure. Celle de Dijon étant d'ailleurs en relief, on n'aurait pu le faire qu'en employant le procédé saugrenu dont s'est servi le père Pozzi à Saint-Ignace de Rome, où les nuées en excédents sont peintes sur des planches découpées. C'est le comble du grotesque.

« Le plafond de Prud'hon est admirablement conservé, frais et clair comme il y a un siècle. Le célèbre général — 8 m 12 × 4 m 08 — me paraît un peu plus large que dans l'original. La gravure de celui-ci se trouve dans le recueil du Cabinet des Estampes, à la bibliothèque de Dijon, volume de Michel-Ange et de Raphaël. Le tableau de Prud'hon a été mis en place en octobre 1787. Les fleurs de lis furent voilées à la Révolution et ne reparurent qu'il y a une soixante d'années. Mais le bâton péri en abîme n'a pas reparu et c'est regrettable ; il est nécessaire pour conserver à l'œuvre son caractère historique, puis cette piqûre rouge est une note utile à l'harmonie générale.

« L'œuvre de Prud'hon a été, est encore discutée ; tout en rendant hommage à ses qualités décoratives, plusieurs lui reprochent de n'être à tout prendre que la copie, l'adaptation, faudrait-il dire, d'une grande machine décadente. Soit, mais il ne faut pas aller trop loin, s'il y a beaucoup de Pierre de Cortone ici, nous y trouvons encore plus de Prud'hon, et du meilleur. Louis Boulanger, que j'ai eu l'honneur de connaître alors qu'il était directeur de l'école de Dijon, de 1862 à 1868, appréciait fort le plafond de Prud'hon, et j'ai appris de lui que Ingres le tenait en haute estime. Dans ma manière de voir, sans l'égaler peut-être à certaines œuvres originales du Maître, je le tiens pour

un morceau remarquable et l'une des dignités artistiques de Dijon. »

*
* *

Prud'hon a laissé à Cluny sa femme et son fils Jean. Il se tourmente, car malgré les subsides qu'il leur adresse, ils ne sont guère heureux ! Mais la sollicitude de l'excellent M. Devosge s'étend à la famille de son élève préféré, et Prud'hon le remercie en termes touchants et avec effusion :

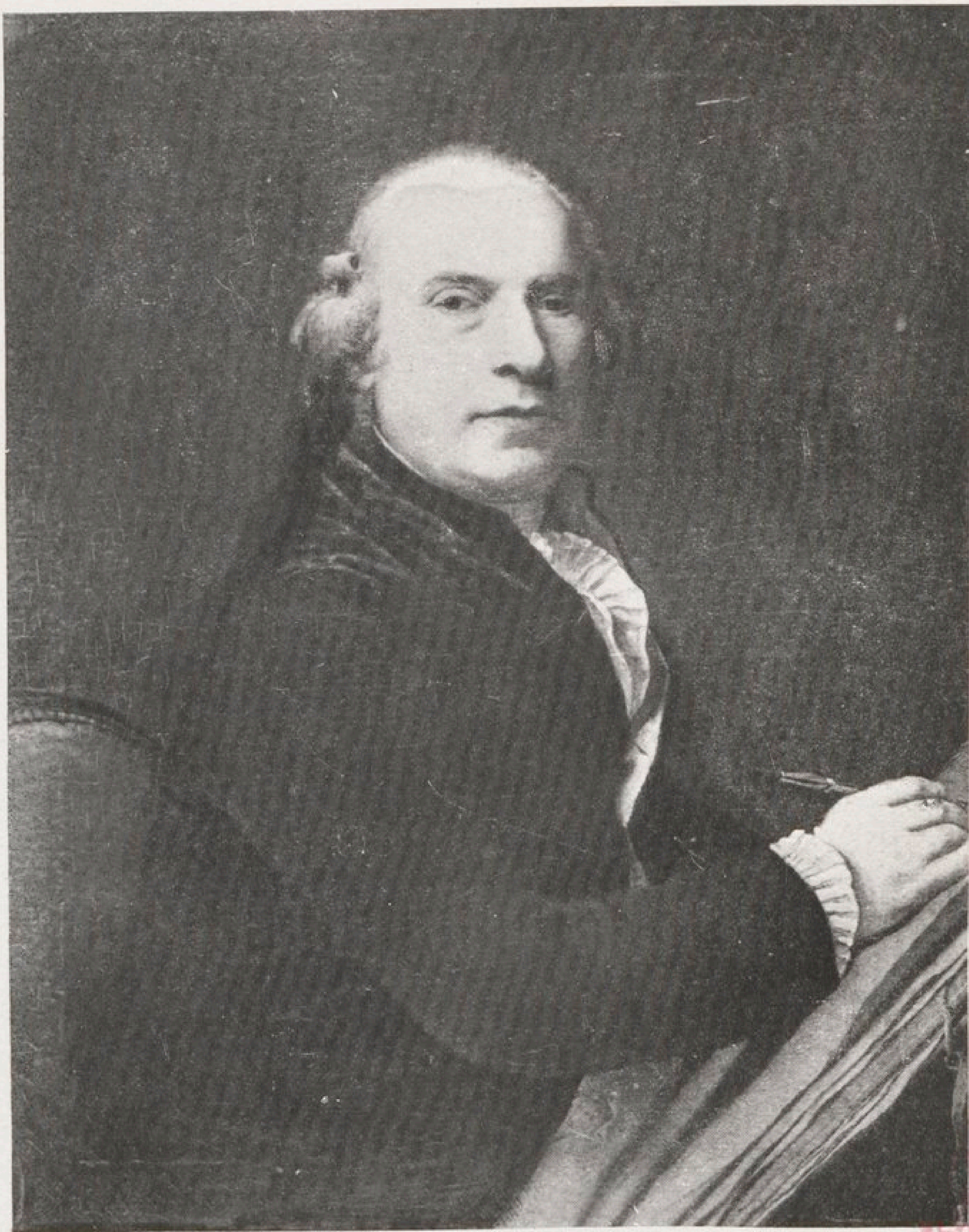
« De Rome, ce 21 décembre 1785.

Monsieur, si les paroles pouvaient exprimer les sentiments profonds qu'éprouvent quelquefois les cœurs sensibles, le mien vous dirait combien il s'est senti attendri et pénétré en lisant la lettre où ma femme me marque les secours que vous avez bien voulu lui faire passer : 150 l. Eh ! Monsieur, quelle pourra être jamais la mesure de ma reconnaissance, et quels moyens emploierai-je pour m'acquitter jamais envers vous ? Vous ne vous lassez pas d'obliger, et le bienfait que vous donnez n'exclut jamais l'espoir d'en obtenir un autre : tout différent en cela des hommes superficiels qui, nous étant dévoués lorsqu'on n'en a pas besoin, outragent la confiance par des refus quand il s'agit tout de bon de rendre service. Le misérable leur cache sa peine, de

crainte qu'il ne lui reste que la honte de s'être mal adressé. Pour vous, Monsieur, qui n'avez jamais cessé de continuer vos bontés envers moi, je ne désire que l'occasion de vous montrer combien j'y suis sensible par tout ce qui dépendra de moi.

« J'attends avec empressement vos ordres pour l'exécution du tableau que demande la Province. Comme j'ignore le choix du sujet et que je doute (d'après les difficultés qu'on m'a opposées à l'égard de celui de l'*Aurore du Guide*) qu'on puisse obtenir la permission d'en faire une copie, je pense que, pour peu qu'il soit compliqué, je n'aurai pas beaucoup de temps pour exécuter un aussi grand tableau; c'est pourquoi, j'ose vous prier, Monsieur, de faire le plus de diligence qu'il vous sera possible. Vous ne devez pas douter que je ne fasse tous mes efforts et que je n'emploie tous mes soins pour répondre du mieux qu'il me sera possible à ce que vous attendez de moi. »

Les fresques de Raphaël et le triomphe de Bacchus de Carrache que Prud'hon aurait aimé à reproduire parurent encore, semble-t-il, d'un goût trop sévère, car une lettre du peintre à M. Devosge nous apprend qu'on se décida pour le plafond de Pierre de Cortone, au Palais Barberini. Il modifia et transforma le sujet de la composition du peintre italien, tout en enconservant les dispositions et les figures principales. C'est Condé qui



François Devosges, par Pierre Prud'hon.
Musée de Dijon. (Cliché Hector Gaîtet).

deviendra le héros de la peinture destinée au plafond de la salle des États, à Dijon, et Prud'hon, en remerciant son protecteur de ses nouvelles bontés pour sa femme, lui explique lui-même son projet :

« De Rome, ce 10 janvier 1786.

« Monsieur, la malheureuse position où se trouvait ma femme, la peine cruelle que je ressentais de ne pouvoir soulager sa misère, vous exprimeront, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, combien j'ai été sensiblement affecté du service que vous avez bien voulu lui rendre. En allégeant ses peines, vous m'avez rendu une tranquillité que les soucis et les inquiétudes avaient depuis longtemps chassée de mon esprit. Je vous dois donc, Monsieur, jusqu'au repos dont je jouis. Et cependant, loin d'être chargé du poids de la reconnaissance, je sens, au contraire, que j'ai du poids à tenir tout de vous. Il ne me manque, hélas ! que les moyens de vous prouver combien j'y suis sensible. »

Il transforma donc rapidement « la Gloire des Barberini » en « Gloire des Condé ». Puis, il fait avancer encore à sa femme 60 livres, à retenir sur la pension de la Province. Sa correspondance respire alors l'enthousiasme, l'ambition de devenir grand peintre, la sensibilité, l'amour !... Il n'a pas oublié la jeune Marie Fauconnier, ce qui ne l'empêche pas d'envoyer à sa famille, à Cluny, de raisonnables subsides, ne gar-

dant pour lui-même que l'indispensable. Nature généreuse, cœur large, imagination féconde !...

*
* *

Mme Prud'hon, rapporte Ch. Clément, ne cessait de harceler M. Devosge de ses demandes d'argent. Prud'hon lui écrit à ce sujet :

« Rome, 24 juin 1786.

« Monsieur, je suis confus de l'importunité de ma femme à vous demander des secours. Comment et dans quel temps pourrai-je m'acquitter envers vous de tout ce que vous ne cessez de faire pour moi ? Elle a agi encore cette fois-ci sans me prévenir, et même il y a assez longtemps que je n'ai reçu de ses lettres. Cette manière de se conduire ne me plaît point; c'est pourquoi, j'ose vous prier, Monsieur, non pas de lui retirer totalement vos bontés, puisqu'il peut y avoir des cas où la nécessité la forcerait à recourir à vous, mais seulement d'avoir moins de condescendance à ce qu'elle a la hardiesse de vous demander, parce qu'il me paraît que les cent cinquante livres que que vous avez eu la bonté de lui faire tenir la première fois se sont éclipsées bien vite. La mort de sa mère peut y avoir contribué en quelque chose ; mais elle avait sa sœur qui reste à Lyon et qui se trouva à Cluny pour ce moment-

là, qui avait plus qu'elle moven de fournir à la dépense qu'il fallait faire. Son frère, le militaire, sergent dans le régiment de la Colonelle, qui est resté longtemps à Cluny et qui y est peut-être encore, avec le prétexte d'arranger leurs affaires, pourrait très bien lui avoir fait faire ces démarches si pressées, ce qui ne m'étonnerait pas : premièrement, c'est que leurs affaires ne peuvent pas s'arranger si vite ni avec si peu, parce qu'il faudrait avoir un procès avec leur oncle qui est un chicaneur. Cet oncle tenait la portion d'un frère cadet qui, à sa mort, fit mon beau-père son héritier; il l'a toujours tenue jusqu'à présent, parce que mon beau-père n'avait pas le moyen de la lui faire céder par force. Actuellement que mon beau-père et ma belle-mère sont morts, il voudra encore bien moins en entendre parler; et puis je n'ai jamais bien su ni ce que c'était, ni à quoi se montait cette succession. Je crois seulement que c'est peu de chose. Ainsi, Monsieur, je suis porté à croire que l'argent que vous avez eu la complaisance de lui faire passer s'en est allé et s'en va sans autre chose que par la dépense que lui aura occasionnée et que lui occasionne peut-être encore son frère qui, comme gens de son état, boit et mange sans s'inquiéter d'où viennent les moyens qui fournissent à ses besoins : et à son départ ne faut-il pas aussi de l'argent? Cela doit être. Mon beau-père a

dépensé son bien de patrimoine tout d'un coup, si bien qu'en ces derniers temps il était obligé de vivre du produit assez mince de sa charge de notaire. Lui étant mort, la vente de cette charge a servi à entretenir tout doucement ma belle-mère dans le peu de temps qu'elle lui a survécu, de sorte qu'il n'est resté aux enfants qu'une petite maison qui, avec jardin et dans un pays comme celui-là, peut valoir au plus mille francs. Et depuis, quelques dettes par-ci par-là qu'il faut payer. Voilà pourquoi ma femme peut quelquefois se trouver dans le besoin ; voilà pourquoi j'avais osé vous prier de vouloir bien lui prêter quelques secours ; mais c'est trop à la fois, et je ne voulais pas qu'elle en abusât. Mon pauvre enfant, c'est lui que je plains le plus. S'il avait été moins jeune, j'aurais peut-être bien fait de l'avoir avec moi. Enfin, il faut espérer que le temps remédiera à tout.

« Je suis après travailler au tableau pour la Province. Je souhaite lorsqu'il sera fini, que vous en soyez content : ce sera pour moi, Monsieur, la satisfaction la plus sensible que je puisse recevoir. J'ai l'honneur d'être, avec un attachement respectueux et sincère, Monsieur, votre très humble, très obéissant serviteur et élève,

« Prud'hon, p^tre^. »

*
* *

A propos de M. Lagrenée, alors directeur de l'Académie de France à Rome, notre peintre écrivait ce qui suit à M. Devosge.

« M. Lagrenée est un homme aimable et qui aime à rendre service. Il nous a engagés à lui montrer de nos ouvrages, car il désire écrire tous les trois mois aux Élus de Bourgogne, soit en notre faveur, soit pour leur rendre compte de notre avancement. De bonne foi je ne me sens pas porté à cela. M. Lagrenée a sa manière de voir et de faire qui ne cadre guère avec la mienne. Par conséquent, ses conseils ne peuvent pas m'être bons, et alors à quoi sert d'avoir l'air de demander les avis des personnes quand on n'est pas disposé à les suivre. Encore une chose : lorsqu'on connaît beaucoup de gens auxquels on est obligé de faire sa cour, on se gâte, on perd son caractère, sa façon de voir; on devient uniforme, petit, mesquin en les fréquentant; on ne veut chercher qu'à leur plaire et on ne fait plus que comme tout le monde: triste dénoûment. Si les grands maîtres avaient agi de la sorte, nous n'aurions rien à puiser dans leurs ouvrages. Un artiste qui étudie doit être libre; il doit opérer d'après ses principes et d'après ses réflexions qui, pour être solides, ont besoin

de solitude. Après cela, lorsqu'il y est affermi et qu'il a acquis le degré de talent dont il se croit capable, il peut se produire avec retenue; car il risquerait encore de maniérer son génie. Léonard de Vinci, cet Homère de la peinture, qui aurait donné des leçons à Raphaël, à Michel-Ange et à tous les maîtres qui sont venus avant et après lui, dit lui-même qu'un artiste a besoin d'être tout entier à lui, que la solitude lui est absolument nécessaire pour observer plus attentivement la nature. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut ou se résoudre à ne rien savoir en voyant le monde, faisant sa cour et perdant son temps, ou sacrifier le monde et ses flatteries pernicieuses à la science et au plaisir de devenir homme de talent. » (*Archives de l'Art français*, t. V).

*
* *

Après ces années passées à contempler les merveilles de ces génies du XVIe siècle, et celles qui s'élevaient à côté sous le ciseau de Canova, son grand ami qui fit d'inutiles efforts pour le retenir à Rome, nous retrouvons Prud'hon à Paris, vers le milieu de 1789, plein de ces ravissantes images, et brûlant du désir de doter la France de richesses semblables, impatient d'épandre les trésors qu'il sentait en lui. La Révolution marchait

à grands pas, et il n'y avait plus de place que pour les tableaux comme le Brutus commandé à David par Louis XVI et exposé cette même année. La France et le monde n'ont pas à s'en plaindre, certes. Prud'hon qui, pour son honneur, ne fut pas aussi désintéressé que son ami Canova dans le mouvement politique de son temps, s'en réjouit dans son cœur de citoyen. Mais il était indigent; la misère le pressait non moins que le génie; il avait une femme et des enfants. Il fut réduit, pour vivre, à faire, aux plus modiques prix, des portraits en miniature. Peu à peu il s'acquit par ces humbles travaux une certaine réputation. Un peu plus tard, lorsque la librairie reprit avec les autres branches du commerce, on s'adressa à lui pour illustrer des éditions nouvelles.

Pour l'instant, il travaille à des têtes de lettres — même à des enseignes — pour un maigre salaire, et il n'est guère heureux chez lui. Sa femme, d'humeur acariâtre, jalouse et méchante lui rend la vie dure! il n'en demeure pas moins un époux dévoué et un bon père. La famille augmente, tandis que les ressources diminuent. Notre peintre dont les opinions sont de plus en plus avancées et qui marche résolument avec la Révolution, fréquentera bientôt avec ses amis dans tous les clubs, aux Jacobins, aux Cordeliers. Il serrera la main à Robespierre, l'incorruptible, son orateur pré-

féré. Son génie se prête, d'ailleurs, aux épisodes terribles. Il se lie d'amitié avec un jeune Allemand, le graveur Copia, artiste d'élite qui devint son collaborateur dévoué. Cette collaboration permit aux deux artistes de lutter contre les difficultés de l'existence et de s'entr'aider dans le malheur. Quoi qu'il en soit, « le dessinateur et le graveur — dit avec humour Anatole France — formaient une association qui dut être un peu fructueuse et permit tout au moins à l'aimable Mme Copia, de s'acheter un bien joli petit chapeau. »

« *L'Illustration*, Noël 1911 ».

*
* *

Pendant les premières années de la Révolution, entre une femme acariâtre et des enfants qui criaient la faim, Prud'hon fait des têtes de lettres administratives, des adresses de marchands, des vignettes de bonbonnières, etc. Cette partie de son œuvre n'est pas la moins attrayante. Ces minuscules compositions sont très rares. Quelques-unes ont subi des modifications sous les différents régimes où elles ont servi.

Citons les principales : Le génie de la Paix : Une jeune femme ailée, debout sur un nuage, vêtue d'une courte tunique qui laisse voir la jambe droite et une partie de la poitrine. Elle tient de la main droite une

branche d'olivier; la gauche est posée sur le cœur. Devant elle est un casque renversé. Composition et eau-forte de Prud'hon.

Commande de l'administration : En tête pour les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation établis par les lois les 7 janvier et 25 mai 1791. Une figure de femme largement drapée, coiffée du bonnet phrygien, pose une couronne de lauriers sur la tête d'un génie qui lui présente des tablettes avec cette inscription : Inventions nouvelles. Sa main gauche s'appuie à un faisceau recouvert de lauriers. Les mots : République française se lisent sur le socle qui supporte ce beau groupe, Les gouvernements qui se sont succédé ont fait subir à cette planche de notables changements. Sous le premier Empire, le bonnet phrygien a été remplacé par un casque avec un aigle pour cimier, et, pendant la Restauration, ce sont des fleurs de lis, entourées d'hermine, qui décorent un bouclier auquel s'appuie la figure. Le socle porte simplement le mot : « France », (Roger, graveur).

Une admirable pièce est celle intitulée : La Liberté. Elle a pour légende : « Elle a renversé l'hydre de la tyrannie et brisé le joug du despotisme. » La Liberté est représentée par une femme musclée fortement, debout et de face, à demi couverte d'une courte tunique, la tête ceinte de lauriers, une hache dans la main droite,

le pied sur le monstre à plusieurs têtes (Gravée par Copia).

Têtes de lettres du Directoire exécutif. République assise, coiffée du bonnet phrygien. Elle tient de la main droite un gouvernail et de la gauche une couronne. Ce bras est appuyé sur un socle où est écrit : République française. Constitution de l'an III, et de chaque côté d'un niveau, Liberté, — Égalité. A droite, un coq sur un foudre, et des branches de laurier et de chêne; à gauche, un faisceau d'armes du sommet duquel s'élance une Victoire ailée, tenant d'une main une bannière, de l'autre une couronne (Gravée par Roger).

La Préfecture de la Seine. Figure de femme debout, élégamment drapée et couronnée de feuilles de chêne. Elle tient sur son bras gauche replié un miroir mordu par un serpent; du bras droit, elle embrasse une statue de la Liberté qui surmonte une colonne à laquelle elle s'appuie, et qui porte l'inscription : République française. Le lion, symbole de la force, est couché en arrière et en travers (Gravée par Roger).

Département de la Seine-Inférieure. — Jeune femme assise, haut du corps et bras nus; elle tient des deux mains une urne qu'elle renverse. Haut du torse vu de face. Tête superbe, coiffée d'algues, de profil et inclinée à droite. Au second plan, une partie d'un navire,

de l'autre côté, un pommier couvert de fruits; enfin, une rame, dont l'une des extrémités plonge dans l'eau, tandis que l'autre s'appuie au bras droit. C'est une des œuvres les plus parfaites en ce genre (Gravé par Roger).

Il ne fit pas que des allégories politiques et patriotiques. Il travailla aussi pour les industriels et les négociants. Il dessina et peignit lui-même sur verre l'enseigne d'un graveur du Palais royal, nommé Merlen. Inscription : « Merlen, graveur sur tous métaux et perles fines. » Minerve debout, drapée et casquée, appuyée sur un bouclier et tenant la lance, ayant à sa droite le hibou et à sa gauche un enfant qui tient un coin; de l'autre côté, Vulcain considère une médaille qu'il vient de frapper; près de lui on voit un balancier et un enfant qui montre une adresse sur laquelle est écrit : Merlen. La famille His de la Salle possédait encore, en 1874, les précieux fragments de cette enseigne, que Roger a gravée de son burin le plus délicat Cette petite estampe servait d'en-tête aux factures du graveur.

Merlen étant mort, sa femme continua les affaires. Elle avait au Palais-Royal une boutique de bijouterie fort achalandée, dit-on, et Prud'hon fit pour elle une adresse ou tête de facture, composition charmante qui ne le cède en rien à la précédente. Une jeune femme ayant le haut du corps nu et le bas drapé est assise

à droite d'un grand coffret à bijoux qui porte une inscription. Elle s'ajuste des deux mains, par un mouvement plein de grâce, des pendants d'oreilles. A gauche, un Amour, grimpé sur un escabeau, vient de plonger sa main dans le coffret et offre à la coquette un beau collier qu'il en a tiré (Gravé par Roger).

Voici le texte de l'inscription :

« Ve Merlen tient fabrique et magazin d'orfévreries, de jouailleries et bijouteries dans les plus nouveaux goûts, vend, achète et monte les diamants, le tout à juste prix. — Palais-Égalité, gallerie de pierre, n° 25, côté de la rue de Richelieu, à Paris. » Des épreuves de la même planche portent : Palais du Tribunat, au lieu de Palais-Égalité; d'autres, boulevard Montmartre, n° 1047, entre les deux pâtissiers.

Il fit aussi un dessin représentant la Musique et la Danse, personnifiées par deux jeunes femmes ; l'une, à droite, drapée et jouant de la lyre, l'autre, à gauche, enivrée de plaisir et s'enlevant sur le bout de son pied léger, demi nue, le corps cambré, la tête souriante et renversée, frappant des deux mains élevées les cymbales retentissantes. Au centre de la planche, en haut, se trouve une tête d'Apollon laurée ; au bas, des instruments de musique ; au milieu, une inscription illisible. Cette composition devait être destinée à servir de carte d'invitation à un bal ou à quelque première représen-

tation à l'Opéra; mais il ne paraît pas que ce projet ait été gravé au moment où il fut dessiné par le pauvre artiste. Ces deux derniers dessins ont été lithographiés en fac-similé par M. Georges Bellenger (Collection His de la Salle).

Enfin Prud'hon fit encore pour un confiseur du Palais-Royal, nommé Berthélemot, deux petites pièces ovales gravées par Roger. L'une de ces estampes, qui est la reproduction à peu près exacte d'une pierre antique, représente Léda avec le cygne et ne porte pas le nom de Prud'hon. L'autre est signée. C'est Vénus à demi nue et agenouillée; elle pose ses deux bras sur ceux de l'Amour, qui s'avance pour la caresser. Ce petit groupe est ravissant (Ch. Clément).

LES GRAVEURS COPIA ET ROGER

Copia mourut à 35 ans, à Paris, rue et division du Théâtre-Français, n° 9; il était natif de Landau, département du Bas-Rhin; il s'était marié avec Françoise-Simonne Leroux. Son acte de décès est daté du 1er germinal de l'an VII de la République française une et indivisible (21 mars 1799). Registre de la XIe municipalité.

Barthélemy-Joseph-Fulcran Roger, élève de Copia et de Prud'hon, né à Lodève, le 20 mai 1770 (catalogue

manuscrit de Roger, conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale). Roger a gravé, dit-il lui-même dans ce curieux document, 282 planches, dont un grand nombre d'après Prud'hon, et il nous apprend que la première estampe qu'il fit d'après ce maître fut : *La Vertu aux prises avec le Vice*, qui représente une femme entre deux satyres, dont l'un l'embrasse. Il est probable que le pendant de cette planche : *La Raison parle et le Plaisir entraîne*, où l'on voit un jeune homme entre deux femmes, est de la même époque. Roger est mort aveugle à Sceaux-les-Chartreux. (Ch. Clément).

*
* *

Prud'hon s'était donc établi dans un modeste logis, rue Cadet, 18. C'est là que sa femme, qui était restée à Cluny pendant le séjour à Rome, vint le rejoindre, et lui donna coup sur coup deux enfants. Il avait retrouvé à Paris ses excellents amis Fauconnier, Chamuffin, Sylvain, Constantin et le fils de son Maître Devosge. Ils allégèrent ses souffrances matérielles et morales. C'est à ce moment-là qu'un amateur, le comte d'Harlai, instruit de sa position malheureuse, lui commanda des ouvrages plus importants : *La Vengeance de Cérès*, *l'Amour réduit à la Raison*, et son pendant *Le cruel rit*

des pleurs qu'il fait verser, que le grand seigneur lui paya, dit-on, assez maigrement.

Tous ces travaux ne pouvaient suffire aux besoins de la famille, et la disette de 1794 vint encore aggraver cette situation. Pendant ce rude hiver de l'an II, il quitta son appartement de la rue Cadet, à Paris ; ses amis, toujours si dévoués, n'avaient pu le retenir, et il se retira, après ces cinq années de misère, à Rigny, près de Gray, en Franche-Comté, où, sans doute, « il avait des parents ou des amis », dit Ch. Clément. Il y travailla, pendant deux ans, comme un martyr à un grand nombre de portraits et de pastels qui lui procuraient la pitance et peu de gloire, et aussi, entre temps, à une belle suite d'illustrations pour Pierre Didot et d'autres éditeurs de Paris.

Il noua aussi à Rigny des relations dont une, fort puissante, devait lui fournir bientôt l'occasion d'un de ses plus remarquables chefs-d'œuvre.

III

Détails rétrospectifs. — La dernière lettre de Prud'hon a son protecteur de Joursanvault; mort du baron a Chalon-sur-Saône, en 1792. — Retour de Rigny. — Rue du Harley, a Paris, en 1796; mort du graveur Copia, 1799. — Frochot, préfet de la Seine, commande au peintre un tableau pour la Cour d'assises de la Seine; Napoléon nomme Prud'hon professeur de dessin de l'Impératrice Marie-Louise, chevalier de la Légion d'honneur et, en 1816, membre de l'Institut. — Beaucoup de gloire et pas d'argent. — Madame dans une maison de santé. — Isolement de Prud'hon, ses enfants; Prud'hon intime.

Nous avons dit qu'une relation puissante allait permettre à notre peintre d'affirmer son génie. Qu'il nous soit permis de retourner en arrière et de transcrire la lettre — la dernière à notre connaissance — qu'il écrivit à M. de Joursanvault qui s'était toujours montré si bon, si dévoué pour lui. A la vérité, elle est sans date, sans suscription, mais à la tournure respectueuse du style,

elle ne pouvait — et nous sommes bien de l'avis de Ch. Clément — s'adresser à d'autres qu'au baron.

« Monsieur, Confus de toutes les marques d'amitié que je reçois de votre bonté sans en être digne, je ne sais comment ni par où vous témoigner ma reconnaissance, vu que mon ignorance et mon peu de talent m'en mettent hors d'état. C'est pourquoi, Monsieur, j'ose supplier cette même bonté de vouloir bien user d'indulgence et regarder favorablement le sincère attachement et, si vous me permettez de le dire, la pure amitié que votre grande âme a fait naître dans mon cœur, dès que j'ai eu le bonheur de vous connaître ; après cela, Monsieur, je ne désire rien de plus que la persévérance de l'affection et des sentiments que vous avez conçus pour moi et l'accomplissement de tous vos désirs. Quant à ce qui regarde le grand Concours, nous ne savons pas encore dans quel temps on le décidera, ni quand on le jugera ; mais dès que j'en serai instruit, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous le mander, et vous pouvez être persuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de votre suffrage.

« Monsieur Naigeon est très mortifié de n'avoir pu vous envoyer de ses desseins d'après nature, mais comme, en attendant le Concours, l'on ne nous donne que des poses que de trois ou quatre jours, on n'a le temps que de faire un bon ensemble, qui est

autant profitable pour l'avancement qu'un fini. Je puis, d'ailleurs, vous assurer, Monsieur, qu'il eût été bien dommage que les heureuses dispositions de M. Naigeon n'eussent pas été cultivées, pouvant devenir un très-habile homme. Vous pouvez être persuadé que s'il continue comme il a commencé, il aurait été très fâcheux pour lui que votre générosité n'eût pas suppléé à sa mauvaise fortune; aussi sa reconnaissance sera-t-elle éternelle, ainsi que le dévoûment et le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble, très-obéissant serviteur et ami.

« PRUD'HON. »

Cette lettre a certainement été écrite de Dijon dans le temps où il préparait son concours pour Rome. D'autres missives et en assez grand nombre durent être adressées de la Ville éternelle au baron, à Beaune. Toutefois, il est possible que l'amitié pour les Fauconnier et les relations nouvelles de Prud'hon à Paris n'aient pas toujours été du goût de M. de Joursanvault; peut-être ont-elles contribué, dans les années révolutionnaires, non pas à rompre l'amitié, mais à ralentir leurs rapports.

*
* *

M. de Joursanvault mourut en 1792, non pas à Châlons-sur-Marne, selon Larousse (2e supp., t. XVII),

mais bien à Chalon-sur-Saône. Voici la copie exacte de l'acte de décès qui nous fut très obligeamment communiqué, à notre passage dans cette ville, par M. le préposé aux actes de l'état civil, le 21 juin 1912 :

« Le 17 octobre 1792, mourut à l'hôtel où pend pour enseigne un cheval blanc, Jean-Baptiste-Anne-Geneviève Gaignard, dit Joursanvault, citoyen de la ville de Beaune, âgé d'environ quarante-cinq ans ; a été inhumé au cimetière de la ville dans l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Maizelle, en présence des citoyens d'Allerey et Dureux, vicaires soussignés. Suivent les signatures. »

D'après Clément, « il se tenait caché dans cet hôtel du Cheval blanc. Il était à peu près ruiné. La plupart des objets d'art qu'il possédait furent dispersés. Son admirable collection de papiers ne fut vendue que beaucoup plus tard ». Ces renseignements ont été fournis à Clément de vive voix par M. de Fontenay, petit-fils du baron. M. Changarnier nous informe que M. Léon de Montille qui était encore, en 1911, Président de la Societé d'archéologie à Beaune, possède cent onze lettres du Baron de Joursanvault : lettres autographes, adressées à M. Grappin, religieux bénédictin de Saint-Fergaux, par Besançon, datées de mars 1781 au 4 février 1791. Elles sont reliées en un seul volume et en parfait état de conservation. Inédites.



Apothéose du Baron de Joursanvault, d'après la sépia du Musée de Beaune, par P.-P. Prud'hon. Cliché de Chervier, avec la bienveillante autorisation de M. Changarnier, l'érudit conservateur.

En résumé, M. de Joursanvault était né à Beaune, le 3 janvier 1748 : il mourut à Chalon-sur-Saône, âgé de 45 ans, et non à Châlons-sur-Marne, à 50 ans, comme l'ont prétendu divers historiographes.

Ce fut toujours avec une émotion sincère que Prud'hon évoqua le souvenir de cet homme distingué et généreux qui s'était dévoué pour lui et n'avait pas cessé d'être son protecteur et son ami.

*
* *

Vers décembre 1796, Prud'hon s'installa à Paris, rue du Harley, où naquit sa fille Émilie. Il se mit à travailler, et sa production fut énorme en tableaux, dessins, estampes, etc. En 1799, il eut la douleur de perdre son excellent collaborateur et ami, le graveur Copia.

*
* *

C'est au Salon de 1799 que Prud'hon exposa sa première peinture importante : *La Sagesse et la Vérité descendant sur la terre, et les ténèbres qui la couvrent se dissipant à leur approche.* Il avait alors 41 ans. Un dessin de ce sujet lui avait valu un prix d'encouragement, ainsi qu'un logement et un atelier au

Louvre pour l'exécuter en grand. Minerve casquée, la poitrine couverte d'une cuirasse, enveloppée d'une vaste draperie jaune par-dessus sa tunique lilas, conduit par la main gauche une jeune fille entièrement nue qui figure la Vérité, et de la droite lui montre la terre. Ce tableau rond, qui ne mesure pas moins de 3[m] 66, fut d'abord placé dans la Galerie des peintres vivants à Versailles, où il était encore en 1801. Plus tard on le transporta à Saint-Cloud, où il décorait le plafond de la salle des Gardes. Légèrement endommagé par l'incendie qui éclata lors du mariage de Napoléon, il revint à Paris et il fut relégué dans les magasins du Louvre.

Les partisans de Prud'hon louèrent cet ouvrage, tandis que les élèves de David trouvaient fort impertinent que ce dessinateur de vignettes osât se poser en peintre d'histoire. Bruun-Neergaard tenait la Sagesse et la Vérité pour la plus belle peinture que Prud'hon eût faite jusqu'à ce moment. Il insiste surtout sur la figure de la Vérité, qu'il trouvait remarquable. M. Voïart exprime la même opinion : « Cet ouvrage, dit-il, justifia la confiance du Gouvernement. On y admirait la poésie de la pensée et de la composition, la grâce des formes, le charme de la couleur et du pinceau, enfin une exécution large et moelleuse jusqu'alors inconnue dans l'École. »



La Sagesse ramenant la Vérité sur la terre et les ténèbres qui la couvrent
se dissipant à leur approche.
(Musée du Louvre).

C'est bien au Louvre que Prud'hon exécuta cet ouvrage, comme le prouve la lettre suivante : « Paris, ce 22 thermidor an VII. — Citoyen ministre, — Je viens de terminer le tableau national représentant « la Sagesse et la Vérité descendant sur la terre ». Ses dimensions empêchent qu'il ne puisse passer par l'escalier de ma résidence pour être transporté au Salon. Je désire donc, citoyen ministre, que vous m'autorisiez à faire scier la traverse en bois de la croisée de mon atelier pour lui ouvrir un passage ; cela ne peut occasionner aucun dommage dans ladite croisée et servir à l'avenir en pareil cas. J'ai aussi besoin de cette autorisation pour le passer par les jardins de l'Infante où il doit descendre.

« Veuillez, citoyen ministre, m'accorder, le plus-tôt possible, l'objet de ma demande, car il y a peu de temps de ce jour à celui fixé pour l'exposition.

« Salut et respect,

PRUDH'ON, peintre.

« Pavillon des Archives au Palais National des Sciences et des Arts.

« Au citoyen Ministre de l'Intérieur. »

Il végéta longtemps encore, au milieu des plus grandes difficultés et des embarras d'argent ; il eut à lutter contre la mauvaise humeur et l'inquiétante nervosité de sa femme ; l'instruction de sa nombreuse

famille venait encore augmenter les charges ; mais en bon père, il s'imposait de grands sacrifices, voulant que ses fils devinssent des hommes capables et distingués. Il avait une noblesse de caractère, une fierté qui ne permettaient pas à ses nombreux amis de l'obliger ouvertement ; quelle que fût la délicatesse de l'offre, ce n'était qu'au dernier moment et lorsqu'il était acculé à la détresse, que l'on pouvait parvenir à lui faire accepter un service.

Mais si la fortune lui est contraire, la gloire, du moins, frappe à sa porte dans la personne de l'honnête Frochot, l'un des exécuteurs testamentaires de Mirabeau et dont il avait fait la connaissance pendant son séjour en Franche-Comté. Frochot, devenu préfet de la Seine, lui commande un tableau pour la salle de la Cour d'assises. C'est dans un dîner chez le Préfet que vint la première idée de cette composition. On cherchait un sujet, et chacun disait son mot. L'imagination de Prud'hon s'enflamme aussitôt, il se lève de table, court s'enfermer dans le cabinet de M. Frochot, prend une plume et trace à grands traits un croquis qui enthousiasme tout le monde.

L'artiste, après bien des pourparlers, des esquisses, des compositions abandonnées, fit enfin *La Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*, dont les premiers projets datent du 10 floréal an XIII (1804).

Nous reparlerons de cet immortel chef-d'œuvre, sujet — disait le peintre — « qui est de tous les temps et appartient à tous les peuples ! »

*
* *

C'est l'époque des peintures décoratives, 1805, 1807, et des grandes fêtes : sans avoir de titre officiel, Prud'hon était alors le peintre préféré. Il fit deux décorations de circonstance : l'une, pour le sacre de Napoléon, l'autre pour les réjouissances que la Ville ordonna à l'occasion de la paix de Tilsit.

Voici la note d'un des transparents pour l'Hôtel de Ville :

« Transparent de 10 pieds de haut sur 9 de large ; figures de huit pieds et demi de proportion, peintes sur une toile préparée à l'encaustique.

« Invention, dessin, exécution . . . . . 1000 fr.

PRUD'HON, peintre, à la Sorbonne.

*
* *

La lettre ci-contre à l'architecte Molinos montre quels soins Prud'hon apportait à son travail ; elle est

aussi pleine d'humour et d'amitié pour son collaborateur.

Grâce à la bienveillante autorisation donnée par M. Sœur, maire de Cluny, et au cliché que nous a gracieusement adressé M. Lucas, professeur à l'école

Lettre autographe de Prud'hon à l'architecte Molinos.

des Arts, nous sommes heureux de donner ci-après le fac-similé de cette lettre, qui nous permet d'apprécier l'écriture fine et distinguée du grand peintre :

« Mon ami, — Les quatre figures, deux Minerve et deux Mercure représentant les Sciences, les Arts, l'Industrie et le Commerce, sont commandées dans les

proportions de 34 ou 36 pouces. Il est encore temps de choisir l'une ou l'autre mesure. Veuillez me dire celle qui vous convient positivement. On s'occupe avec activité de celles en peinture et des emblèmes peints de bronze. Le transparent se fera de suite et le tout sera prêt au moment où on voudra les placer. — Je salue affectueusement *il mio buon padrone; sono il servo suo.*

« PRUD'HON, peintre.

« Ce 11 brumaire, an XIII (novembre 1804).

« A Monsieur, Monsieur Molinos, architecte du département de la Seine, rue Saint-Florentin, vis-à-vis l'égout, à Paris. »

Cet autographe de Prud'hon a été donné à la bibliothèque de Cluny, en 1855, par M. Marcille père, de Paris.

Il nous faut rentrer dans les détails de la vie privée. Prud'hon approche de la cinquantaine. Professeur de dessin de l'Impératrice Marie-Louise, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à la Sorbonne, comblé d'honneurs, d'admiration, il n'est pas encore délivré des soucis d'argent. Il semble que plus la gloire lui arrive, plus il devient lui-même pauvre et tourmenté.

Sa femme était — dans ces dernières années surtout — la principale cause de ses chagrins. Elle était devenue encombrante dans les relations de son mari et

de plus outrageusement compromettante. C'est ainsi qu'en 1798, notamment, elle fut cause, par ses excentricités, que les amis de Prud'hon le reçurent assez mal. Greuze, seul, son compatriote — il était de Tournus — l'accueillit avec bienveillance, mais non sans lui faire comprendre que sa femme serait toujours un obstacle à son bonheur et même à sa réputation. « Si vous avez du talent — lui dit-il — et je crois bien que vous en avez à revendre, c'est tant pis ! »..., et se tournant vers Mme Prud'hon qui fronçait les sourcils : « De la famille et du talent, c'est plus qu'il n'en faut, hélas! oui, Madame, pour mourir à la peine. D'ailleurs, en laissant même de côté le rude obstacle de la famille, que voulez-vous faire avec du talent aujourd'hui qu'il n'y a plus ni Dieu ni diable, ni Roy ni Cour, ni pauvres ni riches ? Moi qui vous parle, vous savez que je suis tout aussi grand peintre qu'un autre; voyez mes manchettes !... » Et, en disant cela, il lui montrait ses dentelles en lambeaux. Ces paroles s'adressaient à Madame que l'on détestait dans les ateliers où elle allait potiner sur l'un et l'autre et semer la discorde. D'autre part, Greuze ne pouvait, en dépit de l'estime que lui inspirait son compatriote, lui pardonner ses idées avancées ; il lui reprochait de marcher avec son siècle !... N'empêche que Greuze avait deviné Prud'hon, car on lui prête ce mot : « Celui-là ira plus loin que

moi : il enfourchera les deux siècles avec des bottes de sep lieues. »

*
* *

Avant de demeurer à la Sorbonne, Prud'hon logeait au Louvre. Le Premier Consul voulant faire restaurer le Palais, casa les artistes ailleurs. La Sorbonne fut transformée en Palais des Arts; elle abrita, par faveur spéciale, Ramey père, Meynier, Pajou, Lordon, Duvivier, Roland, Norry, Lesueur, Vandaël, Bonnet, Hittorf. Prud'hon y avait ses logements et ses ateliers, et ce fut là — au milieu de ses triomphes d'artiste — le moment le plus triste de sa vie privée. Sa femme, oublieuse de toute pudeur, s'abandonnait à ses instincts pervers.

« Tirons le voile sur ces calamités conjugales — dit le biographe Voïart — et imitons le silence religieux et stoïque de celui qui les supporta sans se plaindre pendant si longtemps. M. Constantin fut le seul de ses amis au sein duquel il déposa ses secrètes douleurs; il passait chez lui toutes ses soirées pour se dérober aux anxiétés de son intérieur. Mais ses chagrins journaliers et continuels, les efforts qu'il faisait pour les supporter altérèrent sa santé. Une mélancolie habituelle régnait dans son âme ; jamais un sourire n'effleurait ses lèvres. Un sort si pénible lui inspira un tel dégoût

de la vie que plusieurs fois il fut près d'y mettre fin. Ses amis, alarmés, parvinrent enfin à le déterminer à une séparation, seul moyen de le sauver de son désespoir. Elle s'exécuta ; il vécut alors dans une retraite absolue pendant plusieurs années, se privant de tout pour consacrer ses soins et le fruit de son travail à la pension de sa femme et à l'éducation de ses enfants. Cette séparation amiable eut lieu le mois d'avril 1803. Mais Prud'hon se leurrait d'une étrange illusion lorsqu'il se croyait débarrassé de sa femme. Madame n'entendait pas lâcher sa victime. Elle retournait sans cesse à la Sorbonne, forçait la porte, faisait au malheureux les scènes les plus violentes, l'accablait des propos les plus outrageants et, lorsqu'elle ne pouvait le joindre, parcourait les corridors, entrait dans les ateliers des confrères de son mari et se répandait en invectives et en cris. La position n'était plus tenable. Prud'hon, forcé dans ses derniers retranchements, prit une détermination extrême et écrivit au Directeur des Musées cette lettre navrante » (Voiart, Clément) :

« Monsieur, c'est une peine pour ma délicatesse de vous entretenir de choses qui me révoltent et me font rougir. Je suis outré et humilié tout à la fois quand je parle d'une femme qui, n'ayant ni fierté ni amour-propre, n'a pas craint de montrer la bassesse de son âme par les scènes atroces, dégoûtantes et scanda-

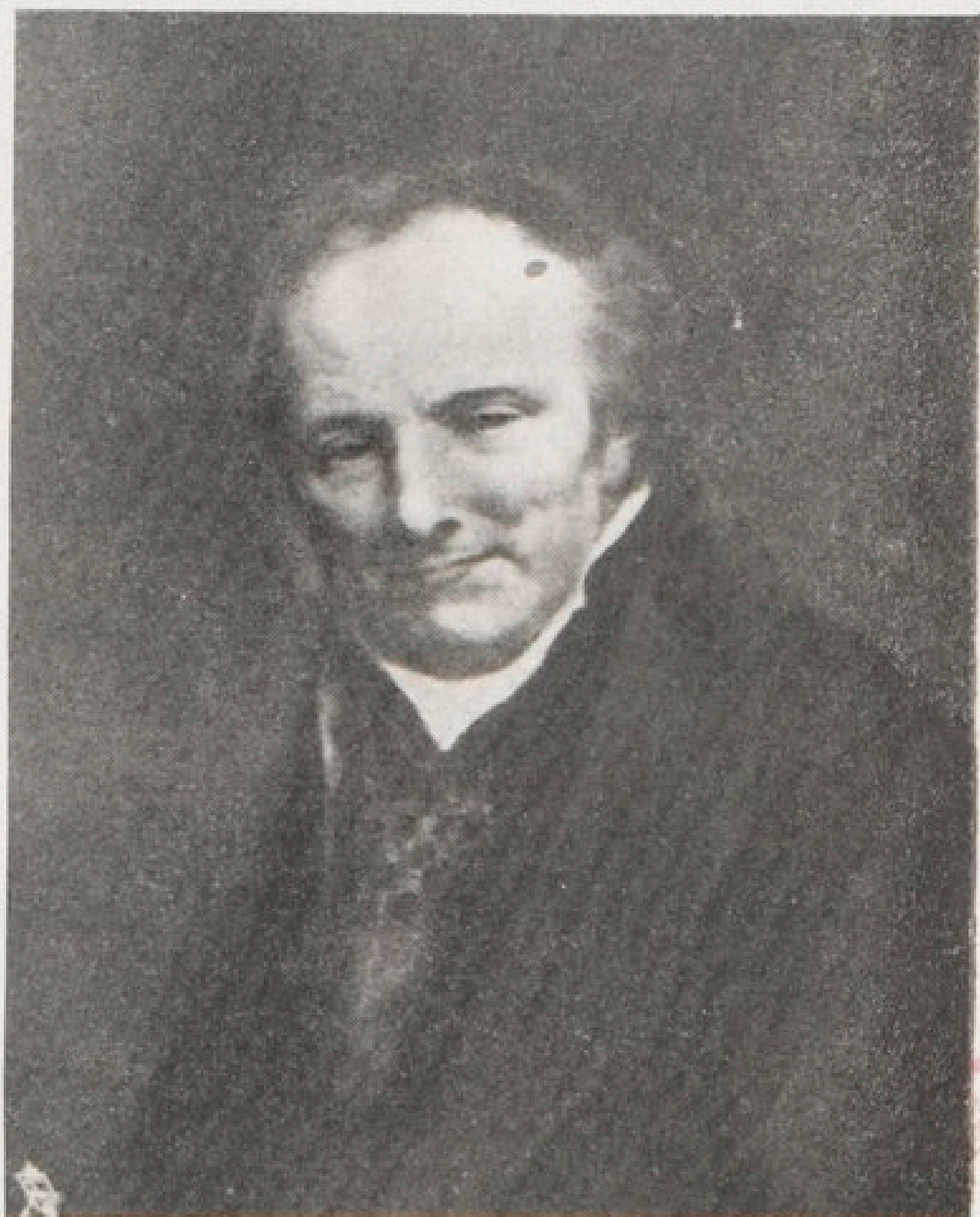
leuses qu'elle n'a cessé de faire, par ses propos infâmes contre toutes les personnes qui m'avoisinaient, et par la manière insupportable dont elle a agi avec tout le monde. Sans la considération particulière qu'ont pour moi mes confrères, ils auraient, dans le temps, porté des plaintes au Ministère de l'Intérieur pour écarter quelqu'un dont la méchanceté soutenue récidivait journellement tout ce qui pouvait leur être désagréable et incommode. MM. Girodet et Meynier ne l'ont que trop éprouvé, puisque le premier s'est vu forcé, étant au Louvre, de transporter son travail et son atelier aux Capucines, place Vendôme ; il était temps, pour le second, que je la mîsse hors de chez moi, car il était excédé de ses invectives, de ses criailleries et du tapage qu'elle ne cessait de faire au dessus de chez lui ; et combien n'était-il pas désagréable et fâcheux pour moi, qui suis sensible et aime la paix, d'avoir à répondre à des plaintes trop justes, réitérées à chaque instant, auxquelles il n'était pas possible de faire droit avec un caractère de celui-là !... D'après ce, l'on sent combien une telle femme est un objet insupportable et scandaleux dans un lieu comme la Sorbonne, et combien j'ai de raisons de solliciter un ordre du Ministère de l'Intérieur pour l'empêcher d'y mettre le pied. Le Gouvernement qui considère les Arts, loge les talents ; dans le local qu'il leur accorde, il est nécessaire, pour

l'ordre et la tranquillité, qu'il y ait une police qui puisse en exclure quiconque oserait les troubler. Ma femme est dans ce cas ; elle n'est point artiste ; elle nuit à mon repos, à l'exercice de mes talents et à l'éducation de mes enfants : je suis fermement décidé à n'avoir plus rien de commun avec elle. Depuis six mois, elle est hors de ma maison. Je lui donne tout ce qui lui est nécessaire, agréable même. Une pension que je lui fais pourvoit à ses besoins, mais il lui manque sur qui exercer son humeur âcre, et, pour se satisfaire sur ce point, elle voudrait tenter son retour à la Sorbonne. Je demande donc qu'il ne lui soit plus permis, défendu même, de rentrer dans un local où elle n'apporterait que trouble et scandale. Je m'arrête, Monsieur; n'en voilà que trop sur ce sujet. Pardon, mille fois, si j'abuse de votre condescendance. A peine ai-je l'avantage de vous approcher que je vous demande des grâces et sollicite votre intérêt; mais c'est un artiste, c'est un compatriote qui vous prie de lui rendre un service bien important et bien urgent. Si vous daignez vous employer en sa faveur, il ne doute pas de la réussite, et il en conservera toute sa vie le souvenir de la reconnaissance.

« J'ai l'honneur d'être, avec un entier dévouement, Monsieur, votre très-humble serviteur et compatriote.

« PRUD'HON, peintre.

« Ce 7 vendémiaire, an XII (1er octobre 1803). »



Le Baron Denon, de Chalon-sur-Saône,
Directeur des Musées impériaux,
Membre de l'Institut.
(Musée du Louvre).

*
* *

Cette démarche auprès du baron Denon, de Chalon-sur-Saône, membre de l'Institut, directeur des Musées impériaux, ne produisit que peu d'effet. Longtemps encore, Mme Prud'hon accabla son mari d'injures et de demandes d'argent. Mais un beau jour la mégère étant parvenue jusqu'à l'Impératrice Marie-Louise fit devant Sa Majesté une scène si violente, si scandaleuse, qu'on l'enferma dans une maison de santé, sous l'œil de la Police, maison tenue par M. Théodore Piron, et où l'on mettait les fous et les ennemis politiques. Son mari payait là une pension assez élevée. Elle y était l'objet de soins spéciaux pour sa névrose, mise à part des sujets dangereux et admirablement soignée. Elle s'y portait, d'ailleurs, fort bien et elle y recevait le plus souvent possible ses enfants. Elle n'en sortit que pour aller — après la mort de Prud'hon — demeurer à Toul chez son fils Eudamidas. Elle mourut en cette ville — nous l'avons dit plus haut — en 1834, onze ans après son mari.

*
* *

Il restait à Prud'hon trois enfants dont il prit le plus grand soin. La plupart du temps sombre, taciturne,

mais tout à son Art, — labeur incessant, écrasant — il ne fréquentait que quelques amis ; il ne sortait guère de son atelier que les jeudis et les dimanches pour aller promener ses deux fils et sa fille, Émilie.

D'après les biographes, Prud'hon était de moyenne taille, la tête un peu forte, mais le corps souple et bien pris; l'aspect était vif et dégagé. Il avait les cheveux blond cendré ; les yeux bleus fort expressifs et le teint frais. Sa physionomie tendre et rêveuse reflétait un caractère sensible et passionné ; cet ensemble produisait sur les femmes un attrait irrésistible. Le peintre de Joséphine et de Marie-Louise — ces deux Impératrices — ne « faisait pas que plaire », il captivait, sans même avoir paru vouloir s'en donner la peine. Avec cela d'une politesse, d'une douceur et d'un platonisme... troublant ! Les deux femmes de Napoléon durent être successivement charmées — si charmantes qu'elles fussent elles-mêmes — au cours des nombreuses poses qu'elles accordèrent à son génie !... Il n'était pas élégant, mais très propre. Dans son atelier, il portait une veste grise à collet d'astrakan, brandebourgs et grands revers. En ville, il était vêtu d'une redingote noire à la boutonnière de laquelle on voyait à peine le ruban rouge qu'il avait reçu des mains de l'Empereur, en 1808.

Dans le monde il était timide, habituellement

L'Impératrice Joséphine.
(Musée du Louvre).





La Vengeance et la Justice divine poursuivant le Crime.
(Musée du Louvre).

silencieux, presque sauvage et d'apparence modeste. Chez lui et en petit comité, il s'animait, parlait avec facilité, une grande élévation, une sorte d'éloquence qui frappait vivement. Ses sujets favoris étaient non seulement la peinture, mais la philosophie. Il avait là-dessus et aussi sur la religion des vues très larges et très personnelles qui lui avaient attiré pas mal d'inimitiés et de déboires.

Les renseignements que nous venons de fournir sont en partie tirés de Clément, d'après les lettres et propos de MM[mes] Belloc et Tastu, ainsi que MM. de Boisfremont fils, Carrier et Berger.

*
* *

Revenons au tableau que commanda Frochot pour la Cour d'assises. Voici des extraits d'une lettre écrite par Prud'hon au Préfet de la Seine.

« Précis du tableau destiné pour la grande salle du tribunal criminel du Palais de Justice.

« La Justice divine poursuit constamment le Crime; il ne lui échappe jamais.

« Couvert des voiles de la nuit, dans un lieu écarté et sauvage, le crime cupide égorge une victime, s'empare de son or et regarde encore si un reste de vie ne servirait pas à déceler son forfait. L'insensé!... il ne

voit pas que Némésis, cette agente terrible de la Justice, comme un vautour fondant sur sa proie, le poursuit, va l'atteindre et le livrer à son inflexible compagne. »

Tel est le sujet du tableau qui doit être placé dans la salle du tribunal criminel du Département de la Seine.

« Ce tableau, de huit pieds en hauteur sur dix en largeur, serait du prix de quinze mille francs.

« Il serait payé par tiers de cinq mille francs à trois époques différentes : la première, à la présentation de l'esquisse ; la seconde, lorsque le tableau serait ébauché ; la troisième, lorsqu'il serait entièrement terminé.

« Je me charge de finir dans l'espace de dix mois à dater du jour où je recevrai l'arrêté du Préfet qui décide irrévocablement de son exécution.

« Tous mes efforts seront employés dans ce tableau à répondre aux intentions du Conseiller d'État, Préfet de la Seine, et à le rendre, par son énergie, digne du local qu'il doit occuper.

« PRUD'HON, peintre.

« Musée des Artistes, ci-devant Sorbonne.

« Paris, ce 5 messidor an XIII (1804). »

Prud'hon reçut la commande, mais quand ?, combien de temps après cette lettre ?... L'artiste n'a-t-il pu tenir son engagement d'avoir fini en dix mois ?...

L'enlèvement de Psyché.
(Musée du Louvre).



Il paraît impossible d'achever une pareille composition en un aussi court délai. Toujours est-il que le chef-d'œuvre ne parut que beaucoup plus tard. Il fut exposé au Salon de 1808 avec cet admirable *Enlèvement de Psyché par Zéphyre*, tout à fait — celui-là — dans la note et l'expression la plus vraie, la plus sincère du génie de Prud'hon.

La Justice et la Vengeance fut un succès très franc. Ses détracteurs qui lui déniaient le génie de la grande peinture n'eurent qu'à s'incliner et à admirer. L'artiste qui sortait du genre gracieux et charmeur où il était sans rival venait de produire un vrai chef-d'œuvre de composition et d'exécution. Ce fut un triomphe. Les plus grands peintres reconnurent un Maître. Plusieurs copièrent le tableau. Celui qui — entre eux tous — mérita peut-être le mieux la gloire, Géricault, en fit une superbe réduction qui figure au Louvre, salle Lacaze. Le Musée de la ville de Cluny possède un dessin sur papier bleu et quelques frag ments d'esquisses de cette magistrale composition.

*
* *

Prud'hon est au faîte de la gloire, et il va s'y maintenir presque également jusqu'à la fin. Suivons-le dans sa vie — désormais ensoleillée par un nouvel amour — mais terminée, hélas !..., dans la plus cruelle des douleurs !...

IV

Mort de Greuze. — Mlle Constance Mayer devient l'élève de Prud'hon, puis son amie. — Quinze ans de bonheur (1806-1821). — Nouveaux tracas. — La Restauration renvoie les artistes de la Sorbonne. — Préoccupations de l'amie de Prud'hon, presque complètement ruinée. — Mme Prud'hon, malade, fait demander son mari. — Un mot malheureux ! — Suicide de Constance Mayer ; — Désespoir de Prud'hon.

Greuze mourut à l'âge de quatre-vingts ans, à peu près dans la misère. Il était né à Tournus (Saône-et-Loire) en 1726 ; tout jeune il s'adonna à la peinture malgré l'opposition de sa famille et se forma presque seul. Les œuvres qui firent sa réputation sont empruntées à la vie ordinaire ; ce sont le plus souvent des scènes de famille et quelquefois de véritables drames. Elles brillent par la naïve simplicité qu'il a su prêter à ses personnages, par une modestie touchante, par de la grâce, par un coloris fin et vrai. Les têtes sont pleines d'expression, mais on lui a reproché de négliger les

draperies et une trop grande recherche du relief. La principale critique est d'avoir, dans de grandes scènes, enfermé ses personnages en un trop petit espace, et d'avoir, de ce fait, diminué l'importance de ses sujets. Les principaux de ses tableaux, dont le Louvre possède neuf, sont : *Le père paralytique*, *La bénédiction paternelle*, *La malédiction*, *Le père de famile expliquant la Bible à ses enfants*, *L'accordée du village*, *La mère bien-aimée*, *La petite fille au chien*, *La jeune fille qui pleure son oiseau mort*, *La cruche cassée*. Le grand peintre que fut Greuze connut aussi la misère !...

A la fin de sa vie, il avait encore quelques élèves, et cela lui permettait de ne pas mourir de faim. Parmi ses derniers fidèles, une jeune fille de grand talent et de haute réputation, Mlle Constance Mayer-Lamartinière, fortunée et passionnée pour les Arts, lui faisait honneur. « Elle avait étudié d'abord avec Suvée qui, sorti des prisons de la République et partant pour Rome où il allait diriger l'Académie de France (1801), la confia à Greuze. Elle travailla donc avec lui pendant quatre ans et demi; elle fit même beaucoup de têtes dans la manière de Greuze, qui sont souvent données pour des originaux » (Ch. Clément).

Ayant perdu son vieux maître, Marie-Françoise-Constance Mayer-Lamartinière, née en 1775, fille d'un directeur des douanes, songea à réaliser son rêve de

devenir l'élève de Prud'hon qu'elle connaissait déjà pour avoir fait en sa faveur diverses démarches en haut lieu, grâce à de puissantes relations, et pour qui elle avait la plus grande estime. Des démarches furent faites auprès de l'illustre peintre, toujours confiné dans sa sombre mélancolie. « Avoir une femme pour élève — répondit-il — cela ne me sourit guère ! » Ses amis lui firent observer qu'il s'agissait plutôt de conseils que de leçons suivies ; que le prix des séances serait appréciable et qu'il avait tort d'avoir des scrupules. La jeune fille avait trente-cinq ans et lui cinquante ; elle était de grande éducation ; il n'y avait pas à redouter une aventure quelconque et surtout... d'amour !...

*
* *

Prud'hon ne put faire autrement que d'accueillir Mlle Constance Mayer qui avait fait jadis mille démarches en haut lieu pour lui procurer des commandes et le pousser aux honneurs. Il consentit à la recevoir officiellement comme élève à son atelier. Les leçons furent d'abord assez espacées, mais devinrent bientôt plus fréquentes. Une sorte de contrainte s'empara des deux êtres, puis, peu à peu, après la leçon, l'on en vint aux conversations, aux confidences, et bientôt Constance restait là des heures entières à peindre, à

retoucher, à effacer, à esquisser des sujets qu'elle-même avait imaginés et qui plongeaient le Maître dans le ravissement, dans l'extase ! Et l'on restait sans parler !... C'était l'Amour qui s'approchait à pas lents, mais sûrs !... Ce fut une sorte de collaboration de pensées, de rêves, où chacun apportait talent, imagination, génie, dévouement, désintéressement, sacrifice !... « Comment l'Amour n'eût-il pas réuni ces deux êtres doués d'une même sensibilité ?... » (Ch. Clément).

*
* *

« Quelque temps après — dit Voiart — Mlle Mayer ayant perdu son père, obtint de venir habiter — comme peintre — à la Sorbonne. Elle avait un appartement séparé, mais communiquant avec l'atelier de Prud'hon. Elle remplaça l'épouse absente. »

Son attachement, son dévoûment, ses soins pour la famille de celui qu'elle adorait de toute son âme, de tout son cœur, de tous ses sens, étaient sans bornes. Son amour pour Prud'hon était sincère, profond, plein de tendresse et de passion. Ce ménage irrégulier était un modèle de douceur et faisait l'admiration de tous. Mlle Mayer — qui s'était toujours tenue irréprochablement dans le monde et dont la réputation était intacte — était entourée de respect et d'estime. Elle n'était ni

belle, ni peut-être même jolie. De taille moyenne, très brune, plutôt forte, de physionomie fort séduisante, piquante même; de grands yeux noirs pleins de feu, tendres, profonds ; bouche grande, mais agréable ; nez petit, sensuel, un peu épaté ; le teint rappelant vaguement celui d'une créole, ce qui lui donnait — au dire de Mme Belloc — « quelque chose de très particulier, d'un peu sauvage, de mutin, d'agreste ». Rien d'excentrique dans sa toilette ; elle s'habillait avec goût, mais comme tout le monde, se coiffait d'une manière séante à sa physionomie, ne négligeait pas les soins indispensables à une femme comme il faut et n'allait pas au delà.

Dans une charmante miniature, Prud'hon la représente avec un spencer de velours noir bordé de chinchilla, qui laisse deviner les gracieuses formes de la poitrine. Les abondants cheveux noirs de la jeune femme sont serrés au milieu de la tête par un ruban rouge, et mille boucles folles s'échappent et jouent sur les tempes et sur le front. D'après une tradition, Prud'hon aurait fait cette miniature pour servir de couvercle à la tabatière de M. Mayer, père de son élève. Il était alors dans sa première ferveur; il s'y est surpassé. On y trouve le peintre et l'amant, unis pour reproduire le sourire de la bouche et des yeux, sourire enchanteur des femmes de Léonard de Vinci et de

Prud'hon. Un détail touchant montre bien la nature de son affection et le respect qu'il portait à une femme qui bravait les jugements du monde pour se faire son humble compagne. « On raconte que lorsque ce portrait lui revint, après la mort de M. Mayer, il le fit placer dans un cadre rond, et, de chaque côté, dans les vides, il peignit en grisaille deux figures de femmes, dont l'une, avec une levrette, symbolise la fidélité, et dont l'autre, tenant une colombe, personnifie l'innocence. »

Mlle Mayer se montra pour les enfants de Prud'hon la plus tendre des mères. C est avec des larmes dans les yeux qu'Eudamidas, l'un des fils, parle des soins qu'elle prodiguait à toute la famille. Elle avait près de 80.000 francs qui passèrent en grande partie en dots aux enfants, à l'entretien, à l'aisance et à l'agrément du ménage.

*
* *

Elle travaillait à quelques pas de Prud'hon. Elle peignit en grande partie *La jeune naïade* et le pathétique tableau *Une famille malheureuse*, commencé dans les derniers temps de sa vie et que Prud'hon termina. Pendant sa liaison avec lui (1806-1821), elle exposa un grand nombre de tableaux et fit beaucoup de portraits.



Portrait de Mlle Constance Mayer-Lamartinière, miniature.
Collection de Mme Henri Jahan.

Elle avait du talent, et l'on a pu voir au Louvre *Le rêve de bonheur*, *La mère heureuse*, *La mère abandonnée*. Elle s'efforçait d'imiter son maître et ami; elle y parvenait parfois, à tel point que ses ouvrages furent souvent attribués à Prud'hon.

Après les journées de travail à l'atelier, elle groupait, le soir, dans le petit salon, quelques intimes : MM. de Boisfremont père, Constantin, le marchand de tableaux de la rue Saint-Lazare, Trézel, M. et Mme Belloc, Mme Voïart, M. et Mme Tastu, M. de Forbin, la famille Boivin. Mlle Mayer était si estimée que jamais devant elle on ne se permettait des propos d'atelier de goût douteux que détestait, d'ailleurs, Prud'hon.

Notre grand peintre, fort laborieux, mais fort désintéressé de sa gloire, était nul au point de vue « affaires ». Son amie, qui avait conservé ses grandes relations de famille, allait partout, chez Talleyrand par exemple; elle procura à Prud'hon des portraits qui lui valurent argent et réputation.

Mlle Mayer était vivement impressionnée par la musique et la poésie; elle avait dans la conversation du feu, de la verve et de la sensibilité. Mais sa grande préoccupation, c'était son grand ami : elle veillait à ce que rien ne pût l'ennuyer, le peiner ou le fatiguer. Elle le soignait attentivement, exigeait qu'on se retirât

à neuf heures, l'entourait des soins les plus délicats et de l'amour le plus sincère. Le pauvre Prud'hon, privé pendant si longtemps de toute affection de ce genre, se plongea tout entier dans un bonheur si nouveau pour lui ! » (Mme Tastu).

*
* *

C'est vers le commencement de 1811 que Prud'hon fut nommé professeur de dessin de l'Impératrice Marie-Louise. Il parut d'abord embarrassé dans ses nouvelles fonctions, mais il s'y fit. M. Voïart le rencontra allant donner sa première leçon. Il était en costume de cour, et, pour se faire remarquer de son ami, agitait par la portière un grand chapeau à plumes, en riant beaucoup de son accoutrement. L'impériale élève n'avait aucun goût pour les Arts. Elle bâillait, s'étirait et disait à son professeur : « J'ai bien sommeil, Monsieur Prud'hon. » — Eh bien ! dormez, Madame, répondait tranquillement l'artiste, qui faisait philosophiquement sa corvée.

Prud'hon fit un portrait de l'Empereur au crayon noir ; il est vu de face et entouré de rayons ; puis deux dessins de Marie-Louise.

De longues années s'écoulèrent dans un bonheur sans aucun nuage, avec son élève. Mais ensuite

Mlle Mayer se livra à des accès de jalousie ; elle les rachetait par des élans de tendresse et par de complets retours qui calmaient sa nervosité. L'anecdote suivante mérite d'être rapportée :

« Prud'hon — disent MM. Fillon et de Rochebrune — fut un jour frappé de la beauté singulière de la femme d'un député venu à l'atelier pour admirer des esquisses ; il demanda donc la permission de prendre aussi l'esquisse du charmant modèle offert à ses yeux. La séance terminée, Mlle Mayer entre par hasard dans l'atelier vide, aperçoit sur le chevalet l'ébauche encore humide : frémissante, elle croit reconnaître à la délicatesse de la touche, au sentiment de la volupté empreint dans le regard, que le pinceau a été conduit avec amour et d'une main émue. Prise aussitôt d'un irrésistible accès de jalousie, elle saisit le portrait, le met en pièces et détériore par mégarde le croquis d'une médaille placée à côté. Prud'hon, accouru au bruit, parvint non sans peine, après de longues explications, à faire rentrer le calme dans cette pauvre âme inquiète, atteinte déjà par la déplorable maladie qui devait la conduire bientôt à une mort si funeste. Mlle Mayer, quelque peu honteuse de l'aventure de la veille, se mettait le jour suivant en devoir de réparer elle-même le mal qu'elle avait fait. »

Ardente, nerveuse, triste de sa situation irrégulière,

exténuée de travail, désabusée du peu de gré que les enfants semblaient lui témoigner de son dévouement et de ses sacrifices, jalouse de son cher grand homme, à propos de rien et de tout, elle se laissait aller parfois à des extrémités fâcheuses, inquiétantes pour sa raison. Mais la paix se faisait vite, et le bonheur revenait encore aux deux... amoureux !...

*
* *

« Mlle Mayer — écrit Clément — avait rattaché Prud'hon à la vie. Son ambition s'était éveillée. Il se sentait peintre ; malgré les attaques de ses rivaux et de l'école de David, il avait des partisans, des admirateurs. Son amie ne cessait de l'encourager et de l'exciter. »

« Cette liaison — dit Voïart — arracha Prud'hon à la retraite profonde où il vivait. Car avant elle, il évitait plutôt qu'il ne cherchait les moyens de se faire connaître. Les louanges et l'admiration de son élève le trouvèrent sensible ; dès lors, son talent prit un nouvel essor et son génie produisit ces grands tableaux qui illustrent autant l'école française que leur auteur. »

En 1821, Mlle Mayer avait 46 ans. Ses alternatives de jalousie et de tendresse, une certaine incohérence de propos n'allaient pas sans inquiéter ses amis. Par moments, elle redevenait raisonnable et s'efforçait de

cacher à son ami cet état maladif. Dans les heures d'accalmie, elle redevenait un prodige d'affection, d'amour. Elle avait atteint son but : Prud'hon était célèbre, honoré, admiré. Elle menait avec lui une vie calme, retirée, consacrée au travail. Le bonheur était encore là !...

Mais tout deux furent tout à coup bien tourmentés. Mlle Mayer, à titre d'artiste, avait son logement à la Sorbonne, voisin de celui de Prud'hon. Or, « au commencement de 1821, l'Administration faisant droit aux réclamations de la Faculté théologique, demandant qu'on rendît l'antique monument à sa destination première, signifia aux artistes qu'il eussent à quitter à bref délai les appartements qu'ils occupaient. Cet ordre consterna Mlle Mayer. A la Sorbonne, elle pouvait, sans blesser les convenances, continuer à vivre avec Prud'hon, mais elle sentait qu'en habitant avec lui ailleurs, elle donnerait à cette liaison une publicité fâcheuse, pour le grand homme surtout.

*
* *

Nous avons dit plus haut que Mlle Mayer avait hérité de son père d'environ 80.000 francs, Or, elle contribuait largement aux dépenses ; elle venait aussi de doter la fille de son ami. L'économie n'était pas une

de ses qualités. Quant à Prud'hon, sa nature généreuse d'artiste était d'une imprévoyance extrême ; il n'avait rien à lui, obligeait à tort et à travers, et, malgré la simplicité de son ménage et de sa vie, il avait souvent les poches vides. Il arriva qu'après avoir soldé l'arriéré, les fournisseurs et pas mal de dettes, au moment de se préparer à quitter la Sorbonne, M[lle] Mayer qui était, comme son ami, l'honorabilité parfaite, s'aperçut que sa fortune était presque réduite à néant.

Toutes ces circonstances augmentèrent son chagrin. La considération dont elle était entourée eut à souffrir de cet état d'abaissement; de méchants propos arrivèrent jusqu'à elle ; une femme de sa société profita de ce moment pour lui donner des scrupules tardifs sur sa liaison ; un vol domestique dont elle fut victime à cette époque l'affecta beaucoup : « Ils ne me laisseront rien — disait-elle — pas même mon linge. » Mal portante et vieillie, elle se vit ruinée, isolée, peut-être délaissée, ou contrainte d'accepter les bienfaits de celui pour qui elle avait perdu sa position dans le monde. Ses idées achevèrent de se brouiller, et le moindre prétexte devait suffire pour précipiter l'infortunée dans les dernières extrémités » (Clément).

Le 26 mai 1821, M[lle] Mayer était plus souffrante que l'ordinaire. Son médecin, M. Brale, lui trouva l'œil

hagard, le front affreusement plissé. Elle avait auprès d'elle une jeune fille de douze ans, Mlle Sophie Dupret, sœur de l'ancien libraire de l'Institut et peintre en miniature, celle qui — dit-on — a posé pour la tête de l'*Ame délivrée*. Elle lui donna congé, puis, la rappelant, elle l'embrassa tendrement et lui passa au doigt une de ses bagues en lui recommandant de la conserver soigneusement. Puis, elle passa chez Prud'hon, où elle se mit à peindre comme d'habitude. Tous les deux travaillaient lorsqu'on apporta une lettre annonçant que Mme Prud'hon, assez gravement malade, désirait voir son mari. « Il faut y aller de suite, dit Mlle Mayer ; habillez-vous et partez. » Le peintre s'apprêta en effet, et, comme il allait partir : « Prud'hon, dit-elle, si vous deveniez veuf, vous remarieriez-vous ? » « Jamais !... répondit-il, et il descendit à la hâte... »

Mlle Mayer, silencieuse, attérée, passa dans le cabinet attenant à l'atelier où Prud'hon venait de s'habiller ; elle y prit un rasoir, se mit devant la glace, et d'une main ferme, à deux reprises, se coupa la gorge. La domestique entendit le bruit sourd d'un corps qui tombe ; elle accourut, la malheureuse était déjà morte.

Prud'hon, en traversant la cour, entendit une sorte de rumeur ; il vit les visages effarés. Il s'informa, mais

personne ne répondait. Pris d'un sinistre pressentiment, il remonte et trouve sa pauvre amie baignée dans une mare de sang. Son désespoir fut horrible !... il s'était jeté sur le corps qu'il serrait convulsivement dans ses bras ; on ne pouvait l'en arracher !...

*
* *

Ch. Clément tient le récit de cette mort atroce de Mme Belloc qui fut très liée pendant les dernières années de leur vie avec Prud'hon et Mlle Mayer. La 3e édition du livre de Ch. Clément n'est pas épuisée ; elle date de 1880 et se trouve chez Didier et Cie, éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

C'est encore ce volume qui nous fournit l'acte de décès de Mlle Mayer :

« L'an 1821, le 27e jour du mois de Mai, dix heures et demie du matin sont comparus MM. Pierre-Félix Trézel, peintre d'histoire, âgé de trente-huit ans, demeurant à Paris, rue et maison de Sorbonne, no 11, et Pierre-Jérôme Lordon, âgé de quarante-un ans, demeurant même rue et maison, voisins de la défunte, lesquels nous ont déclaré que le 26 de ce mois, à deux heures de relevée, Mlle Marie-Constance-Françoise Mayer Lamartinière, peintre d'histoire, âgée de qua-

Portrait de Mlle Mayer, peintre, dessin du Louvre.

rante-six ans, native de Paris, y demeurant susdites rue et maison et quartier de Sorbonne, est décédée en ladite demeure, célibataire. (Signé :) F. Trézel, Lordon. »

Un procès-verbal dressé par J.-F. Monyer, commissaire de police, en présence de M. Cloquet, médecin, porte : « La demoiselle Mayer (Constance) étant dans l'appartement de M. Prud'hon, artiste peintre, où elle avait une partie de ses effets, se porta deux coups de rasoir dont le dernier pénétra jusqu'au vertèbre cervical. Elle dut mourir sur-le-champ. Elle s'était placée devant une glace pour se porter le dernier coup et était tombée sur le dos, les pieds tournés du côté de la porte de communication. » (*Dictionnaire critique*, Paris, Plon, 1867, p. 850).

* * *

Ainsi se terminèrent par un horrible drame les quinze années de vrai bonheur qui ensoleillèrent la vie si tourmentée du pauvre Prud'hon.

Nous allons le voir, pendant les vingt mois qu'il survécut à sa pauvre bien-aimée, travaillant encore dans la solitude, mais avec l'idée fixe de la mort prochaine qu'il ne cessait d'appeler comme une délivrance et un bienfait !...

V

CHEZ M. DE BOISFREMONT. — PRUD'HON ACHÈTE UN TERRAIN POUR LA SÉPULTURE DE Mlle MAYER. — ACHÈVEMENT DU TABLEAU : *Une famille malheureuse.* — LETTRE A M. GRILLE. — AU SALON DE 1822. — SES DERNIERS TRAVAUX. — QUELQUES LETTRES. — PRUD'HON MALADE. — SES DERNIÈRES PAROLES. — SA MORT. — L'ENTERREMENT, LE TESTAMENT, L'ACTE DE DÉCÈS. — LE TOMBEAU DE PRUD'HON ET DE CONSTANCE MAYER AU PÈRE-LACHAISE, A PARIS.

Les amis, les camarades, les élèves ne pouvaient arracher Prud'hon du cadavre de son amie !... « C'est moi qui l'ai tuée, s'écriait-il, ah ! ce mot : « jamais ! »

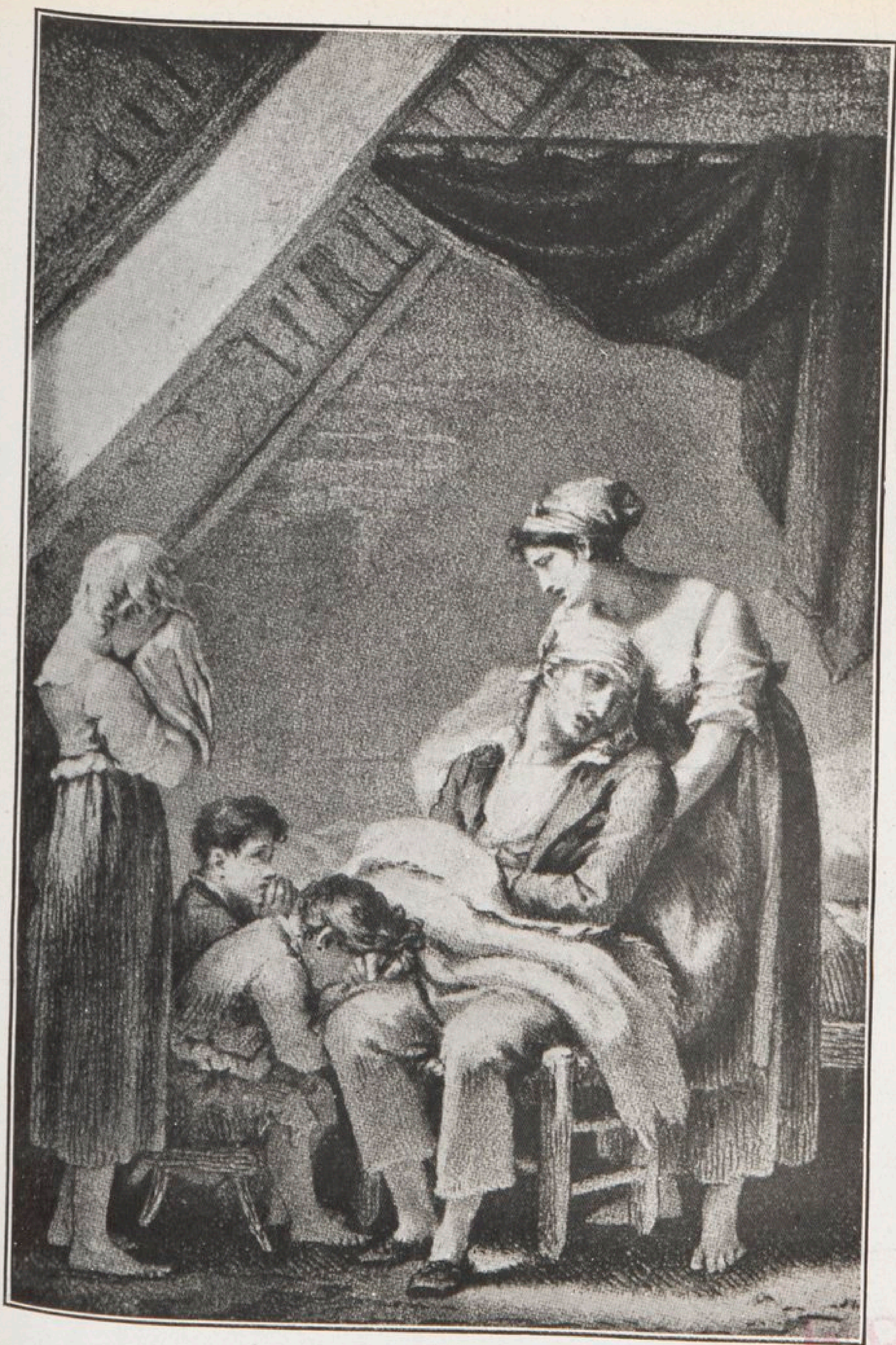
M. de Boisfremont arriva enfin et l'entraîna. C'est chez son élève, ami dévoué, qu'il va passer les vingt derniers mois de sa vie. Les premiers temps, il donna des craintes à son entourage. Sa raison semblait s'altérer. « Oh ! ce « jamais », c'est ce « jamais ! » répétait-il sans cesse. Le courage lui revint pourtant, et dès qu'il put sortir, il se rendit au Père-Lachaise et fit, dans ce cimetière, l'acquisition d'un terrain pour la sépul-



ture de Mlle Mayer. Chez ses amis, il dissimulait le plus possible sa douleur et paraissait d'humeur plus égale. « Il se levait de bonne heure, travaillait assidûment la journée; le soir venu, on l'emmenait faire un tour de promenade sur le boulevard extérieur. M. de Boisfremont demeurait rue du Rocher, 34. Pour la forme, Prud'hon payait une pension de 1.200 francs.

Il se hâta de terminer *Une famille malheureuse*, tableau auquel Mlle Mayer travaillait au moment de sa mort. Il voulait consacrer le prix de cet ouvrage au tombeau qu'il comptait élever à son amie. Il représente l'intérieur d'une pauvre mansarde : le père se meurt, assis près du lit, la tête appuyée sur le sein de sa femme, debout derrière lui et qui le soutient des deux mains. Deux petits garçons, l'un, paraissant prier, l'autre, la tête sur les genoux de son père, partagent l'affliction de la pauvre femme ; une jeune fille, plus âgée, sanglote en cachant sa tête dans son tablier. Ce tableau fut exposé au Salon de 1822. Il obtint un grand succès dû à sa valeur artistique et aussi à l'émotion excitée par la fin tragique de Mlle Mayer.

Une famille malheureuse a appartenu d'abord à M. Odiot, puis à la duchesse de Berry. Retirée à sa vente au prix de 15.000 francs, elle avait été achetée plus tard par M. de Lariboisière. Prud'hon avait un grand souci de ce tableau et tenait à ce qu'il appartînt



Une famille malheureuse, de Mlle Mayer, terminé par Prud'hon.
Salon de 1822.

à une personne qui saurait l'apprécier. Mme Belloc raconte à ce propos l'anecdote suivante : « M. Belloc, grand admirateur et ami de Prud'hon, le rencontra à l'exposition avec le Duc de Fitz-James, amateur fort riche, et lui fit remarquer *Une famille malheureuse*. Le Duc témoigna le désir d'acquérir ce tableau à n'importe quel prix, et chargea M. Belloc d'en offrir au peintre 15.000, 20.000 francs, enfin la somme qu'il désirerait. Belloc, impatient de lui donner la bonne nouvelle, se rend chez Prud'hon. « Eh bien, lui dit-il, votre tableau est vendu. Le Duc de Fitz-James le veut à tout prix ; il a offert 15.000, 20.000 francs, mais si vous voulez davantage, fixez vous-même la somme. » Je vous remercie, répondit le peintre, mais mon tableau est vendu. — A qui ? — A Odiot ; il me le paie 15.000 francs, et je préfère le voir aux mains d'un amateur sincère, qui l'aimera, qui ira chaque jour le regarder, à qui il procurera une vive et vraie jouissance, qu'entre celles d'un grand seigneur qui lui jettera à peine un coup d'œil le lendemain du jour où il sera entré dans sa galerie, et qui ne l'achète que parce que mon nom est à la mode en ce moment. »

*
* *

Prud'hon fit de ce tableau une admirable lithographie dont les épreuves furent rapidement enlevées. M. de Boisfremont en fit une répétition de même grandeur, et il faut un œil bien exercé pour distinguer la copie de l'original. Il existe encore une gravure en grande dimension de cet ouvrage par Toussaint Caron. Le peintre avait fait cette lithographie pour le journal *l'Album*, dernier hommage qu'il avait voulu rendre à son élève, et il accompagna l'envoi de sa pierre de cette lettre touchante :

6 mai 1822.

« Monsieur Grille voudra bien user d'indulgence si je ne me lasse pas de mettre sa bonté à contribution. Mon intention me servira d'excuse et sa sensibilité s'identifiera, j'en suis sûr, au sentiment qui provoque ma demande. En parlant dans son « *Album* » du tableau dont je lui ai porté la lithographie, je le prie de dire que le sujet qu'il représente est de l'invention de Mlle Mayer, mon amie ; qu'il avait été commencé par elle et que je l'ai terminé par suite de sa mort funeste et trop imprévue.

« C'est une fleur à jeter sur sa tombe et à joindre à celles qui composent la couronne de gloire que son

pinceau gracieux et distingué lui a méritée. Cet acte de justice que réclame de votre sensibilité un cœur encore pénétré de sa douleur sera pour lui inappréciable.

« Je prie Monsieur Grille d'agréer l'assurance de tout mon dévoûment.

« PRUD'HON. »

A la suite de cette lettre, M. Grille ajouta : « Que j'ai eu de bonheur à vivre au milieu de ces cœurs d'élite ! Prud'hon était d'une exquise douceur. Il avait une modestie grande et vraie ; il ignorait ce qu'il valait, il avait peur de déplaire. Il ne savait pas dans quel ravissement on était de ses ouvrages.

Cet homme, si simple et de si peu d'apparence, avait de la fermeté dans l'âme, de l'élévation. Il avait de l'énergie dans le pinceau et ses croquis pour les fêtes patriotiques étaient pleins de feu. J'ai vu de ses premiers jets, de ses esquisses, de ses cartons qui avaient plus de vigueur que ceux de David. Il joignait la force à la grâce. Vivant, les envieux ou les niais le mettaient au dernier rang des Maîtres de l'École ; mais, depuis sa mort, on lui a rendu la place qui lui était due, c'est-à-dire la première. Il marche en tête de tous nos peintres modernes. » (François Grille, *Miettes littéraires, biographiques et morales*. Paris, Ledoyen, 1853, vol. III, p. 338).

*
* *

Au Salon de 1822, Prud'hon avait aussi exposé les portraits de MM^mes^ Jarre et Navier, Péan de Saint-Gilles et celui du fils du Maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Ce fut un grand succès auquel Prud'hon fut très sensible. Approbation tardive, mais unanime du grand public!

« Un jour, a écrit M. Berger, l'un de ses élèves, je lui portai une ébauche de portrait; il me donna des conseils, mit du gros blanc et traça sur ma toile ce qu'il voulait m'exprimer; puis, il me dit : « Je vais vous montrer comment on doit faire l'ébauche d'un portrait. » Il m'apporta deux portraits de femme ébauchés. Ils étaient bien posés, déjà parfaitement modelés, grassement faits en teinte grisâtre, mais transparente. C'était déjà très gracieux.

Quelque temps après, j'allai le trouver. Il me dit : « Êtes-vous allé au Salon? » — Non, Monsieur. — Allez-y donc. J'y allai aussitôt. Je vis ces deux portraits terminés. Ils étaient placés où se trouve l'Antiope du Corrège aujourd'hui, à l'angle du grand Salon, dit Salon carré. On se poussait en foule pour les voir, tant ils étaient pleins de vie et de grâce! C'étaient les portraits de MM^mes^ Jarre et Navier. Je fus de suite chez M. Prud'hon raconter mon impression et celle du public. Il parut fort content. »



Mme Jarre (Musée du Louvre).

*
* *

Sa santé déclinait rapidement !.. Il s'occupa pourtant de deux ouvrages sérieux : *Le Christ sur la Croix* et *l'Ame délivrée.* Le Christ fut commandé à Prud'hon par le Ministre de l'Intérieur pour la Cathédrale de la ville de Metz. Le corps du Christ, l'épaule et le bras de Madeleine sont éclairés ; le reste est couvert d'une obscurité sinistre. Par malheur, le fatal bitume dont se servait le peintre — ainsi que plusieurs autres artistes de cette époque — a compromis tout un côté du tableau, et cela même d'irrémédiable façon. Prud'hon attachait une importance énorme à sa fameuse trouvaille de bitumes. Ce procédé lui donnait des tons qu'il n'aurait jamais — disait-il — obtenu autrement, notamment un certain violet rehaussant le clair-obscur. Le mélange de mastic en larmes et de cire vierge jouait le premier rôle dans cette invention désastreuse pour la Postérité.

Peut-être bien aussi ces bitumes coûtaient-ils moins cher que les procédés ordinairement employés ?.. En outre, la chimie et même l'alchimie séduisirent toujours les peintres !

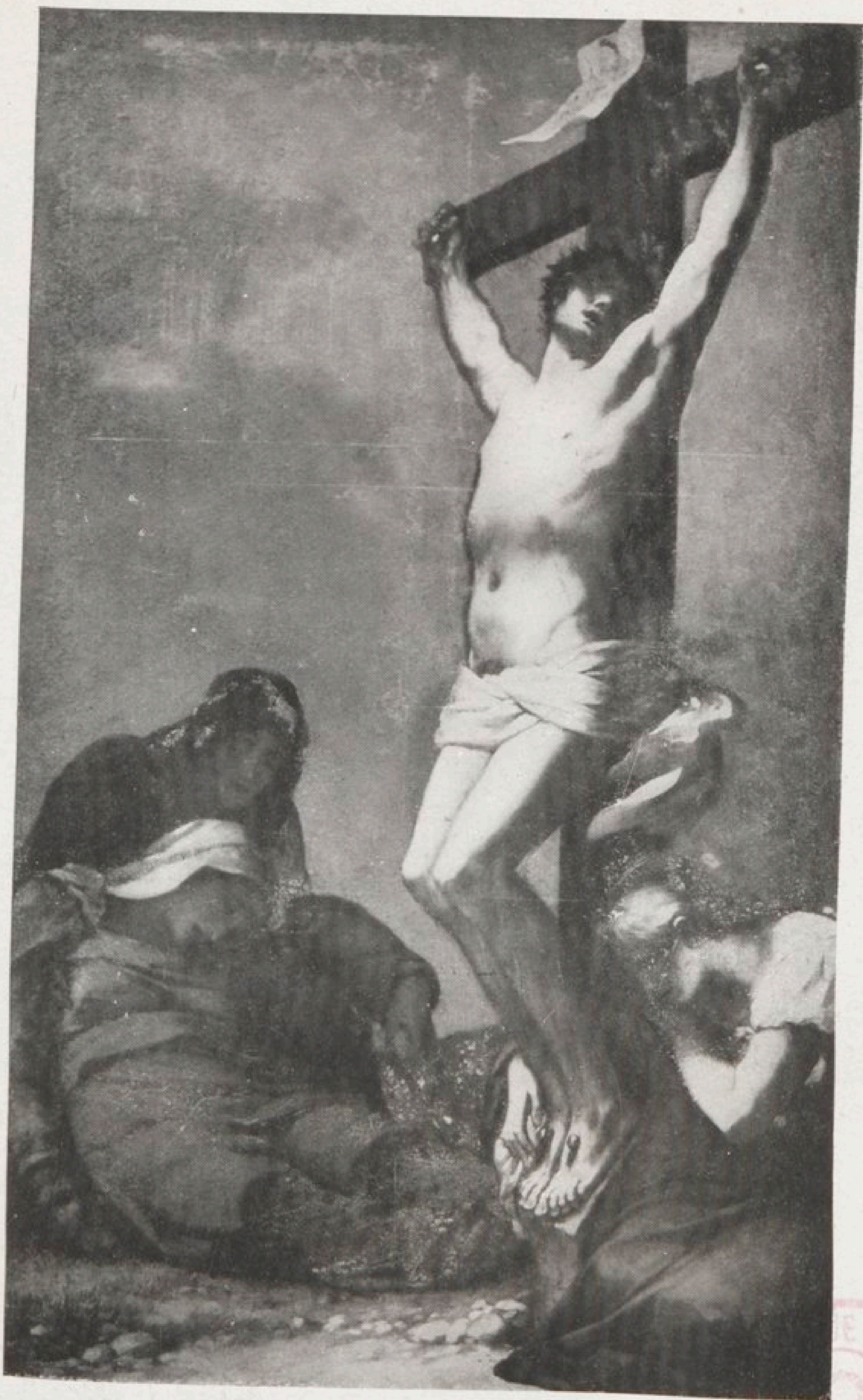
Quel malheur que les chefs-d'œuvre des deux plus grands artistes du XVIII[e] siècle se trouvent ainsi dégra-

dés et compromis !..... Si le dommage continue, il ne restera bientôt plus rien de Prud'hon et de Géricault dans les ombres des chefs-d'œuvre *La Justice et la Vengeance poursuivant le Crime* et *Le naufrage de la Méduse* !.. Anatole France s'exprime ainsi à ce sujet, il est fort documenté, et il possède la formule de cette pommade, telle que Prud'hon l'avait communiquée à son ami, le peintre Siccardi. « Le maître employait des bitumes qui n'ont jamais séché. On les voit couler encore comme une lave dévastatrice dans les ombres d'un des plus purs tableaux qui soient au monde, je dirais du plus beau, s'il y avait dans la république des arts, un tableau plus beau que tous les autres : « *La Justice divine poursuivant le Crime* ».

« *L'Illustration*, Noël 1911 ».

*
* *

Le Christ sur la Croix, mal à propos daté de 1822, était encore dans l'atelier de Prud'hon au moment de sa mort. Il fut exposé au Salon de 1824. Le Ministre le garda, et en 1825, le donna au Musée en échange d'une copie du même tableau qui fut exécutée par M. de Boisfremont et envoyée à Metz à la place de l'original, avec deux autres peintures de la collection du Louvre prises dans les Magasins (Archives du Musée).



Le Christ sur la Croix.
(Musée du Louvre).

L'Ame délivrée semble avoir été la dernière œuvre de Prud'hon. C'est une ébauche en grisaille. Une femme ailée, la tête et les bras levés vers le Ciel, vient de quitter une rive isolée, battue par la mer furieuse et sur laquelle se roule un serpent. A demi nue, elle rejette les vêtements souillés de la fange terrestre ; dans ses yeux brille l'espoir d'une patrie meilleure. Cet ouvrage, tout symbolique, montre assez quelles étaient les préoccupations de Prud'hon. Il a voulu traduire en peinture les paroles du psalmiste : « Oh ! qui donnera des ailes à mon âme comme à la colombe pour m'envoler vers le lieu de mon repos ! » Toutes ses pensées étaient tournées vers la mort.

L'Ame délivrée appartient à M. Eudoxe Marcille, ou du moins lui appartenait encore en 1874 (A. F.). M. Gabriel de Vandeuvre posséda une esquisse que Prud'hon avait donnée à son ami Lordon. Elle est d'une grande beauté. La tête surtout est admirable, pleine de sentiment, d'expression saisissante et touchante. Les traits rappellent beaucoup ceux de Mlle Mayer (Ch. Clément).

*
* *

Nous sommes au 1er janvier 1823. L'état de Prud'hon s'aggrave. Voici sa dernière lettre, tout au

moins la dernière qui ait été conservée ; elle était adressée à une dame qui l'avait invité à dîner. Le peintre gardait un original de ses lettres, ce qui fait que celle-ci a été retrouvée après sa mort, dans ses papiers, mais sans adresse. Elle a appartenu à M. Chambry :

« Ma chère Amie,

« L'année où nous entrons ne commence pas pour moi plus heureusement que la précédente n'a fini. Le tissu de contrariétés qui enlace ma personne continue de s'ourdir sans interruption. Je m'explique. Je ne puis, comme j'y comptais, avoir le plaisir d'aller dîner demain chez vous. Une douleur au côté gauche, très sensible quand je respire, plus vive encore quand je tousse, est précisément venue le premier de l'an me clouer dans ma chambre et s'opposer au plaisir que je me promettais pour le samedi suivant. Le mal n'est que musculaire, comme par exemple un torticolis. J'espère donc qu'il ne passera pas son quatrième jour.

« Recevez tous mes regrets, ma bonne amie, et les vœux de bonheur qu'il m'eût été agréable de vous adresser personnellement. Il faut prendre patience bon gré, mal gré. »

« PRUD'HON.

« Ce 3 janvier 1823. »

Dès ce moment, ses amis qui le voyaient faible,

triste et abattu, jugèrent qu'il ne tarderait pas d'aller rejoindre son amie. Il se fit conduire une fois encore au Père-Lachaise où il avait quelques mois auparavant acheté un terrain à côté de la sépulture de Mlle Mayer. Dans les moments d'accalmie, il travaillait encore. M. Berger qui était allé le voir l'avait trouvé dans l'atelier, tenant encore son pinceau. Sa main était très froide. Il s'assit et se chauffa les pieds contre un poële en faïence. C'était presque la fin! Il écrivit à sa fille : « Oh! que la chaîne de la vie est pesante!.. Seul sur la terre, qui m'y retient encore ?... je n'y tenais que par les liens du cœur; la mort a tout détruit; ma vie est le néant!... l'espérance ne détruit point l'horreur des ténèbres qui m'environnent!... elle n'est plus, celle qui devait me survivre. La mort que j'attends viendra-t-elle bientôt me donner le calme où j'aspire?... C'est à ta tombe, ô mon amie, que s'attachent toutes mes pensées, tous mes vœux. »

Vers la fin de janvier, Prud'hon s'alita et ne se releva plus. Il ne se fit aucune illusion sur son état qu'il envisagea avec calme et sang-froid. Toujours en pleine connaissance, il s'entretint avec ses amis jusqu'au dernier moment.

« Ne pleurez point, leur disait-il; vous pleurez mon bonheur, car je vais rejoindre cet ange de bonté, cette amie dont les suffrages étaient si doux à mon cœur! »

Le grand artiste expira le 16 février 1823, entre les bras de son excellent ami M. de Boisfremont. Portant sur lui son regard mourant, il murmura ces dernières paroles : « La main d'un ami fidèle me ferme les yeux. »

*
* *

Ainsi finit — ajoute son premier biographe Voïart (Notice, p. 29 à 31) — un peintre dont le génie sublime et le talent précieux furent dignes de sa patrie ! S'il excita l'envie de ses émules par le charme de ses compositions et la flexibilité de son talent, la suavité de son pinceau, la grâce de ses attitudes et l'expression fine et délicate de ses têtes lui méritèrent l'admiration de ses contemporains et l'épithète de Corrège français qui, sans aucun doute, lui sera confirmée par la postérité.

« J'allai à son service funèbre, — écrivit M. Berger, son élève et son grand ami — il faisait un temps affreux; la neige tombait à gros flocons. Le convoi était escorté par une compagnie de soldats d'infanterie, pour lui rendre les honneurs militaires, comme chevalier de la Légion d'honneur. Les cordons du poêle étaient tenus par plusieurs membres de l'Institut, entre autres par M. Hersent, qui s'approcha de moi en me demandant si j'étais parent du défunt, car je fondais

en larmes Je sentais vivement la perte que je venais de faire. M. Prud'hon avait été si bon, si doux, et ses conseils si précieux pour moi! »

*
* *

Acte de décès de Prud'hon. — Du 17 février 1823, à dix heures un quart du matin, acte de décès du Sr Pierre-Paul Prud'hon, peintre d'histoire, né à Cluny (Saône-et-Loire), Membre de l'Institut, chevalier de la légion d'honneur, âgé de soixante-trois ans (?) (soixante-cinq, Prud'hon étant né en 1758), le jour d'hier, à 10 heures du matin, marié à Jeanne Pennet, constaté par nous sur la déclaration du sieur Jean Prud'hon, fils du défunt, graveur, âgé de quarante-quatre ans, demeurant quai aux fleurs, n° 15, et Eudamidas Prud'hon, aussi fils du défunt, étudiant en médecine, âgé de vingt-huit ans, demeurant rue du faubourg St Jacques, n° 47.

Signé : J. PRUD'HON.
E. PRUD'HON.

Testament de Prud'hon.

Je donne et lègue à mon fils Eudamidas-Hippolyte Prud'hon ma montre en or, marquée P. P.

Paris, le 11 février 1823.
Signé : PRUD'HON, peintre.

Je donne et lègue à Monsieur de Boisfremont, mon ami, tous mes portefeuilles de dessins, études, etc.

Je donne et lègue en plus à mon ami de Boisfremont ma grande échelle ou escalier, mes chevalets, ma glace à broyer, enchassée dans du bois, mes deux boites à couleurs, appuis-mains, etc... j'ajoute, en outre, une paire de lunettes en or, que je le prie d'accepter pour l'amour de moi.

Paris, le 11 février 1823.

Signé : PRUD'HON, p^tre^.

Ce testament est olographe et se trouve en l'étude de Me Aingrin, notaire à La Chapelle-Saint-Denis.

M. de Boisfremont renonça à la succession ainsi qu'il suit : « Par acte par devant les notaires, M. Charles-Pompée Leboulanger de Boisfremont, propriétaire à Paris, rue du Rocher, n° 34, après avoir pris connaissance des charges et forces de la succession, ainsi que du contrat de mariage de Mlle Émilie Prud'hon, en date du 4 septembre 1819, aux termes duquel contrat le défunt a fait donation entre vifs à la dite Émilie, sa fille, qui l'a acceptée, d'une somme de quatre mille francs, à titre de constitution dotale, avec clause expresse de préciput, hors part et dispense de rapport, au moyen de laquelle donation la quotité disponible de la succession se trouve entièrement absorbée — entend renoncer purement et simplement aux legs que le dit feu Prud'hon a fait en sa faveur et que le testament sus-énoncé soit considéré comme nul et de nul effet en ce qui le concerne. Paris, le 14 août 1823.

Signé : Cazes, Raud, notaires royaux. Signé : de Boisfremont. »

M. de Boisfremont était un grand artiste et un homme de cœur.

*
* *

Le 27 mai 1821, Prud'hon avait acheté au cimetière de l'Est (Père-Lachaise), un terrain à perpétuité — deux mètres — pour la sépulture de Mlle Mayer, décédée au Musée des Artistes (Sorbonne). Le 28 mars 1822, il avait acquis — pour sa propre sépulture, à côté de son amie, également deux mètres où il fut inhumé le 19 février 1823.

Voici la copie des deux titres :

1° Il est accordé une concession de 2m superficiels de terrain dans le cimetière de l'Est, à M. Prud'hon, peintre d'histoire, pour y fonder une sépulture particulière et perpétuelle de Mlle Marie-Françoise-Constance Mayer Lamartinière, décédée hier à Paris, au Musée des Artistes, à la Sorbonne.

Paris, le 27 mai 1821.

Le Préfet de la Seine,
Signé : X.

2° Il est accordé une concession de 2m superficiels de terrain dans le cimetière de l'Est à M. Prud'hon, pour y fonder sa

sépulture particulière et perpétuelle à l'époque de son décès.

Paris, le 28 mars 1822.

Le Préfet de la Seine,

Signé : X.

A ces deux titres qui ne forment qu'une concession unique et où les deux inhumations sont faites à côté l'une de l'autre est jointe la note suivante :

« Cette lettre a été adressée à M. Osiris, demeurant à Paris, 45, rue Labruyère. »

« Paris, ce 21 décembre 1892.

« Monsieur,

« Par une lettre du 12 de ce mois, vous m'avez demandé l'autorisation d'effectuer à la sépulture Prud'hon située au cimetière de l'Est, les travaux suivants :

« Établissement d'un encadrement de parpaings avec pierre couchée à colonne de granit. »

« Les renseignements recueillis ayant établi que cette tombe est abandonnée, et que les travaux projetés par vous sont en harmonie avec les dispositions adoptées par le fondateur de la sépulture, j'ai l'honneur de vous informer que je vous accorde l'autorisation demandée.

« Il vous suffira de présenter cette lettre au conservateur du cimetière.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Pour le Préfet de la Seine,

« Le Directeur des affaires municipales,

« Signé : A. MENANT.

D'où il résulte qu'en 1892, la tombe de Mlle Mayer et de Prud'hon était complètement abandonnée, et depuis combien de temps ? hélas ! Honneur à la mémoire d'Osiris ! Il mérita par ses bienfaits le titre de grand philanthrope !

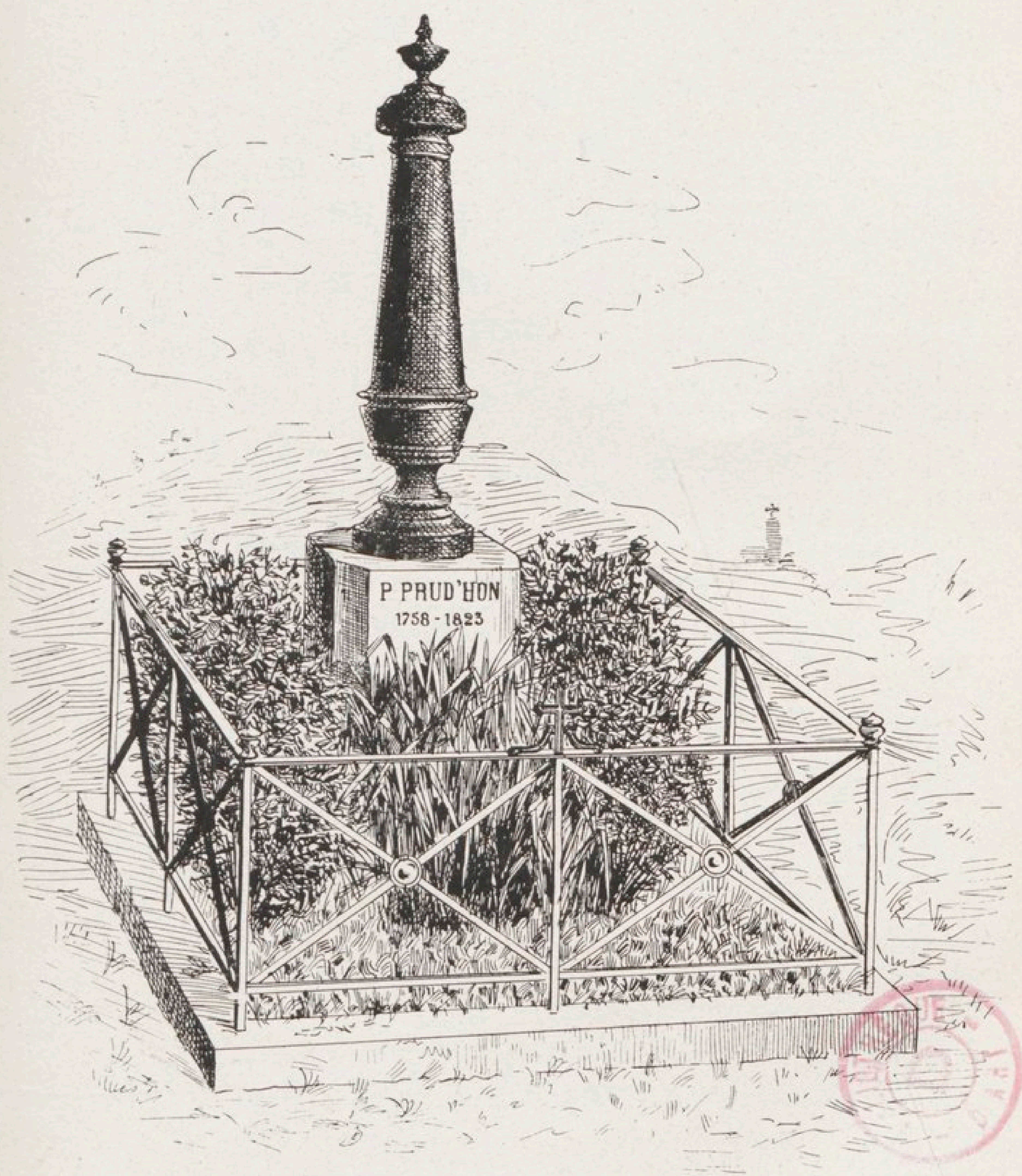
Grâce à l'obligeance de M. le Conservateur et aux renseignements que M. Jules Moiroux, conservateur honoraire des cimetières de la Ville de Paris, s'est empressé de nous fournir, nous avons pu nous documenter utilement sur la tombe de Prud'hon et de Mlle Mayer.

La tombe que nous venons de visiter est située au Père-Lachaise, dans la 29e division, 3e ligne du chemin des Chèvres, no 9 de la 19e ligne, devant la tombe de Chappe. Elle est fort simple : une colonne granit, terminée par une petite urne. De chaque côté, un laurier et une plante verte ; en avant, quelques fleurs en pleine terre. Sur la colonne : « Prud'hon (1758-1823) ». Elle est entourée d'une grille ordinaire. Comprise au nombre des tombes historiques, elle est entretenue par la Ville de Paris.

Nous voudrions pouvoir dire que nous avons lu également le nom de Mlle Constance Mayer sur la colonne de granit; il ne s'y trouve pas et cela nous rend songeur !..

Restons pénétrés de cette pensée que les deux êtres qui s'aimèrent tant dorment bien côte à côte dans ce même tombeau !...

Nous sommes en avril !... Il y avait aujourd'hui sur cette tombe des fleurs toutes blanches..., comme les marguerites que « petit Pierre » allait cueillir dans les prés verts du vieux Cluny !...



Tombeau de Prud'hon et de Constance Mayer
au Père La Chaise, à Paris.

VI

Considérations sur le caractère et le génie de Prud'hon. — Ses principales œuvres *La Justice* et *Psyché*. — Au Salon de 1808. — Articles de presse; La critique et les chansons. — *La Justice* rendue a son auteur. — Le premier président Séguier. — Désintéressement de Prud'hon. — Tout pour l'Art. — Une anecdote.

Prud'hon était doué d'une grande douceur. Il était très affable, bienveillant, toujours prêt à rendre service. Sa nature droite, généreuse, eut souvent à souffrir de son bon cœur; il ne s'en plaignait pas et continuait à obliger de plus belle. N'avait-il pas fait à Dijon, lui — pauvre enfant, qui, ce jour-là, jouait son avenir, — la composition d'un camarade désespéré?... N'a-t-il pas, à toutes les époques de sa vie besogneuse, fait preuve du plus grand désintéressement de sa personne et de son génie?... Sourd aux attaques de ses ennemis, il considérait les éloges de ses admirateurs bien plus comme un tribut payé à l'amitié qu'à la valeur — à ses yeux, toujours discutable — de ses

meilleurs travaux, de ses plus francs succès !.. Il était simple d'allures, très modeste, presque timide. Très appréciateur des qualités d'autrui, il s'animait à les exalter ; c'était, de l'avis de tous, un excellent camarade. Il encourageait les jeunes artistes, les accueillait cordialement et s'attachait à ceux qui lui demandaient des conseils, et l'on eût dit que lui — le Maître — se considérait comme leur obligé ; s'il devinait en eux du talent, il ne les lâchait plus, ni de son cœur ni de sa bourse !... Son amie, bien que fort imprévoyante, mais cependant plus ordonnée que lui dans ces détails, se vit souvent contrainte de mettre le holà ! « Prud'hon, disait-elle, vous perdez votre temps et vos conseils ; ce garçon-là n'aura jamais votre manière ; il n'en veut qu'à votre bourse ! »

Le peintre, si léger de caractère, si peu soucieux de l'avenir, si détaché du côté pratique des affaires et des démarches personnelles auprès des grands, déployait, au contraire, une activité surprenante pour tout ce qui se rapportait à son Art. Un geste, une attitude, la recherche des costumes et accessoires, dentelles, fleurs, velours, rubans et les « mille riens » qui constituent l'ensemble, « le tout », l'absorbaient et faisaient l'objet de ses recherches, de ses démarches. Il se prodiguait en esquisses, dessins, gravures. Ses modèles, il ne les fatiguait pas « à la pose ». Les poses étaient plutôt

courtes, quitte à les renouveler. Il disait que l'esquisse réussie était tout pour lui ; mais il apportait un grand soin dans les moindres détails. Son plus remarquable modèle fut la fameuse Marguerite. « Le Maître en avait fait le portrait, un dessin exquis. On doit, au moins, dit Clément, un souvenir à cette séduisante personne qui a si souvent et si admirablement inspiré Prud'hon. Ce dessin a appartenu à M. His de la Salle qui l'a donné au graveur Henriquet-Dupont. Il a été lithographié par Aubry-Lecomte.

« Marguerite était célèbre par sa beauté. Le roi de Prusse la vit un jour dans l'atelier de Prud'hon et lui donna un billet de mille francs *pour ses papillotes* ! »

*
* *

A l'atelier, Prud'hon était très sérieux; il recevait des élèves de tous les rangs de la société ; il était patient, toujours d'une politesse exquise envers tous, affectueux même, surtout avec les petits et les humbles, car il n'oublia jamais qu'il était né parmi les pauvres !...

*
* *

Voilà pour l'homme aimable, indulgent et bon. Il n'en faudrait pas déduire que Prud'hon fût un homme

faible et irrésolu. Ses idées sur les arts sont bien personnelles. Il ne put jamais prendre sur lui de faire la moindre concession à la mode et d'acheter le succès par l'abandon de ses préférences. Il admirait qui le détestait, mais il jugeait avec une clairvoyance singulière son système étroit et absolu. Il s'en expliqua un jour avec M. Voïart dans une conversation dont son biographe nous a conservé le résumé, et que l'on peut regarder comme sa profession de foi. « Ceux qui prétendent, disait-il, qu'il n'y a qu'une seule manière de retracer les formes humaines qu'offrent la nature, me semblent en opposition avec elle-même et ses créations. Ne donne-t-elle pas l'exemple de la plus riche variété ? Et si elle a modelé le genre humain sur un type semblable, n'en a-t-elle point modifié à l'infini la couleur, les formes et la figure ? Le sauvage ressemble-t-il à l'homme civilisé ? le Français à l'Anglais, l'Espagnol au Russe, l'indolent Asiatique à l'actif Européen ? S'il est vrai que tous ces divers individus diffèrent d'attitude et d'expression ; s'il est constant que leurs mœurs, ainsi que le climat qu'ils habitent, influent sur le caractère de leur physionomie, leurs habitudes, leurs différentes occupations n'ont sans doute pas moins d'influence sur les formes de leurs membres. Et vous voulez que moi, le témoin journalier des modifications de ce genre que subissent mes compatriotes mêmes,

j'adopte, pour exprimer ce que je vois, un style étranger à leur nature, style, il est vrai, dont je sens le mérite, qui me sert d'objet de comparaison, mais que mes yeux se refusent à reconnaître dans les objets qui m'environnent ? Autant vaudrait adopter dans nos tableaux la même figure pour tous les hommes, la même physionomie, la même beauté pour toutes les femmes. Je ne puis ni ne veux voir par les yeux des autres; leurs lunettes ne me vont point : j'observe la nature et je tâche de l'imiter dans ses effets les plus attrayants. Mais qu'on me montre ces Grecs dont les statuaires antiques ont imité les formes, et je les retracerai avec le même enthousiasme. D'ailleurs, n'est-ce pas enchaîner le génie et entraver le talent que de donner un patron commun à toutes les productions des beaux arts, et condamner leurs travaux à une similitude de résultats, ennemie de la liberté qui doit présider à leur essor ? » (Voïart, *Notice*, p. 37 et 38).

A côté de ce sérieux dans les choses de l'Art, Prud'hon était d'une naïveté enfantine; il était — dit Clément — aussi distrait que La Fontaine, et il cite cette anecdote que lui raconta Mme Tastu, en ces termes : « Un jour il se rendit avec mon mari et moi, chez mon père, M. Voïart, qui habitait la campagne, près de Paris. Le temps était beau, on passa une journée charmante. Le soir, Prud'hon voulut rentrer en ville. On

cherche à le retenir ; il résistait, craignant d'inquiéter Mlle Mayer. La voiture publique passait ; on donna au conducteur une lettre destinée à rassurer son anxieuse amie. Le lendemain, nouvelles promenades. Prud'hon s'enivrait de ce bon air des champs qu'il respirait trop rarement. Il partit le soir. A quelques jours de là, M. Voïart, étant à Paris, alla voir Mlle Mayer qui lui dit : « Eh bien, que pensez-vous de notre grande nouvelle ? — Quelle grande nouvelle ? — Mais celle que Prud'hon vous a été annoncer l'autre jour : le mariage de sa fille..... » Prud'hon n'en avait pas soufflé mot : il s'excusa d'avoir oublié !...

Il avait parfois le caractère enjoué et caustique à l'occasion. Avant de demeurer rue Cadet, Prud'hon avait habité quelque temps la rue Guénégaud, comme le prouve une anecdote racontée par M. Cabet, qui la tient d'Anatole Devosge lui-même. Ce récit confirme ce que nous ne savons que trop du caractère de la femme de Prud'hon : « Au commencement de son séjour à Paris, il demeurait rue Guénégaud. Un jour, une exécution devait avoir lieu : la femme de Prud'hon désirant y assister, priait son mari de la conduire à la place de Grève. Prud'hon, dont l'âme délicate devait avoir horreur d'un pareil spectacle, refusait. Il donne d'abord pour prétexte qu'il n'avait pas de bas ; puis, sa femme insistant, il dit à son

ami Anatole Devosge, qui offrait d'accompagner Mme Prud'hon : « Emmène-la, et garde-la le plus longtemps que tu pourras ».

*
* *

Les actes de sa vie publique sont d'un homme brave, honnête et juste, luttant de son mieux contre les préjugés de son époque, allant droit son chemin à la conquête du progrès, ou de ce qui lui semblait, comme à tant d'autres, en ces temps d'évolution, devoir mériter ce mot. De caractère plutôt froid et raisonné, il s'emballait pourtant assez facilement. Nous l'avons vu à Paris, chez les « Fauconnier », interrompant quelques heures son idylle avec Mlle Marie, pour discuter avec ses amis « Libéralisme et Révolution », et s'exalter aux récits de « Jean-Jacques ». Ensuite, marchant avec son siècle, son insouciance d'artiste, son amour de l'imprévu, sa soif d'indépendance excitent son enthousiasme !... il se rend parfois aux Jacobins, aux Cordeliers. Il admire l'éloquence de Robespierre !... Prud'hon, devenu le peintre des Deux Impératrices et dont l'Empire a consacré la gloire, voudra rester fidèle à ce régime, et nul ne songera à l'en blâmer ! A cet égard, il sut affirmer ses opinions toujours avancées par un acte audacieux, mais hono-

rable. Son fils Eudamidas était officier. Prud'hon qui, très patriote, ne comprenant rien aux dessous de la politique, s'expliquait mal le retour des émigrés, fit venir son fils et le décida à démissionner, « ne voulant point qu'il servît sous la Restauration. » En somme, ses opinions lui suscitèrent beaucoup d'ennemis et nuisirent à ses intérêts ; elles ne diminuèrent pas sa gloire, loin de là !... La Postérité sait gré à ce fils du Peuple d'être resté avcc le peuple et d'avoir lutté sans cesse avec lui pour le triomphe de la Liberté et la gloire de la France !...

*
* *

Prud'hon conserva la plus profonde gratitude au curé Besson et aux bons moines de l'abbaye de Cluny. Ils avaient eu soin de sa jeunesse, l'avaient éduqué, instruit de leur mieux ; ils avaient fait tout le possible dans son intérêt, et cela justifie largement le souvenir ému qu'il conserva à leur égard. Dans ses lettres, il eut assez souvent des mots durs contre le caractère et l'esprit des Bénédictins. Il faut tenir compte du temps, des idées, de l'approche révolutionnaire, de l'esprit frondeur et libéral du baron de Joursanvault, son protecteur et son ami, enfin, de l'ambiance. Et puis, ces mots ne s'appliquaient pas à



L'Assomption de la Vierge.
(Musée du Louvre).

l'humble moine, mais bien plutôt aux grands dignitaires, à Rome, aux prêtres politiques, à tous ceux qui, ayant deviné son génie, espéraient bien le garder là, le tenir pour eux — non pas tonsuré et en soutane, puisqu'il avait fallu le marier tout jeune — mais à leur solde, à leur merci, travaillant à des tableaux religieux, pauvre anonyme, loin des sujets profanes et de la gloire terrestre.

Et ce fut une déception. Ils avaient compté sans l'artiste, le philosophe et l'éclectisme du petit Pierre qui devait s'exercer et exceller dans tous les genres.

De là, durant le demi-siècle qui suivit sa mort, une sorte d'ombre et de silence sur le grand peintre qui, au lieu de se prodiguer en « saint Jean-Baptiste » et de consacrer son génie au mysticisme religieux, s'était lancé dans une « manière » qui nous valut *Psyché*, *Vénus et Adonis* et les merveilleux portraits de femmes et d'hommes, chefs-d'œuvre qui le classèrent en tête des plus grands peintres de tous les temps et de tous les pays. Un excellent homme — bon prêtre — nous disait un jour : « Je vous accorde qu'il fit deux *Christ* et *l'Assomption*. Mais, dans ces tableaux, la Vierge et les Anges sont plutôt des femmes; on cherche en vain dans leurs attitudes le détachement terrestre. Quant à son Christ, il n'inspire pas suffisamment la résignation du sacrifice ; la divinité

n'apparaît point. Madeleine n'a pas l'air d'une repentie ! »

Fort conséquent, d'ailleurs, ce brave et excellent prêtre prenait les qualités pour des défauts.

Aux premières années de notre adolescence, nous avons entendu des vieillards de Cluny débiter sur Prud'hon d'assez méchants propos qu'ils tenaient de leurs pères : « Prud'hon ? — Un ingrat, un mauvais bougre, disaient-ils. » — En résumé, que lui reprochaient-ils ? De ne pas être resté, tout jeune, dans son pays natal où il eût travaillé, à l'abri des soucis de l'existence, à enrichir la basilique de Cluny qui faisait encore l'admiration du monde entier. Outre que cela n'eût guère duré qu'une quinzaine d'années, il est heureux que le petit Pierre ait vu plus loin que les murs de l'église Saint-Hugues. Il a pensé qu'il y avait aussi d'autres temples à illustrer de son génie. Ils se nomment les temples de la Nature et de la Beauté !...

Il ne faut pas lui en vouloir si Cluny le revit si peu.

Ses parents morts, la maison paternelle passée en d'autres mains, son mariage fatal, sa vie tourmentée, ses multiples travaux, l'état de gêne où — même dans la gloire — il vécut, tels sont les motifs qui l'empêchèrent d'aller respirer l'air du sol natal. Mais il garda toujours dans son cœur le souvenir frais et réconfor-



Étude tirée de Vénus et Adonis. Chantilly, Musée Condé. Prud'hon.

tant de cette belle vallée de la Grosne, et des montagnes boisées et de ce paysage merveilleux où il puisa dans son jeune âge les qualités primordiales de son génie : le charme et la grâce !...

*
* *

Nous avons tenu à tracer de Prud'hon un portrait moral résultant des faits et gestes de sa vie privée et publique, de ses opinions, de son inaltérable et indulgente bonté de cœur et d'âme, de sa philosophie, comme aussi de son incessant labeur. Il nous apparaît que dans sa vie et dans « sa manière d'artiste », il se conduisit toujours en homme libre, grand mérite, à nos yeux, en des temps où l'on sortait à peine de la servitude.

*
* *

Le dimanche 11 septembre 1910, aux fêtes du Millénaire de Cluny, les congressistes, sous la conduite des membres documentés de la vaillante Académie de Mâcon, visitèrent les ruines archéologiques, les vieilles maisons romanes et les quelques vestiges du glorieux passé de la célèbre Abbaye.

Et l'on ne put moins faire que de s'arrêter un

moment devant la maison dite de Prud'hon. Il faut savoir gré à notre excellent confrère — le bon poète Lucien Paté — d'avoir évoqué publiquement le souvenir du génial artiste, en un sonnet « à la Ville de Cluny », qui se termine très heureusement par ces remarquables vers :

Or, aujourd'hui pourtant que nous venons vers toi,
L'esprit plein d'un beau rêve et le cœur plein d'émoi,
Ce que nous demandons à tes petites rues,

Dans l'humble obscurité de ton calme séjour,
C'est moins le souvenir des grandeurs disparues
Que le petit coin d'ombre où Prud'hon vit le jour.

*
* *

Prud'hon fit à Cluny un certain nombre de dessins et d'esquisses, deux ou trois se trouvent au Musée de cette ville, et, comme il s'était occupé de gravure, il fut chargé d'illustrer une édition des lettres d'Héloïse et d'Abélard. Cette entreprise n'eut pas de suite, mais Prud'hon avait gravé une première planche qu'il donna plus tard à son ami Fauconnier et qui a appartenue au petit-fils de ce dernier, M. Pelée. Cette composition est assez curieuse ; elle procède de Moreau jeune, et des vignettistes de cette époque. Elle est

intitulée : *La leçon de botanique* ; elle représente un jeune homme et une jeune fille en costume du temps d'Henri IV assis près d'une table sur laquelle sont posées quelques fleurs. Abélard, une main sur son cœur, parle avec animation à Héloïse qui l'écoute d'un air troublé. Au premier plan, une mappemonde et des papiers ; à gauche, un buste sur une console. Le fond de l'appartement est occupé par une bibliothèque.

M. Pelée possède une aquarelle peinte pour Mlle Fauconnier, un portrait de Mlle Marie Fauconnier, en paysanne, la poitrine couverte d'un fichu. L'artiste avait fait un pendant à ce portrait, celui d'une jolie marchande de modes, amie de Mlle Marie. Les cheveux tombent sur les épaules, le sein droit est découvert, le visage, très régulier, a une expression délicieuse (Ch. Clément).

*
* *

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES

(1785 à 1789) Rome. — Impressions, études ; — Le plafond de Pierre de Cortone, pour les Etats de Bourgogne, à Dijon.

(1789 à 1803) Paris. — La vengeance de Cérès ; —

L'Amour réduit à la Raison et Le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser ; — Andromaque ; — Joseph et la femme de Putiphar; tête de lettres et vignettes.

A Rigny (Haute-Saône). — Illustrations ; Les Vendanges ; La Sagesse et la Vérité ; — Décoration de l'hôtel Saint-Julien : La Paix ; — Projets pour une colonne monumentale et pour le fronton de l'Hôtel-Dieu ; — L'Étude guidant l'essor du Génie ; — Diane implorant Jupiter.

(1803-1812). — Décorations pour le sacre de Napoléon et pour les fêtes à l'occasion de la paix de Tilsitt ; — La Vengeance et la Justice poursuivant le Crime ; — L'enlèvement de Psyché par Zéphyre. Décoration pour les fêtes du mariage de Napoléon et de Marie-Louise ; — Portraits du Roi de Rome.

(1812-1823). — Vénus et Adonis ; — Amour et Innocence ; — Bacchante. — La Volupté ; — Marguerite. — Zéphyre qui se balance ; — Vénus ; — L'Amour et l'Hyménée ; Vénus au bain ; — Andromaque et Pyrrhus ; — L'*Assomption de la Vierge* ; — Le Christ sur la croix ; — L'Amour séduit l'Innocence ; — L'Innocence préfère l'Amour à la Richesse ; — Portraits ; — Une famille malheureuse, commencée par Constance Mayer, terminée par Prud'hon ; — Une lecture ; — L'âme délivrée.



Une lecture
(lithographie), œuvre des derniers mois de la vie de Prud'hon.
(Collection Roger-Galichon).
(Gazette des Beaux-Arts).

*
* *

L'œuvre de Prud'hon fut énorme en dessins, aquarelles, sépias, gravures, esquisses et travaux de toutes sortes. Ajoutons que le chercheur, le collectionneur, l'amateur, le fureteur peuvent en rencontrer encore, et, s'ils sont réellement connaisseurs, ils ne s'y tromperont guère. Il reste encore, de-ci de-là, du bon Mayer-Prud'hon, et même du Prud'hon tout seul. Prud'hon, lorsqu'il signait, signait le plus souvent à gauche : Pierre Prudon, ou Prud'hon, ou P. P., mais, à notre avis, signait rarement.

Peu soucieux de la gloire, inconscient de sa valeur, il laissa souvent à ses meilleurs amis le soin de signer de son nom les dessins qu'il négligeait de signer lui-même. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante qu'il adressa, le 5 octobre 1820, de Saint-Nicoles, dans la forêt de Compiègne, où il était allé se reposer avec Mlle Mayer, au fils de son grand ami Constantin, à la veille de son mariage : « Je te félicite de tout mon cœur, mon cher Amédée, sur l'alliance heureuse que tu dois contracter avec ton aimable cousine et qui fera, je n'en doute pas, le bonheur à tous deux. Dis bien à ta chère future toute la part que j'y prends, et combien je souhaite que votre félicité mutuelle soit

longue et inaltérable. Le mariage est un lien bien doux lorsque les convenances du cœur s'y trouvent : il fait le bonheur continuel de la vie, et je désire que le vôtre se passe sans trouble et sans nuages.

Tu me demandes, mon ami, une chose qui me paraît difficile à effectuer. Je ne retournerai à Paris que dans les premiers jours de novembre. Serait-il assez tôt pour ce que tu souhaites de moi ? M'envoyer les dessins à Compiègne ! ils ne pourraient me parvenir dans la forêt qu'un samedi, car de toute la semaine c'est l'unique jour où il y ait des occasions pour la ville. Tu dois voir que cela te mènerait bien loin et te mettrait en frais trop considérables, je crois, à raison de la valeur des objets. Tu feras là-dessus ce que tu jugeras à propos ; je suis toujours à ton service pour tout ce qui peut t'être utile ou agréable. Ton père signait pour moi les dessins de moi qui lui tombaient dans les mains, car jamais je n'en ai signé aucun. Si ceux dont tu me parles, tu les reconnais de moi, rien ne t'empêche d'en faire autant ; de plus, tu as ma signature au bas de ma lettre : elle peut te servir de type. Tu dois croire que je trouverai bon tout ce que tu feras. Embrasse ton aimable future pour moi ; assure-la bien de tout l'intérêt que je prends à son bonheur. Présente à ta chère maman mon attachement respectueux. Mes amitiés à ton frère, et ne m'oublie

pas auprès de toute la famille. Reçois pour ta part mes embrassements et l'assurance de mon amitié.

« PRUD'HON »

Mlle Mayer te fait son compliment sur l'aimable lien que tu contractes. Elle te prie de présenter ses civilités amicales à ta maman et à ta chère future.

*
* *

Nous avons dit que le Salon de 1808 marqua l'apogée de la gloire du peintre qui y avait exposé *La Vengeanee et l'enlèvement de Psyché.* David, qui regardait Prud'hon comme un rival peu dangereux, daigne s'exprimer ainsi : « Enfin, celui-là a son genre à lui ; c'est le Boucher, le Watteau de notre temps ; il faut le laisser faire, cela ne peut produire aucun mauvais effet aujourd'hui, dans l'état où est l'Ecole. Il se trompe, mais il n'est pas donné à tout le monde de se tromper comme lui : il a un talent sûr. Ce que je ne lui pardonne pas — ajoutait-il en souriant — c'est de faire toujours les mêmes têtes, les mêmes bras et les mêmes mains. Toutes ses figures ont la même expression et cette expression est toujours la même grimace. Ce n'est pas ainsi que nous devons envisager la nature, nous autres disciples et admirateurs des Anciens » (Delécluze, *Louis David*, p. 306).

M. Boutard consacra à Prud'hon, pour la première fois, un paragraphe important, dans son compte rendu du Salon au *Journal des Débats*. Les idées sur le style noble, sur la peinture d'histoire professées par David, étaient tellement enracinées, qu'il traite de débutant l'auteur d'un si grand nombre de ravissants ouvrages et qui était alors âgé de cinquante ans.

« On connaissait déjà M. Prud'hon, dit M. Boutard, par de jolis dessins et quelques petits tableaux. Depuis, il s'était occupé avec succès de divers ouvrages en plafond ; mais il faut marquer cette année comme l'époque de son entrée dans la lice avec les artistes d'un ordre supérieur. L'événement lui a prouvé qu'on ne pouvait mieux choisir son temps pour une telle entreprise. Le débutant se produit d'abord dans un morceau du genre grave, élevé, pathétique, *La Justice poursuivant le Crime* (n° 484). L'ouvrage annonce un heureux talent et justifie le grand encouragement dont Sa Majesté a daigné honorer l'auteur.

« Tout près de là, sous le n° 485, M. Prud'hon, passant du grave au doux, a représenté Psyché transportée par Zéphyre du rocher où on l'avait exposée dans la demeure de l'Amour. Tout l'ouvrage est d'un faire facile, d'une composition pittoresque ; le dessin d'un bon effet général.

« Enfin, M. Prud'hon a, pour compléter son début,

produit un fort bon portrait, sous le n° 486, à la manière des peintres d'histoire. Dans cet ouvrage, la couleur ni le dessin ne sont pas les mêmes que dans les deux autres, non plus que dans le plafond de la salle de Diane. La couleur moins vigoureuse, un peu faible peut-être, est aussi moins factice ; il en est de même du dessin, plus coulant et de moins d'effet. L'auteur a donc un talent encore flexible ; l'expérience et ses propres réflexions lui feront connaître beaucoup mieux, assurément, que tout ce que nous pourrions dire, ce que l'on peut, dans les grandes compositions, accorder à l'effet et ce qu'il faut réserver à la vérité » (*Journal de l'Empire*, 3 novembre 1808, Salon n° VI. Signé M. B. (Boutard).

On chansonna aussi les tableaux de Prud'hon. Nous trouvons dans l'*Observateur du Museum* deux morceaux qui méritent d'être cités.

Salon de 1808.

N° 484. — M. Prud'hon. *La Justice*, air : *Jeunes amants, cueillez des fleurs.*

Dessinez mieux, Monsieur Prud'hon,
Surtout fuyez l'allégorie ;
Car de ces êtres de raison
Le connaisseur même s'ennuie,

Vous colorez avec grand art
Un sujet de simple caprice ;
Mais c'est méchant de votre part
D'avoir torturé la Justice.

N° 485. — Par le même.
Psyché enlevée par les Zéphyrs du rocher où la jalousie de Venus l'avait fait exposer.

Air de la *Confession*.
Aveu de M. Prud'hon.

Il est vrai qu'en peignant Psyché
J'ai peu consulté la nature ;
Mais pour commettre ce péché
J'eus diablement de tablature (*bis*).
Son libérateur est surtout
Un modèle de mauvais goût.

Toutes ces critiques résultent de l'immense succès de ces deux tableaux du Maître, véritables chefs-d'œuvre.

La *Justice divine* fut pendant quelque temps rendue à Prud'hon dans les circonstances suivantes : On avait placé ce tableau dans la salle des Assises à laquelle elle était destinée et elle où était restée jusqu'en 1815. Mais, à cette époque, on remplaça cette peinture par un Christ.

Prud'hon, inquiet, demanda que la toile fût déposée dans son atelier jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé une

autre destination, et il écrivit au préfet de la Seine la lettre suivante :

« Paris, le 17 novembre 1815. — Monsieur le Préfet, Étant informé qu'on doit enlever de la salle du tribunal criminel, le tableau de la *Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*, et mettre un Christ à la place, j'ose vous prier de permettre que ce tableau dont je suis l'aûteur soit déposé chez moi jusqu'à ce qu'on lui ait assigné une nouvelle place.

Cette obligeance particulière de votre part, Monsieur le Préfet, trouvera en moi une reconnaissance égale au respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

« PRUD'HON, peintre. »
Chevalier de la Légion d'honneur,
rue et Maison de Sorbonne.
(L'original de cette lettre a appartenu à M. Jules Boilly).

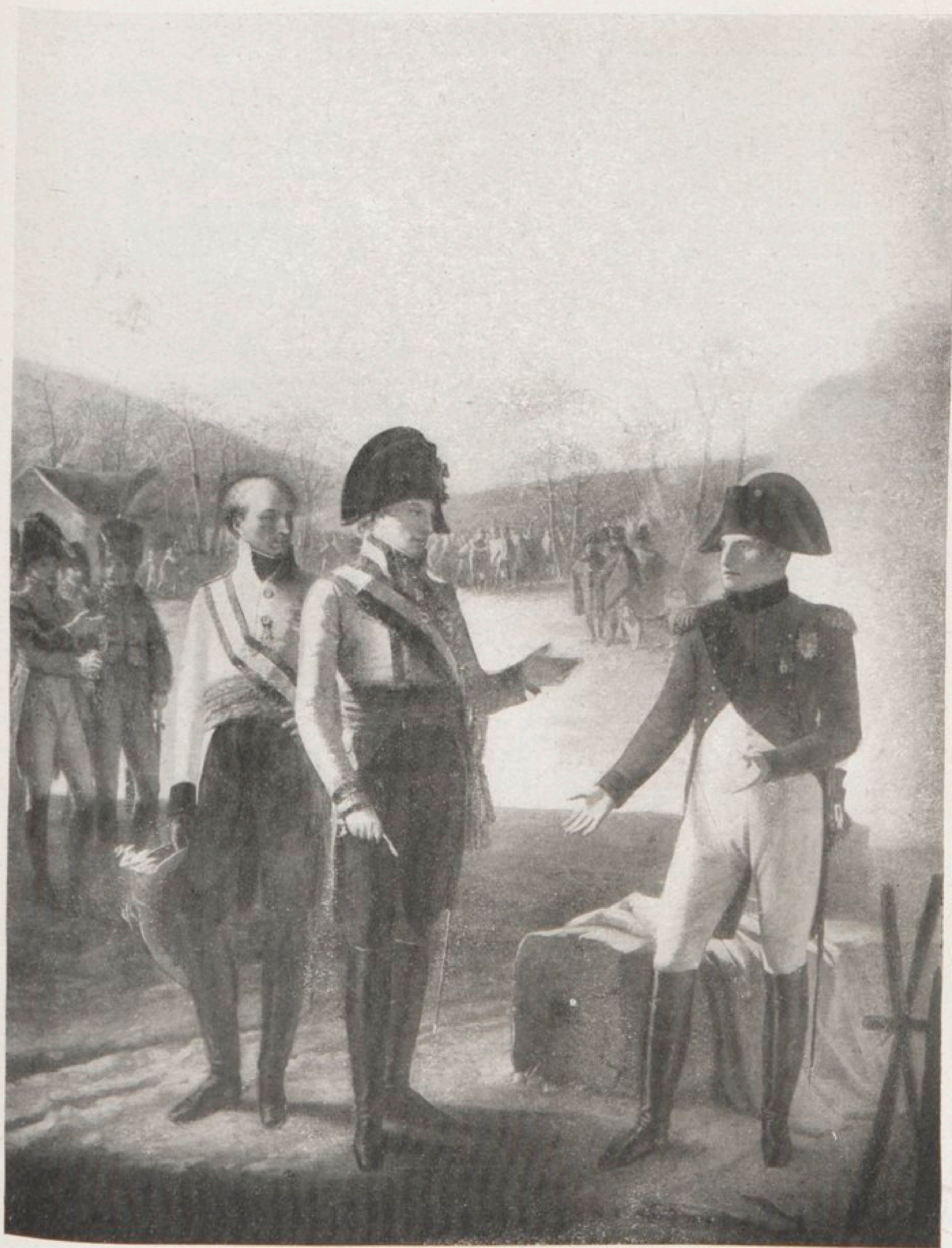
Le premier Président Séguier, qui avait retrouvé sa ferveur religieuse en même temps que ses rois légitimes, appuya la demande de Prud'hon. Après avoir été chez le peintre, le tableau fut placé dans la galerie du Luxembourg, où il resta jusqu'en 1823. En 1826, la ville le céda au Musée en échange de quatre tableaux représentant le Christ en croix, par M. Vinchon, Tardieu, Delassus et Justin Ouvrié (Frédéric Villot, *Notice des tableaux du Louvre*, p. 297).

*
* *

Lorsque vers 1818, Percier et Fontaine construisirent le grand escalier du Louvre, c'est au peintre de Psyché que l'administration s'adressa pour en peindre le plafond. Prud'hon fut heureux de l'occasion qui se présentait d'exécuter une vaste décoration où son goût pour l'allégorie pourrait se donner carrière. L'esquisse représente Minerve casquée et enveloppée dans un manteau de pourpre, soutenant d'une main le Génie de la peinture et de l'autre lui montrant le séjour de l'Immortalité. Cette élégante figure, qui symbolise les Beaux-Arts, tient une palette et des pinceaux ; les Muses, placées sur son passage, célèbrent son triomphe. D'autres génies lui font cortège ; celui de l'Envie, terrassé, tombe dans le gouffre.

Prud'hon n'exécuta pourtant pas cet important ouvrage, et Mme Belloc, la femme du peintre Belloc qui l'a beaucoup connu pendant les dernières années de son séjour à la Sorbonne, écrivit à ce propos :

« Voici une anecdote qui peint le désintéressement de Prud'hon et son désir constant d'atteindre la perfection qu'il rêvait. Lorsque Fontaine construisit le grand escalier du Louvre, on voulut confier à Prud'hon, qui avait pour la peinture décorative une aptitude



Entrevue de Napoléon Ier, de François II et du duc Jean de Lichtenstein,
après la bataille d'Austerlitz.
(Musée du Louvre).

particulière, l'exécution du plafond. Il fit aussitôt des esquisses pour cet ouvrage qui lui plaisait beaucoup. Mais lorsqu'il apprit que le plafond devait être terminé en un an, il dit : « Ce n'est pas mon affaire, je ne veux livrer mon œuvre que lorsqu'elle me semblera parfaite. Adressez-vous à X... : c'est un peintre expéditif ; il fera ce que vous demanderez. » Et il renonça ainsi à une commande fort importante.

Ce X. dont parle Prud'hon n'était autre que Meynier, qui en effet exécuta l'ouvrage.

VII

Tableaux au Musée du Louvre ; quelques gravures ; Exposition de 1874, aux Beaux-Arts, a Paris, organisée par MM. Camille et Eudoxe Marcille, au bénéfice de la fille de Prud'hon. Catalogue complet ; Œuvres éparses : en Suisse, a la Tour de Peilz ; a l'atelier du sculpteur Pierre Curillon. Deux dessins attribués a l'auteur de Psyché.

Œuvres au Musée du Louvre, d'après le dernier classement et les numéros pris en avril 1912.

744. — *Le Christ sur la croix.*

745. — *Le Christ sur la croix*, esquisse du tableau, Collection Coutan (Don Hauguet, Schubert et Milliet).

746. — *L'Assomption de la Vierge.*

747. — *La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime* (signé, à gauche : P.-P. Prud'hon), 1808.

748. — *Entrevue de Napoléon Ier et de François II, après la bataille d'Austerlitz.*

749. — *Diane et Jupiter*, esquisse du plafond de la salle grecque, au Louvre (Don de M. His de la Salle).

750. — *L'Étude* (Don His de la Salle).

751. — *Portrait de l'Impératrice Joséphine.*

752. — *Portrait de Mme Jarre* (Don de Mme veuve Jarre).

753. — *Portrait de jeune homme* (acquis en 1895), forme ovale.

754. — *Portrait du Baron Denon,* directeur général des Musées, membre de l'Institut.

755. — *Portrait de Marie-Marguerite Lagnier enfant* (depuis Mme de Versigny), peint en 1796 (Don de la famille Versigny).

756. — *L'enlèvement de Psyché* (Legs de Mme la Comtesse de Sommariva, née Seillière).

757. — *Composition allégorique,* en l'honneur du mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, esquisse. Collection Coutan (Don Hauguet, Schubert et Milliet).

758. — *La Sagesse ramenant la Vérité sur la terre.*

758[1]. — *Jeune fille taquinée par les Amours* (Acquis en 1903).

759. — *Portrait de M. Vallet* (Legs de Mme Sevène).

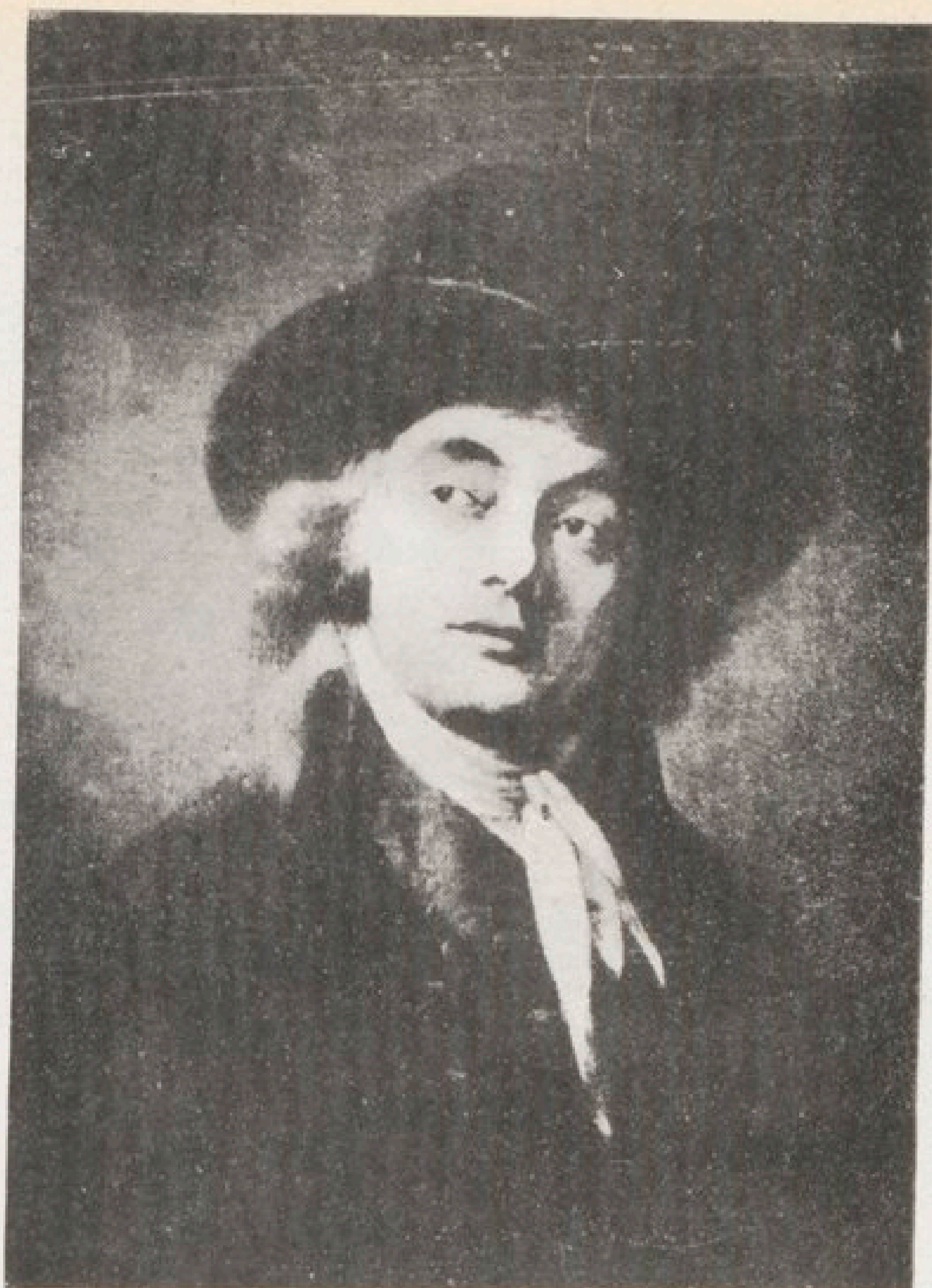
* * *Diane et Jupiter,* plafond de la *Salle grecque.* — Génies des Arts ; médaillon du plafond de la *Salle des Antonins.*

*
* *

Les gravures dont il est encore possible de trouver de belles reproductions sont les suivantes :

La Vengeance de Cérès, d'après la gravure de Copia.

Joseph et la femme de Putiphar, d'après le dessin appartenant à la famille Eudoxe Marcille (Mme Jahan).



Portrait d'un inconnu. (Musée Carnavalet).





Portrait de M. Vallet.
(Legs de Mme Sevène).
(Musée du Louvre).

La Loi, d'après la gravure de Copia.

Le Génie de la Paix, d'après une eau-forte de Prud'hon.

Tête de lettre pour la Préfecture de la Seine, d'après la gravure de Roger.

Tête de lettre pour le département de la Seine-Inférieure, d'après la gravure de Roger.

Adresse de la veuve Merlen (Roger).

La Cigale (Daphnis et Chloé). Édit. Didot ; Roger, gr. — *Phrosine et Mélidor* (Poème du même nom de Gentil Bernard). Édit. Didot.

En jouir (Art d'aimer, de Gentil Bernard). Édit. Didot, d'après la gravure de Copia.

La soif de l'or (La tribu indienne, par Lucien Bonaparte), d'après la gravure de Roger.

La Grotte (même ouvrage, gr. Roger).

Le Bain (Daphnis et Chloé). Édition Renouard, gr. Roger.

Le premier baiser de l'Amour (Nouvelle Héloïse). Édit. Bossange, d'après la gravure de Copia.

Aminta (Poème du même nom par Le Tasse). Édit. Renouard, d'après la gravure de Roger.

Le Christ portant sa croix (Imitation de J.-C.). Édit. Renouard ; Roger, graveur.

Amour et Innocence, d'après la gravure de Villerey.

Les Vendanges, d'après le dessin original, propriété de la famille Marcille.

L'Étude guidant l'essor du Génie, d'après le dessin original appartenant à Mme Jahan, famille Marcille.

Portrait de Mlle Mayer, d'après la lithographie, par M. Sirouy, de la miniature appartenant à Mme Jahan.

Némésis, d'après le dessin original appartenant au Musée du Louvre.

La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime, d'après la gravure de Roger.

L'enlèvement de Psyché par Zéphyre, d'après la gravure de Muller.

Vénus et Adonis, d'après la lithographie, par M. Sirouy, de l'esquisse appartenant à M. Eudoxe Marcille (aujourd'hui à Mme Jahan, sa fille).

Zéphyre qui se balance, d'après la gravure de Laugier.

L'Assomption de la Vierge, d'après la gravure à l'aqua-tinta, par Debucourt, de l'une des esquisses de Prud'hon.

Une lecture, d'après la lithographie de Prud'hon (Collection R. Galichon. Gazette des Beaux-Arts).

Une Famille malheureuse, d'après la lithographie de Prud'hon.

L'enfant au chien (Collection R. Galichon. Gazette des Beaux-Arts).

Copia, Roger, Sinouy, Villerey, Muller, Laugier et Debucourt sont les signatures à rechercher.

Le Maître Anatole France possède un certain nombre d'œuvres de Prud'hon d'une incontestable authenticité.

*
* *

En mai 1874, une exposition des œuvres de Prud'hon eut lieu à Paris, à l'École des Beaux-Arts. Elle avait été organisée par MM. Eudoxe et Camille Marcille, les fils du collectionneur Marcille, et eux-mêmes,



L'enfant au chien.
Collection Roger Galichon.
(Gazette des Beaux-Arts).

artistes d'un goût très sûr. Ils étaient doués d'une âme généreuse et d'un grand cœur ; ils aimaient les arts, protégeaient les artistes, et ce fut pour venir en aide à la fille de Prud'hon, très âgée et pauvre, qu'ils prirent l'initiative de cette manifestation d'art et de solidarité.

Voici comment ils s'expriment dans leur préface au catalogue que nous avons sous les yeux :

« Au commencement du siècle, l'usage d'exposer l'œuvre complet d'un artiste n'était pas établi. Depuis quelques années, après la mort de tout peintre qui a joui d'une grande réputation, ses amis réunissent ses œuvres éparses pour mettre le public à même de les mieux apprécier.

« Prud'hon, pendant sa vie, n'a pas connu la popularité. Modeste, consacrant toutes ses heures au travail, cet artiste, trop délaissé, est maintenant classé parmi les plus grands Maîtres, et chaque jour son nom est prononcé avec plus d'admiration.

« En 1832, notre père, séduit par le charme des peintures et des dessins du peintre enchanteur de Cluny, acheta une de ses esquisses. Cette acquisition fut suivie de beaucoup d'autres. A force de soins et de persévérance, une collection unique fut formée.

« Nous avons pensé qu'il serait utile de laisser voir cette collection pour soulager la situation malheureuse

de la fille de Prud'hon, et pour faire aimer de plus en plus les ouvrages de ce grand artiste dont beaucoup sont inconnus à la génération nouvelle. Des amis des Arts, à qui nous avons communiqué notre idée, ont bien voulu l'approuver et ont mis à notre disposition, avec une sympathie et une obligeance que nous n'oublierons jamais, les richesse artistiques qu'ils possèdent.

« Après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour nous rendre dignes de la confiance qui nous a été témoignée, nous sommes heureux de devoir à notre père, homme de goût, l'occasion de prouver notre amour pour les Arts, et de procurer à la fille de notre cher Prud'hon un peu de tranquillité d'esprit dont elle a tant besoin.

« Eudoxe et Camille Marcille.

« 4 mai 1874. »

*
* *

Notre documenté confrère, Martin, de l'Académie de Mâcon, conservateur du Musée de Tournus, qu'il organisa — disons mieux — qu'il créa merveilleusement, auteur d'un livre sur Greuze, véritable monument avec étude biographique de Camille Mauclair, a fait également un remarquable travail sur l'œuvre de Prud'hon. C'est la nomenclature la plus complète des œuvres du Maître, avec annotations et indications de

leurs propriétaires successifs et des divers collectionneurs. Le cadre restreint de notre livre ne nous a pas permis d'y recourir. Souhaitons que ce gigantesque travail paraisse un jour ; sa documentation viendrait en aide aux Amis des Arts. Ne serait-ce pas aussi la légitime récompense des efforts de M. Martin, l'érudit et vaillant conservateur ?..... M. Berthier, le distingué conservateur à Autun, a bien voulu nous mettre à même d'apprécier l'œuvre de notre confrère Martin. Qu'il nous permette de lui exprimer ici nos très vifs remerciements.

*
* *

Nous publions le catalogue de cette exposition de mai 1874, pour que cette date devienne pour le public un point de repère certain. Ceux qui voudront suivre les œuvres du Maître, sauront, du moins, qu'à cette époque, tels tableaux, tels dessins faisaient partie de la collection X. ou Z. ; ce renseignement facilitera le travail des recherches. Mme Jahan, fille de M. Marcille, possède une partie de la collection de son vénéré père ; sa bienveillance est grande à communiquer d'utiles renseignements.

Un grand nombre de tableaux et dessins de Prud'hon sont encore la propriété des familles Marcille, Anthony,

H.-C. Rouart, Constantin, Bischoffsheim, duc de Valençay, baronne de la Tournelle, de Gouvion-Saint-Cyr, Jadin, Alfred Sensier, comte de Lariboisière, Chaix d'Est-Ange, Maison, marquis de Grammont, Paul Dalloz, marquis Alfred de Montebello, Louis Passy, comtesse Duchâtel, Fauconnier, Péreire, Laperlier, Benoît-Champy, Valpinçon, Adolphe Moreau, His de la Salle, Roger Galichon, Edwards, Marmontel, baron Dejean, Constantini, Didot, etc., etc...

Nous reproduisons, d'ailleurs, le catalogue de 1874, avec les noms des heureux propriétaires des œuvres.



Madame Anthony et ses enfants.
(Musée de Lyon).

TABLEAUX

PORTRAITS

1. — Portrait de M. Anthony.

2. — Portrait de Mme Anthony et de ses deux enfants.

Signé P. Prud'hon, 1796. Ces portraits et celui de M. Anthony appartiennent à la famille Anthony, à Dijon.

3. — Portrait de la princesse Bacciochi, duchesse de Lucques et de Piombino,

Collection de M. H. R. Ronart.

Vendu 33.000 fr., vente Rouart, le 11 décembre 1912.

4. — Portrait de M. l'abbé Barbier, du diocèse de Besançon, bachelier et docteur en Sorbonne, décédé à Seurre (Côte-d'Or) en 1813, curé de Pouilly-lès-Seurre.

Collection de Mme Tainturier.

5. — Portrait de M. l'abbé Besson, curé de Saint-Marcel-lès-Cluny, premier protecteur de Prud'hon.

Peint à la cire en 1788. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

6. — Portrait de Mme Bornier, femme d'un architecte ami de Prud'hon.

Le portrait de Mme Bornier est au Musée de Dijon, inscrit sous le no 159 dans le catalogue de 1860. — *Collection de M. Camille Marcille.*

7. — Portrait de M. Cabuchet père.

Collection de M. Cabuchet, statuaire.

8. — Portrait de Mme Constantin (Guillaume), née Didot, femme de M. Constantin, conservateur de la galerie de tableaux de S. M. l'Impératrice Joséphine.

M. Constantin était l'ami intime de Prud'hon. C'est à l'alliance de la famille Constantin et de la famille Didot que l'on doit les illustrations d'ouvrages faites par Prud'hon pour M. Didot. — *Collection de M. Auguste Constantin.*

9. — Portrait de Mme Copia, femme de l'artiste qui a gravé beaucoup de tableaux et de dessins de Prud'hon.

Signé et daté : P. Prud'hon, 1792. — *Collection de M. F. Bischoffsheim.*

10. — Portrait de dame Dorothée, princesse de Courlande, duchesse de Talleyrand, duchesse de Sagan, mère de M. le duc de Valençay.

Collection de M. le duc de Valençay.

11. — Portrait de Mme Dufresne, femme d'un marchand de tableaux.

Il appartient à Mme Jeanne Deslandes.

12. — Portrait de M. Fontaine, doreur et ami de l'artiste.

Signé P. Prud'hon, 1792. — *Collection de Mme la baronne de la Tournelle.*

13. — Portrait de Gagnerot, dit Poulotte, portefaix de Beaune.

Cette peinture porte la date de 1778. Prud'hon avait vingt ans. — *Collection de M. Marville.*

14. — Portrait de M. Gauthier La Chapelle, auditeur à la Chambre des comptes de Bourgogne.

Ce portrait a été peint à Dijon vers 1788. — *Il appartient à M. Cabuchet, sculpteur.*

15. — Portrait de M. Gauthier La Chapelle.

Il appartient à Mlle Clémentine de Corcelles, à Bourg (Ain).

16. — Portrait de M. le marquis de Gouvion-Saint-Cyr, député d'Eure-et-Loir, enfant.

Ce portrait est inscrit dans le livret du Salon de 1822, sous le no 1046. — *Collection de M. le marquis de Gouvion-Saint-Cyr.*

17. — Portrait de Mme Jarre.

Collection de M. Jadin.

18. — Portrait de l'Impératrice Joséphine.

Collection de M. Alfred Sensier.

19. — Portrait de Mme la comtesse de Lariboisière.

Collection de M. le comte de Lariboisière.

20. — Portrait de Mlle Mayer à dix-sept ans.

Signé : P.-P. Prud'hon. — *Collection de M. Chaix d'Est-Ange.*

21. — Portrait de Mlle Mayer.

Collection de Mlle Maison.

22. — Portrait de Mlle Mayer.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

23. — Portrait de M. Demesmay, ancien président du Parlement de Besançon.

Collection de M. Paul Dalloz.

24. — Portrait du maréchal Moncey.

Collection de M. le marquis de Grammont.

25. — Portrait de Mme la maréchale Lannes, duchesse de Montebello.

Ce portrait appartient à Mme la marquise Alfred de Montebello.

26. — Portrait de Mme Antoine Passy.

Signé : P.-P. Prud'hon, 1822. — Ce portrait est le dernier qui ait été fait par Prud'hon. — *Il appartient à M. Louis Passy.*

27. — Portrait de Mme Péan de Saint-Gilles.

Exposé au Salon de 1822 sous le no 1047. — *Ce portrait appartient à M. Louis Passy, député de l'Eure.*

28. — Portrait de Mme la duchesse de Polignac, gouvernante des Enfants de France.

Collection de M. Camille Marcille.

29. — Portrait de Mme Roland (?).

Collection de Mme la comtesse Duchâtel.

30. — Portrait du roi de Rome, enfant.

Collection de M. Camille Marcille.

31. — Portrait du roi de Rome, enfant.

Collection de M. Hauguet.

32. — Portrait de Mme Simon, née Dunbier.

Collection de M. Fauconnier, avocat, docteur en droit.

33. — Portrait de M. le comte de Sommariva.

Collection de M. Rothan.

34. — Portrait du prince de Talleyrand-Périgord.

Signé : P.-P. Prud'hon, 1807. — *Musée de la ville de Paris, hôtel Carnavalet.*

35. — Portrait du prince de Talleyrand.

Collection de M. Rothan.

36. — Portrait du prince de Talleyrand.

Collection de M. Eudoxe Marcille, et auparavant la collection de M. le comte d'Houdetot.

37. — Portrait de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, vice-grand électeur de l'Empire.

Ce portrait a été peint par Prud'hon en 1809. — *Collection de M. le duc de Valençay, au château de Valençay (Indre).*

38. — Portrait de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, vice-grand électeur de l'Empire.

Ce portrait a été peint par Prud'hon en 1809. — *Collection de M. le duc de Valençay, au château de Valençay (Indre).*

39. — Portrait de Mlle de Vellefry, à l'âge de huit ans, plus tard Mme d'Arestel.

Il appartient à M. Grangier, à Vougeot, neveu de Mme d'Arestel.

40. — Portrait de M. Viardot.

Collection de M. Louis Viardot.

41. — Portrait de Mme Viardot et de l'un de ses enfants.

Collection de M. Louis Viardot.

42. — Portrait d'une artiste de l'Opéra-Comique, nue à mi-corps.

Signé à gauche : P. Prud'hon, 1812. — *Collection de M. Ernest De Mourgues.*

43. — Portrait d'une dame et de son enfant.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

44. — Portrait d'un homme coiffé d'un chapeau.

Collection de M. Eugène Péreire.

45. — Portrait d'un jeune homme en buste.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

46. — Portrait de jeune homme.

Collection de M. Truchy.

47. — Portrait d'homme assis.

Il est coiffé d'un chapeau ; habit à collet rose, gilet jaune bordé de bleu, culotte jaune, et bottes à revers. — *Collection de M. Laperlier.*

48. — Un portrait d'homme.

Collection de M. Benoît-Champy.

SUJETS

TIRÉS

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

49. — Adam et Ève après leur chute.

Dieu porté par des anges a devant lui Adam et Ève à genoux. — *Collection de M. Dugléré.*

50. — Joseph et la femme de Putiphar.

Collection de M. Camille Marcille.

51. — Le Christ en croix.

Collection de M. Hauguet.

52. — L'Assomption de la Vierge.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

SUJETS MYTHOLOGIQUES

53. — Une Bacchante.

Signé : Prud'hon. — *Collection de Mme Cottinet.*

54. — Diane implorant Jupiter.

Esquisse du plafond de l'une des salles du musée des Antiques, au Louvre. — *Collection de M. His de la Salle.*

55. — Psyché et les Fourmis.

Psyché ayant été condamnée par Vénus à séparer par espèces un monceau de grains mélangés, l'Amour envoie à son aide des fourmis qui exécutent ce travail. — *Collection de M. Gariel.*

56. — Le Sommeil de Psyché.

Psyché endormie a l'Amour couché près d'elle. — *Collection de Mme Hébert.*

57. — La Vengeance de Cérès.

Cérès, assise devant une table antique et servie par une vieille femme, porte une cuiller à sa bouche. Stelio, qui se moque de son avidité, est changé en lézard. — *Collection de M. Moisson.*

58. — Vénus et Adonis.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

59. — Vénus au bain.

Collection de M. Alexandre Dumas.

60. — Des femmes éplorées assistent à l'enlèvement de Proserpine par Pluton.

Fragment de tableau qui n'a pas été exécuté et dont M. Eudoxe Marcille possède la composition entière dessinée. — *Collection de M. André Giroux.*

61. — Vénus au bain.

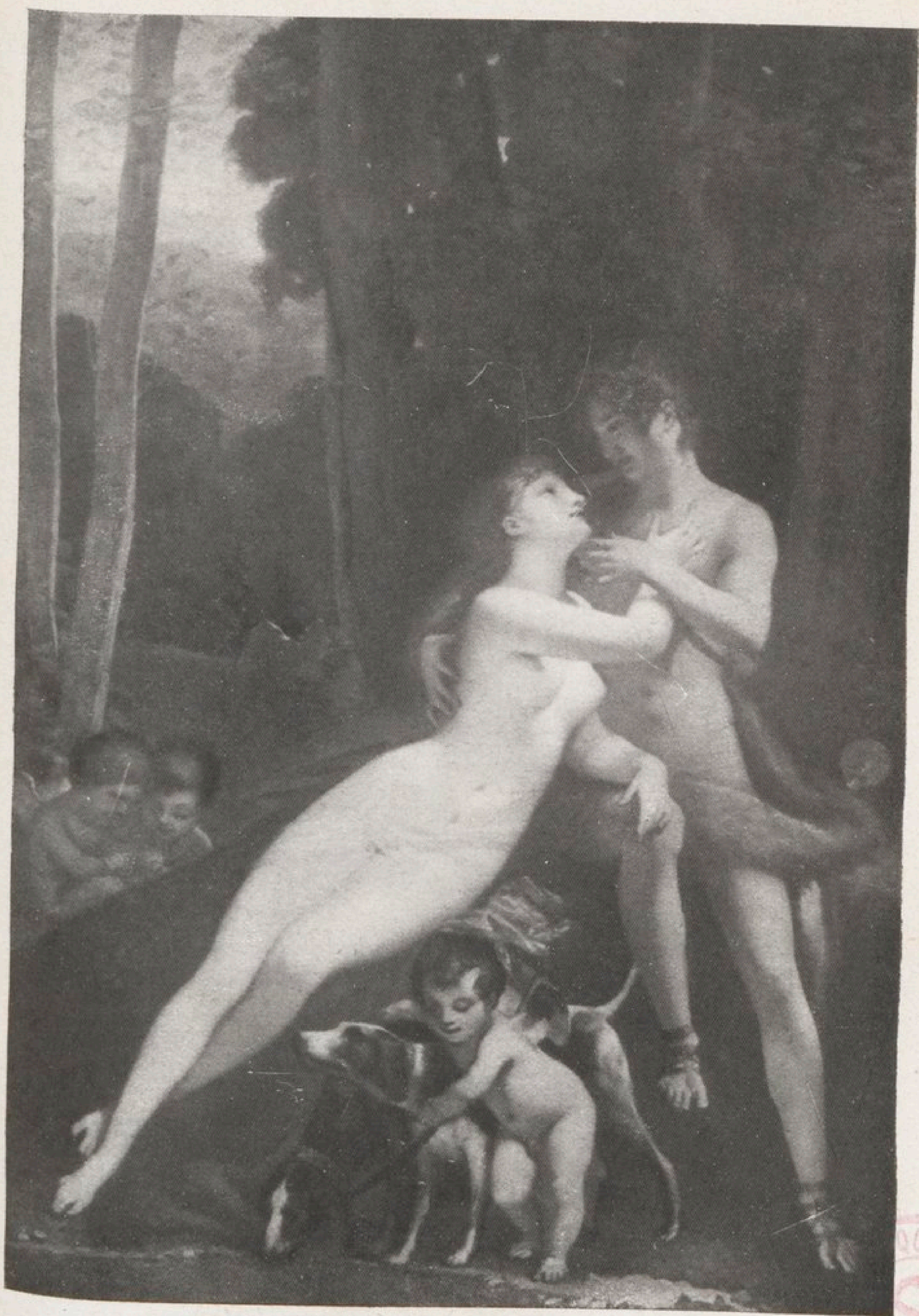
Collection de M. Paul Dalloz.

62. — Zéphire.

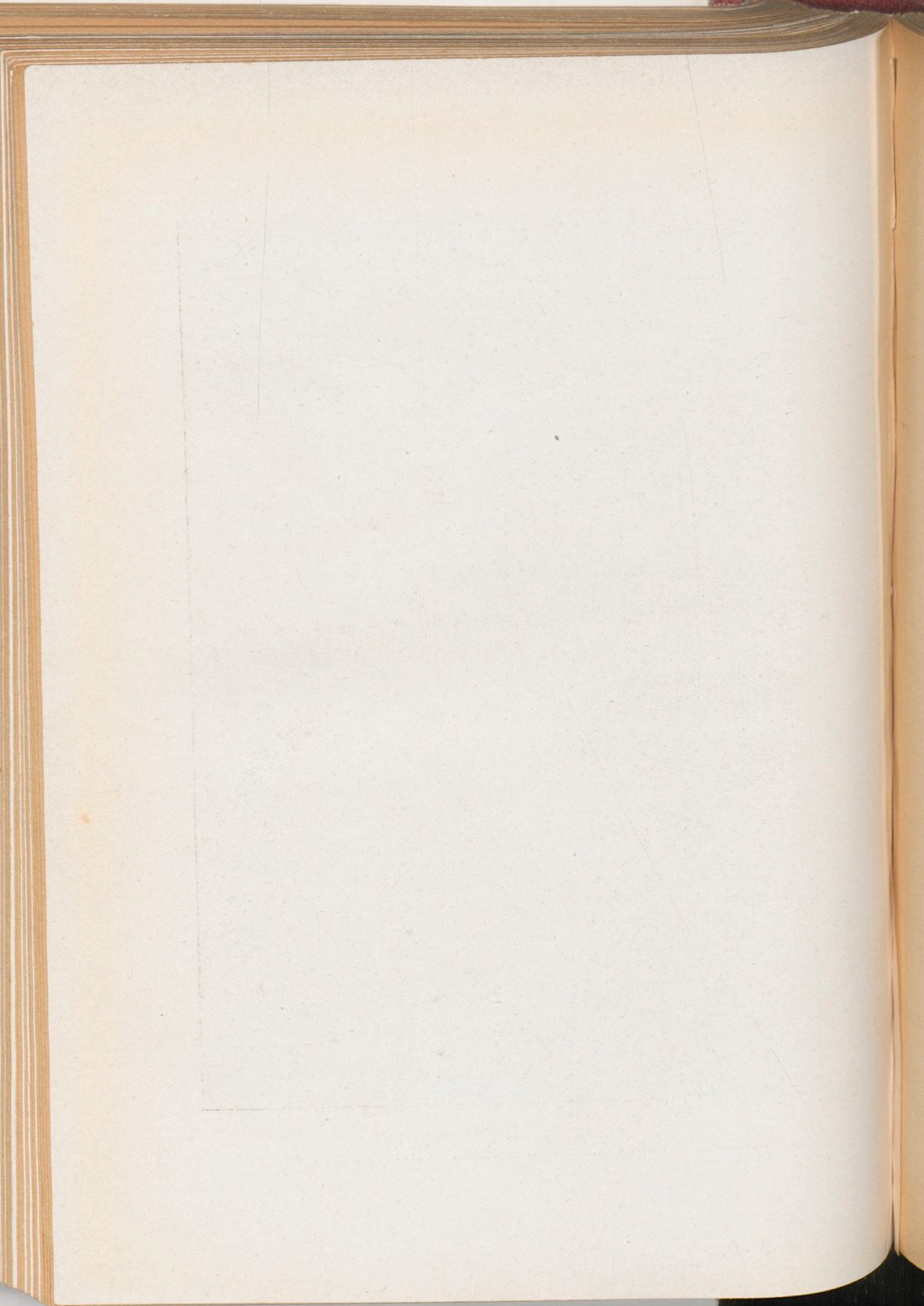
Collection de M. le comte de Boisgelin.

63. — Zéphire.

Ce tableau a été exposé au Salon de 1814 sous le no 771. Signé : P. Prud'hon, 1814. — *Collection de M. Valpinçon.*



Vénus et Adonis (Collection Richard Wallace, à Londres).



SUJETS ALLÉGORIQUES

64. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Collection de C. le baron Gabriel de Vendeuvre.

65. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

66. — L'Amour séduit l'Innocence; le Plaisir l'entraîne; le Repentir suit.

Collection de M. le duc de Narbonne.

67. — L'Amour séduit l'Innocence; le Plaisir l'entraîne; le Repentir suit.

Collection de M. le marquis de Colbert-Chabannais.

68. — L'Étude donne l'essor au Génie.

Esquisse du plafond du Louvre, salle des Antiques. — *Collection de M. Camille Marcille.*

69. — L'Étude donne l'essor au Génie.

Musée d'Angers.

70. — Le Génie de la Paix.

Sur le châssis on lit : Dédié à Mme Bonaparte par Prud'hon. Esquisse du salon de Joséphine Bonaparte, plus tard l'Impératrice, rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire. — *Collection de M. Adolphe Moreau.*

71. — L'Innocence préfère l'Amour à la Richesse.

Collection de M. Camille Marcille.

72. — La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime.

Collection de M. Chaix d'Est-Ange.

73. — La Liberté.

Ce tableau appartient à M. Provost.

74. — Mariage de l'Empereur Napoléon et de Marie-Louise.

L'union de Napoléon et de Marie-Louise figurée par un Hercule et une Minerve, qui se jurent fidélité. Ce sujet a été peint en transparent pour la fête donnée à l'empereur et à Marie-Louise à l'occasion de leur mariage, le 2 avril 1810, à l'Hôtel de Ville de Paris. — *Collection de M. Hauguet.*

75. — Minerve alimentant les Arts et les Sciences.

Collection de M. His de la Salle.

76. — Minerve conduisant le Génie des Arts au séjour de l'Immortalité.

Esquisse pour un plafond du Louvre non exécuté. — *Collection de M. R. Sabatier, ministre plénipotentiaire.*

77. — Nymphe lutinée par des Amours.

Collection de M. Alfred Sensier.

78. — Nymphe lutinée par des Amours qui cherchent à l'enflammer.

Ce tableau est de Mlle Mayer; Prud'hon y a travaillé. — *Collection de M. E. Cordier.*

79. — Le Rêve du Bonheur.

Musée de Lille.

80. — Le Triomphe de Trajan.

Collection de M. Edwards.

81. — Vénus, l'Hymen et l'Amour.

Grisaille. — *Collection de M. Cottinet.*

82. — La Vertu aux prises avec le Vice.

Collection de Mme la comtesse Duchâtel.

83. — La Vertu aux prises avec le Vice.

Une femme près d'un satyre qui l'embrasse. — *Collection de M. Dugléré.*

84. — La Victoire et la Paix.

Elles tiennent une branche de laurier au-dessus d'un N majuscule, qui est éclairé par les rayons d'un soleil naissant. Pour un transparent exécuté pour l'Hôtel de Ville de Paris, en 1807. — *Musée de la ville de Paris, hôtel Carnavalet.*

SUJETS DIVERS

85. — L'Abondance.

Esquisse peinte pour un panneau de décoration. — *Collection de M. le baron Dejean.*

86. — L'Abondance.

Tableau non achevé. — *Collection de M. Laperlier.*

87. — Andromaque.

La veuve d'Hector pleure sur le sort de son fils, dont les traits lui retracent vivement ceux de son époux. — *Collection de M. Laurent Richard.*

88. — Artémise.

Signé : P.-P. Prud'hon, 1798. — *Collection de M. le baron Michel de Trétaigne.*

89. — Grand couvert à Tilsitt. Juillet 1807. Réception de la reine de Prusse.

Esquisse non terminée d'un tableau qui n'a pas été exécuté. — *Collection de M. A. Stevens.*

90. — Enseigne de chapelier.

Cette enseigne était placée à Cluny, au-dessus de la boutique de M. Charton, chapelier, rue du Merle. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

91. — Phrosine et Mélidor.

Collection de M. Hyacinthe Firmin-Didot.

92. — La Famille malheureuse.

Collection de M. le comte de Lariboisière.

93. — Jeune Fille au bain.

Signé : P.-P. Prudon (*sic*). — *Collection de Mme Fauconnier mère.*

94. — La Mère malheureuse.

Collection de M. Bischoffsheim.

95. — La Mère heureuse.

Collection de M. Moisson.

96. — La Toilette.

Collection de M. Guibert, à Caen.

DESSINS

PORTRAITS

97. — Portrait d'un Académicien.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. Fournier.*

98. — Portrait de M. Constantin (Aristide), tué à Waterloo.

Il était fils de M. Guillaume Constantin, ami intime de Prud'hon. Dessin à la plume sur papier blanc, fait vers 1794. — *Collection de M. Auguste Constantin.*

99. — Portrait de M. Constantin (Auguste), architecte, mort en 1842, fils de M. Constantin.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Auguste Constantin.*

100. — Portrait de Guillaume-Jean Constantin, la pipe à la bouche.

Il était l'ami de Prud'hon (1790). Profil, dessin à la plume sur papier jaune. — *Collection de Mme veuve Amédée Constantin.*

101. — Portrait de M. Denon, ancien directeur des Musées.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

102. — Portrait de Mme François Devosge.

Miniature. — *Collection de M. Cabet, statuaire.*

103. — Portrait de M. Dufresne.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eugène Lecomte.*

104. — Portrait de Mme Dufresne.

Pastel. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

105. — Portrait de Mlle Fauconnier.

Mlle Fauconnier était la sœur de M. Fauconnier, ami de Prud'hon. Miniature. — *Collection de M. Fauconnier, avocat.*

106. — Portrait de Mlle Fauconnier.

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

107. — Portrait de M. Frochot, ancien préfet de la Seine.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Dailly.*

108. — Portrait de M. le marquis de Gouvion-Saint-Cyr enfant; il joue au cerceau.

Portrait sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. *Collection de M. le baron Dejean.*

109. — Portrait de M. le marquis de Gouvion-Saint-Cyr, député d'Eure-et-Loir, enfant.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. *Collection de M. Gariel.*

110. — Portrait de la reine Hortense et de ses deux enfants.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

Au verso : autre croquis, représentant la reine seule, debout dans un parc, les mains croisées.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

111. — Portrait de la reine Hortense et de ses deux enfants.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

112. — Portrait de la reine Hortense et de ses deux enfants.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Denain.*

113. — Portrait de Mme Jarre.

Ovale. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Guillery, fille de Mme Jarre.*

114. — Portrait de Jean VI, empereur de Russie.

Dessin au crayon noir sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe-Marcille.*

115. — Portrait de l'impératrice Joséphine.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de Mme Herbelin.*

116. — Portrait de l'impératrice Joséphine.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

117. — Portrait de l'impératrice Joséphine.

Elle est assise dans un parc. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

118. — Portrait de l'impératrice Joséphine.

Elle tient une couronne de fleurs. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

119. — Portrait de l'impératrice Joséphine.

Elle est assise sur un tertre dans le parc de la Malmaison. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

120. — Portrait de l'impératrice Joséphine, debout dans un parc.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection du prince Alexandre Soutzo.*

121. — Portrait de Lanskoi.

Portrait au crayon noir sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

122. — Portrait de Mme la comtesse de Lariboisière.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le comte de Lariboisière.*

123. — Portrait de l'impératrice Marie-Louise.

La main droite est posée sur un coussin près d'une couronne. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Emile Galichon.*

124. — Portrait de l'impératrice Marie-Louise.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

125. — Portrait de Mlle Mayer.

Dessin au crayon noir sur papier gris. Signé : P.-P. Prud'hon. — *Collection de M. Bellanger.*

126. — Portrait de Mlle Mayer.

Miniature dans un octogone. Cette miniature avait été faite par Prud'hon pour orner la tabatière de M. Mayer. Plus tard, elle fut démontée et placée dans un cadre rond. Alors Prud'hon ajouta deux figures en grisaille : l'une, celle de droite, entièrement drapée, représente la Fidélité, qui a la main gauche posée sur son sein, tandis que, de la main droite, elle caresse une levrette. La figure de gauche, également drapée, presse une colombe sur son sein. Chacune de ces figures se détache sur un fond jaune. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

127. — Portrait de M. R. Merlin, libraire.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Ce portrait, commencé par Mlle Sophie Duprat, élève de Prud'hon, a été retouché par Prud'hon. — *Collection de M. Quesnel.*

128. — Portrait de M. Demesmay, de Quincey, près Vesoul.

Dessin sur papier gris au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

129. — Portrait de l'empereur Napoléon Ier, vu de face.

Ovale. Dessin au crayon noir sur papier blanc. Ce portrait a été gravé, entouré de rayons, par Tardieu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

130. — Portrait de Mme Péan de Saint-Gilles.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Bellanger.*

131. — Portrait de Mme Péan de Saint-Gilles.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Lallemand.*

132. — Portrait de M. Perché, juge au tribunal de Gray (1795).

Pastel ovale. — *Collection de M. Lallemand.*

133. — Portrait de Prud'hon.

Dessin à la plume sur papier blanc. Ovale. Ce portrait avait été donné par Prud'hon à M. Dagoumer, son médecin. — *Collection de M. Bellanger.*

134. — Portrait de Prud'hon, en pied et assis, par un de ses élèves.

Croquis au crayon noir. — *Collection de M. Mahérault.*

135. — Portrait de Prud'hon (Pierre).

Miniature ovale. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

136. — Portrait du roi de Rome.

Médaillon. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Denain.*

137. — Portrait du roi de Rome.

Médaillon. Dessin au crayon noir rehaussé, su papier bleu. Au-dessous, la louve symbolique allaite Rémus et Romulus. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

138. — Portrait de Mme Simon, née Dunbier.

Cette miniature appartient à Mme Fauconnier mère.

139. — Portrait de M. le comte de Sommariva.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Il appartient à Mlle Amélie Basset.*

140. — Portrait de M. le comte de Sommariva.

Dessin sur papier bleu au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

141. — Portrait de M. le comte de Sommariva.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

142. — Portrait de Mme la baronne Alexandre de Talleyrand, à l'âge de sept ans.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Signé : Prud'hon. — *Collection de M. Camille Marcille.*

143. — Portrait du prince de Talleyrand-Périgord.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Musée de la ville de Paris, hôtel Carnavalet.*

144. — Enfant tenant des flèches d'une main et un arc de l'autre.

Croquis pour un portrait, sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

145. — Portrait de femme.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

146. — Portrait de femme en buste : fichu de gaze sur la gorge ; robe de pékin rayé.

Miniature. — *Collection de M. Mahérault.*

147. — Portrait de femme.

Le sein droit est découvert. Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

148. — Portrait d'homme.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

149. — Portrait d'homme, gravé à tort sous le nom de la Revellière-Lépeaux.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

150. — Portrait de jeune homme.

Habit gris, gilet rose à raies, cravate blanche. Miniature. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

SUJETS

TIRÉS

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMEMT

151. — Dieu planant au-dessus des eaux.

Croquis à la plume sur papier bleu. — *Collection de M. Mahérault.*

152. — Adam et Ève.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Denain.*

153. — Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eugène Lecomte, agent de change.*

154. — Le Père éternel.

Figure pour le sujet représentant Dieu devant Adam et Ève après leur péché. Dessin à la plume sur papier gris. — *Collection de M. Pils.*

155. — Dieu et Moïse.

Dieu, auprès duquel sont deux anges, écrit le Décalogue devant Moïse à genoux. Dessin à la plume sur papier bleu. — *Collection de M. Joliet, de Dijon.*

156. — Joseph et la femme de Putiphar.

Dessin sur papier blanc à la plume et au crayon rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

157. — Joseph et la femme de Putiphar.

Dessin sur papier verdâtre, à la plume et au crayon, un peu rehaussé de blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

158. — Joseph et la femme de Putiphar.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Adolphe Moreau.*

159. — Joseph et la femme de Putiphar.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

160. — Joseph et la femme de Putiphar.

Dessin sur papier blanc, non achevé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

161. — Joseph en prison, expliquant les songes du grand pannetier et de l'échanson enchaînés.

Dessin rehaussé à la plume sur papier gris. — *Collection de M. Cabuchet, sculpteur.*

162. — La Vierge et l'enfant Jésus.

Dessin au crayon noir sur papier blanc, d'après Louis Carrache, par Roger (Barthélemy), graveur. L'enfant Jésus a été retouché par Prud'hon. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

163. — Le Christ en croix.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu.

164. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

165. — L'Assomption de la Vierge.

La Vierge est soutenue par deux anges. Les mains de la Vierge ne sont pas faites. — *Collection de M. Le Brun-Dalbanne, de Troyes.*

166. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille*

167. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Juglar.*

168. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

169. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

170. — L'Assomption de la Vierge.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

171. — La Vierge.

Dessin à la sépia sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

172. — La Vierge.

Dessin rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. H. Rouart.*

173. — La Religion.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Le Brun-Dalbanne, de Troyes.*

SUJETS MYTHOLOGIQUES

174. — L'Amour.

Dessin sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

175. — L'Amour.

Dessin sur papier blanc, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

176. — L'Amour.

Dessin très terminé, sur papier jaune clair, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Pelouse.*

177. — L'Amour.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. Etude pour le tableau : *L'Amour et l'Amitié.* — *Collection de l'École des Beaux-Arts, à qui ce dessin a été donné par M. His de la Salle.*

178. — Amours.

Neuf Amours dansant et jouant de divers instruments. Les trois Amours du milieu sont assis. Pour la décoration d'une rampe de théâtre. Dessin au crayon noir sur papier blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

179. — Amours.

Trois dessins à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

180. — L'Amour prisonnier.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

181. — L'Amour et Psyché.

Dessin rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. His de la Salle.*

182. — L'Amour et Psyché.

Dessin sur papier gris, à la plume et à la pierre noire. — *Collection de M. Marmontel.*

183. — L'Amour et Psyché.

Dessin sur papier gris à la plume et à la pierre noire. — *Collection de M. Marmontel.*

184. — L'Amour agenouillé près de Zéphire couché.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

185. — L'Amour et l'Amitié.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

186. — L'Amour et Psyché.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

187. — Étude d'un Amour pour le tableau de Vénus et Adonis.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

188. — Étude d'Amours et de chiens aux pieds de Vénus et Adonis.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Guyot-Sionnest.*

189. — Apollon et les Muses.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

190. — Cérès.

Dessin au crayon noir, sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

191. — Cybèle.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

192. — Diane et Jupiter.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier blanc. — *Collection de M. Charles Clément.*

193. — L'Enlèvement de Proserpine.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

194. — L'Enlèvement de Psyché.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

195. — L'Enlèvement de Psyché.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. His de la Salle.*

196. — Le Sommeil de Psyché.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Émile Galichon.*

197. — Esculape.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

198. — Hygie.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

199. — Europe.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

200. — Atropos, ou la Parque qui coupe le fil.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Colcomb.*

201. — Clotho, ou la Fileuse.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Colcomb.*

202. — Lachésis, ou la Dévideuse.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Colcomb.*

203. — Lachésis, ou la Dévideuse.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

204. — Une Naïade.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

205. — Une Naïade.

Dessin sur crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

206. — Une Nymphe.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

207. — Vénus et l'Amour.

Dessin an crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour la décoration de l'hôtel Lanoïs (17, rue Laffitte). — *Collection de M. Fichel.*

208. — Vénus au bain.

Dessin au crayon noir rehaussé de blanc, sur papier gris. — *Collection de M. Mahérault.*

209. — Vénus et l'Amour.

D'après le Corrège. Dessin au crayon et à la plume, sur papier blanc. — *Collection de M. Burty.*

210. — Vénus et l'Amour.

Dessin à la plume, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

211. — Zéphire.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Boutron.*

212. — Zéphire.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. le baron Roger-Portalis.*

SUJETS ALLÉGORIQUES

213. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. H. Rouart.*

214. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Le corps sans les ailes et sans les jambes. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Roger-Jourdain.*

L'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne,
le Repentir suit.
L'Illustration, Noël 1911).

215. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Le corps sans la tête et sans les bras. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Édouard Delessert.*

216. — L'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre.

Étude de la tête, des bras et du haut du corps, sur papier bleu, rehaussé de blanc. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

217. — L'Ame.

Étude pour le tableau de l'âme quittant le corps pour s'envoler au ciel. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

218. — L'Amour essayant l'effet de son flambeau.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé, gravé sous le titre : *Ça brûle.* — *Collection de M. le baron Alphonse de Rothschild.*

219. — L'Amour séduit l'Innocence ; le Plaisir l'entraîne ; le Repentir suit.

Dessin inachevé, à la plume, sur papier blanc. — *Collection de Mme Charpentier mère, filleule de Prud'hon.*

220. — L'Innocence préfère l'Amour à la Richesse.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. le baron Dejean.*

221. — L'Innocence préfère l'Amour à la Richesse.

Étude de l'Amour, figure entière. Pastel. — *Collection de M. Diéterle.*

222. — L'Amour.

Étude au pastel pour le tableau représentant l'Innocence qui préfère l'Amour à la Richesse. — *Collection de M. Camille Marcille.*

223. — Le Plaisir et l'Innocence.

Dessin sur papier blanc, aux crayons noir et blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

224. — Le Repentir.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

225. — La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime.

Figure de la Justice. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

226. — La Tête de la Vengeance.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Séchan.*

227. — La Victime.

Étude pour la Victime, dans le tableau de la *Justice divine poursuivant le Crime.* Dessin au crayon noir, rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

228. — La Victime.

Croquis sur papier gris, au crayon noir rehaussé, pour le tableau *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime.*

229. — Tête d'homme, type du meurtrier du tableau de *la Justice et de la Vengeance divine poursuivant le Crime.*

Dessin à la plume. — *Collection de M. Mahérault.*

230. — Thémis.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

231. — Némésis.

Signé P.-P. Prudhon. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

232. — La Charité, derrière laquelle sont Esculape et Hygie, reçoit une Femme malade ; à droite, les trois Parques.

Projet de fronton pour l'Hôtel-Dieu. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Charles Bellanger.*

233. — L'Étude donne l'essor au Génie.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier gris. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

234. — Nymphe lutinée par des Amours.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Denière.*

235. — Nymphe lutinée par des Amours.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

236. — Étude d'Amours, pour le tableau de la Nymphe lutinée par les Amours.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Gariel.*

237. — La Ville de Paris.

A sa droire, Minerve qui personnifie la Sagesse ; et à sa gauche, Hercule emblème de la Force. Paris reçoit les hommages des Arts, du Commerce et de l'Industrie. Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

238. — Allégorie à l'occasion du mariage de Napoléon I[er].

Au milieu, Hercule tient la main de Vénus ; au-dessus d'un autel, l'Hymen les unit. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Bellanger.*

239. — Minerve conduisant le Génie des Arts au séjour de l'Immortalité.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

240. — Minerve conduisant le Génie des Arts au séjour de l'Immortalité.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Cette composition avait été faite pour un plafond du Louvre ; elle n'a pas été exécutée en grand. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

241. — Minerve éclairant les Génies des Sciences et des Arts.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M*[me] *Aubry-Vitet.*

242. — Minerve éclairant les Génies des Sciences et des Arts.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Roger-Jourdain.*

243. — Minerve.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Fragment d'une composition gravée par Mlle A. Bleuze, sous le titre : *Minerve alimentant les Arts et les Sciences. — Collection de M. Eudoxe Marcille.*

244. — Le Rêve du Bonheur.

Dessin au cravon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Lallemand.*

245. — Une Tête de jeune homme.

Étude pour le tableau du *Rêve du Bonheur*. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marcellot.*

246. — Le Rêve du Bonheur.

Tête d'étude de la femme. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Jacob Desmalter.*

247. — La Paix.

« L'empereur Napoléon Ier, au milieu de la Victoire et de la Paix, est suivi des Muses, des Arts et des Sciences ; son char est précédé des Jeux et des Ris. » (Notice du Salon de l'an IX.). Dessin à la plume, lavé de bistre. — *Collection de M. Boutron.*

248. — Constitution française.

Au-dessous de ce dessin, trois cartouches à la plume; dans celui de gauche, l'Égalité; dans celui de droite, la Loi protège la Faiblesse contre le meurtrier. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Dans le cartouche du milieu, Prud'hon a écrit : *Constitution française. La Sagesse unit la Loy avec la Liberté et celle-ci appelle à cette union la Nature avec tous ses droits. — Collection de M. Eudoxe Marcille.*

249. — La Récompense accordée à l'Héroïsme guerrier.

La Vertu soutient le héros; l'Immortalité le couronne; la Reconnaissance fait inscrire ses actions au temple de Mémoire. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Ce même sujet, traité par Devosge fils (Anatole), est inscrit dans le catalogue du Musée de Dijon, sous le nº 1060. (Edition de 1860.) — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

250. — La Tyrannie.

Dessin sur papier bleu verdâtre, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

251. — Le Génie de la Liberté et la Sagesse.

Dessin au crayon noir sur papier blanc. — *Collection de M. Mène.*

252. — L'Amour rit des pleurs qu'il fait verser.

Dessin sur papier blanc, au crayon noir. — *Collection de M. Constantini.*

253. — L'Amour rit des pleurs qu'il fait verser.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le comte de Lariboisière.*

254. — L'Amour mis à la raison.

Dessin sur papier blanc, à la plume, un peu rehaussé de blanc. Signé : P. Prudhon. D. — *Collection de M. Constantini.*

255. — L'Amour mis à la raison.

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le comte de Lariboisière.*

256. — L'Homme entre le Vice et la Vertu.

Dessin sur papier blanc, au bistre rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

257. — La Sagesse et la Vérité descendent sur la terre.

Figure de la Sagesse ; elle est drapée et casquée. Le tableau, qui ornait l'un des plafonds du château de Saint-Cloud, est au Musée du Louvre. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

258. — L'Amour séduit l'Innocence ; le Repentir suit.

Dessin à la plume, sur papier blanc. — *Collection de M. Diéterle.*

259. — Le Coup de patte du Chat, ou les peines que l'Amour nous cause.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

260. — Il caresse avant de blesser.

Dessin au trait, sur papier blanc. — *Collection du prince Alexandre Soutzo.*

261. — Il le caresse.

Dessin sur papier blanc, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

262. — Vénus, l'Hymen et l'Amour.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier gris. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

SUJETS DIVERS

263. — Les Quatre saisons.

Dessins sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Musée de Châteauroux. — *Les tableaux appartiennent à Mme Denain.*

264. — L'Hiver.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

265. — Le Soir.

266. — La Nuit.

267. — Le Matin.

268. — Le Midi.

Dessins sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Sujets pour la décoration de l'hôtel Lanois (17, rue Laffite). — *Collection de M. Camille Marcille.*

269. — La Philosophie.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Pour la décoration de l'hôtel Lanois (17, rue Laffite). — *Collection de M. Camille Marcille.*

270. — La Leçon de botanique.

Dessin à la mine de plomb, sur papier blanc. — *Collection de M. Bailleu.*

271. — Une Muse.

Dessin à la plume, sur papier blanc. — *Collection de M. Alexandre Dumas.*

272. — Tête d'enfant.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

273. — Étude de femme drapée.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

274. — Une Tête de jeune homme.

Elle est vue de profil et garnie d'une abondante chevelure. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier gris. — *Ce dessin appartient à Mlle Félicie Dupré.*

275. — Cinq petites figures d'hommes.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

276. — La Volupté.

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Hyacinthe Firmin-Didot.*

277. — L'Abondance.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

278. — Pensée d'amour.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

279. — Une Ville personnifiée.

Collection à la mine de plomb, sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

280. — Étude de femme assise.

Étude d'homme et de femme; la femme est assise. Dessins sur papier bleu, rehaussés. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

281. — Les Vendanges.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

282. — Tête de femme.

Elle est vue de trois quarts et renversée ; les yeux sont levés. Dessin sur papier gris verdâtre, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Edmond Duquenne.*

283. — La Pudeur.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Bonnat.*

284. — Le Jeune modèle.

Signé : Prud'hon. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

285. — Tête de jeune fille.

Dessin au pointillé, sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

286. — La Renommée.

Cette tête à l'aquarelle avait été faite, en 1806, avant un dîner, sur un cerf-volant des fils de M. Guillaume-Jean Constantin, marchand de tableaux, ami intime de Prud'hon. — *Collection de Mme Amédée Constantin.*

287. — Étude de bras pour le tableau : *Nymphe au bain.*

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

288. — Projet de colonne départementale, élevée à la gloire des braves morts dans la guerre de la Liberté.
An IX de la République (1801).

A gauche, plan géométral du monument. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Bérard.*

289. — Projet de colonne départementale, élevée à la gloire des braves morts dans la guerre de la Liberté.
An IX de la République (1810).

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*



Innocence et Amour (Gravure de Villerey).

290. — La Jeune mère.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Denain.*

291. — La Bouquetière.

Donné à M. Guillaume-Jean Constantin par son ami Prudhon, en 1812, et resté en la possession de feu Amédée Constantin, son fils. Dessin sur papier gris verdâtre, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme veuve Amédée Constantin.*

292. — L'Immortalité.

Forme cintrée dans la partie supérieure. Projet d'un tableau destiné à être placé dans une salle de distribution de prix, à la Sorbonne. Dessin sur papier calque.

293. — Innocence et Amour.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

294. — Album de Prud'hon en Italie.

Collection de M. Camille Marcille.

295. — Serment d'amour.

Aquarelle sur papier blanc, signée : P.-P. Prudon (*sic*), inv. et del. — *Collection de M. Marmontel.*

296. — Une Famille heureuse.

Ce dessin à la plume sur papier blanc, qui a été fait vers 1784, appartient à Mme Fauconnier mère.

297. — Une Famille malheureuse.

Croquis sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

298. — Une Famille malheureuse.

Dessin sur papier jaune, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

299. — Une Famille malheureuse.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Denain.*

300. — Une Famille malheureuse.

Croquis sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

301. — Une Tête de femme, vue de profil.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Etude pour le tableau de la *Mère heureuse. — Collection de M. Eudoxe Marcille.*

302. — La République.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Mahérault.*

303. — Adresse de Mme veuve Merlen.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. His de la Salle.*

304. — Frontispice où sont réunis les emblèmes de l'Art dramatique.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. His de la Salle.*

305. — La Victoire et la Paix.

Elles tiennent une branche de laurier au-dessus d'un N majuscule, qui est éclairé par les rayons d'un soleil naissant et qui se détache sur une femme

couchée : au-dessous, trois lignes, et au bas, à la plume : *Jam redit et Virgo redeunt Saturnia regna.* Dessin sur papier gris verdâtre, au crayon noir rehaussé. Transparent exécuté pour l'Hôtel de Ville de Paris (1807). — *Musée de la ville de Paris, hôtel Carnavalet.*

306. — La Police générale.

Tête de lettre de la police. Dessin sur papier jaune au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

308. — La Préfecture de la Seine.

Tête de lettre. Dessin sur papier gris verdâtre, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

309. — La République couronne le Génie.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. Ce dessin a été gravé pour les têtes de lettres du ministère de l'intérieur. — *Collection de M. le docteur Guérard.*

310. — Les Attributs de la Peinture.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

311. — Adresse de Merlin (*sic*), graveur.

Dessin sur papier bleu verdâtre rehaussé. — *Collection de M. Charles Bellanger.*

312. — Projet de médaille pour la République.

Aquarelle sur papier blanc. Au bas : P.-P. Prud'hon 1794. — *Collection de M. Charles Clément.*

313. — Napoléon consul.

Un Génie ailé tient de la main droite une palme ; la main gauche, armée

de foudres, est appuyée sur un écusson. Minerve, casquée, présente une branche d'olivier à une femme drapée qui personnifie une ville ; entre cette femme et Minerve, un olivier ; à droite, la proue d'un vaisseau. Projet de médaille à l'occasion de la paix d'Amiens (1802). Dessin sur papier jaune, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Dailly.*

314. — Repas donné par la ville de Paris.

L'empereur Napoléon Ier, en costume romain, assis sur une chaise curule, a devant lui la ville de Paris, qui, debout, lui demande sa protection. (Prud'hon del. Jouffroy fec. Médaille en bronze.)

315. — L'Hymen assis sur un tertre, formant une guirlande avec des roses que lui présente l'Amour.

Pour la médaille de mariage du prince Jérôme Bonaparte et de la princesse de Wurtemberg. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

316. — Le Mariage du roi et de la reine de Westphalie.

L'Hymen, assis sur un tertre, formant une guirlande avec des roses que lui présente l'Amour. Médaille en bronze.

317. — Visite du roi et de la reine de Westphalie à la Monnaie des médailles, en novembre 1807.

Médaille en bronze.

318. — Paysage.

Étude d'arbres. Dessin rehaussé sur papier bleu. — *Collection de Mme la baronne de la Tournelle.*

319. — Paysage.

Au milieu des fabriques, à gauche, de l'eau tombe en cascade. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

320. — Paysage.

Dessin sur papier jaune, au crayon noir rehaussé. Ce paysage a été fait dans les bois de Verrières en 1819. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

321. — Paysage.

Dessin sur papier bleu verdâtre, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

322. — Paysage.

Il a été fait dans les bois de Verrières en 1819. Dessin sur papier jaune, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

323. — Etude d'arbres.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

324. — Un Mascaron.

Un satyre vu de face ; il est barbu et il porte deux cornes. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. La peinture de ce mascaron était consacré à la décoration de l'hôtel Lanois (17, rue Laffite). — *Collection de M. Camille Marcille.*

325. — Un Mascaron.

Une tête de vieillard vue de face ; à son sommet est une lampe ancienne allumée. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. La peinture de ce mascaron était consacrée à la décoration de l'hôtel Lanois (17, rue Laffite). — *Collection de M. Camille Marcille.*

326. — Une Tête de satyre.

Vue de face ; elle est ornée de pampre. Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

327. — Une Tête de satyre.

Dessin au crayon noir sur papier verdâtre. — *Collection de M. Camille Marcille.*

328. — Une Tête de satyre.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Camille Marcille.*

329. — Une Tête de satyre.

Dessin à la plume, sur papier blanc. — *Collection de M. Marmontel.*

330. — La Jeune fille au chat.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

331. — Le Modèle.

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

332. — La Muse de la Musique.

D'après une statue de Canova, peinte par Prud'hon dans le portrait de M. le comte de Sommariva, que M[me] la comtesse de Sommariva, sa bru, a donné au Musée de Milan. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

333. — L'Hermaphrodite.

D'après la Statue antique. Dessin à la mine de plomb. — *Collection de M. Mahérault.*

334. — Lysimaque.

D'après une médaille antique. Dessin à la mine de plomb sur papier blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

335. — Un Lion antique.

Dessin à la plume sur papier blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

336. — La Vénus de Médicis.

Dessin au crayon noir rehaussé sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

337. — Étude d'aigle.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

338. — La Renommée.

La Renommée annonçant au monde l'événement qui doit en assurer la tranquillité. (1810 : le mariage de l'empereur Napoléon Ier et de Marie-Louise.) Croquis pour un transparent exécuté à l'une des extrémités de l'entablement de l'Hôtel de Ville. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

339. — Femme nue, debout, la main droite appuyée sur un tertre ; à gauche, deux enfants.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Charles Clément.*

340. — Étude de main pour le tableau : *le Sommeil de Vénus.*

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

341. — Pâris et Hélène.

Hélène est poussée par Vénus dans les bras de Pâris. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Un dessin très terminé, représentant le même sujet, a passé de la collection Pourtalès dans la collection de lord Dudley, à Londres. — *Collection de M. Camille Marcille.*

342. — Andromaque pleurant sur le sort de son fils.

Dessin à la mine de plomb, sur toile. — *Collection de M. Louis Bourdon.*

343. — Andromaque.

La veuve d'Hector pleure sur le sort de son fils, dont les traits lui retracent ceux de son époux. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Albert Hauguet.*

344. — Andromaque pleurant sur le sort de son fils.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

345. — Andromaque et Pyrrhus.

Acte Ier, scène IV, de la tragédie de Racine. Dessin à la plume. — *Collection de M. Mahérault.*

346. — Étude de femme, de profil et en buste, pour une des figures du tableau d'*Andromaque.*

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

347. — Étude de draperie pour le tableau d'*Andromaque.*

Dessin sur papier bleu au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*



Andromaque et Astyanax, étude (Musée du Louvre)

348. — Départ d'Enée pour le combat.

Signé : Prud'hon. Dessin sur papier bleu. — *Collection de M. Chaix d'Est-Ange.*

350. — Napoléon Ier et François II.

Entrevue de Napoléon et de François II à Sarutschitz, en Moravie, après la bataille d'Austerlitz (4 décembre 1805). Dessin au crayon noir, sur papier gris verdâtre. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

351. — Grand couvert à Tilsitt (juillet 1807). Réception de la reine de Prusse.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. A. Stevens.*

352. — Signature des préliminaires de paix à Léoben.

Le général Bonaparte et l'archiduc Charles signent, le 27 avril 1797, les préliminaires du traité de Campo-Formio. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

353. — Entrevue de l'empereur Napoléon et de l'empereur d'Autriche aux avant-postes des deux armées après Austerlitz.

Groupe des trois principales figures : Napoléon, l'empereur d'Autriche et le prince Jean de Lichtenstein. Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Marmontel.*

354. — La Misère.

Prud'hon, dans un moment de gêne, écrivit au ministre de l'intérieur, pour lui demander un secours. Il avait dessiné, en tête de sa pétition, cette figure. La lettre, écrite chez M. Lordon, peintre d'histoire à la Sorbonne, n'a pas été envoyée. Dessin lavé à l'encre de Chine, avec cette suscription : *Date obolum picturæ.* — *Collection de Mme Claire Duquesne, petite-fille de M. Lordon.*

355. — Album de Prud'hon en Italie.

Collection de M. Eudoxe Marcille.

356. — La Poésie.

357. — L'Industrie.

358. — La Victoire.

359. — Le Commerce.

360. — La Science.

361. — La Peinture.

362. — L'Etude.

363. — La Navigation.

364. — L'Agriculture.

365. — Les Honneurs.

Les dix dessins qui précèdent furent faits pour la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris, lors du mariage de l'empereur Napoléon Ier avec l'impératrice Marie-Louise ; ils sont rehaussés sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES

366. — Jésus-Christ portant sa croix.

Pour l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduite par Corneille et publiée par Renouard. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

367. — Daphnis et Chloé; le bain.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

368. — Daphnis et Chloé au bain.

Dessin rehaussé sur papier jaune. — *Collection de M. Ambroise Didot.*

369. — Daphnis et Chloé.

Daphnis retire du sein de Chloé une cigale. Pour l'illustration de l'ouvrage publié par Firmin-Didot. Dessin sur papier bleu verdâtre à la plume, rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

370. — La Cigale.

Sujet tiré de *Daphnis et Chloé.* Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

371. — Daphnis et Chloé, luttant.

Dessin à la plume, sur papier bleu rehaussé. Pour l'illustration de *Daphnis et Chloé,* publié par Firmin-Didot. — *Musée d'Orléans.*

372. — La Délivrance d'Anzia.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Dessin fait pour l'illus tration du roman grec de Xénophon, d'Éphèse, Abrocome et Anzia; traduit par Salvini et publié par Renouard. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

373. — Sylvie et le Satyre.

Pour l'illustration de l'*Aminte du Tasse.* Dessin à la sépia sur papier blanc. — *Collection de M. Alexandre Dumas.*

374. — Sylvie et le Satyre.

Dessin sur papier bleu, rehaussé. — *Collection de M. Lallemand.*

375. — L'Apothéose de Racine.

Dessin au crayon noir. — *Collection de M. Mahérault.*

376. — L'Apothéose de Racine.

Pour le frontispice des œuvres de Racine publiées par Didot. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

377. — Pyrrhus et Andromaque.

Ce dessin, sur papier verdâtre, a été fait pour l'illustration des œuvres de Racine publiées par Didot ; il a été seulement gravé à l'eau-forte, et la gravure n'a pas été terminée : elle est très rare. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

378. — La Nouvelle Héloïse.

« Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton père. »

Pour l'illustration du roman de *la Nouvelle Héloïse.* — Lavis à l'encre de Chine. — *Collection de M. Mahérault.*

379. — Le Premier baiser de l'Amour.

Pour l'illustration de *la Nouvelle Héloïse.* Dessin sur papier blanc, à l'encre de Chine. — *Collection de M. Hauguet.*

380. — Virginie sur le *Saint-Géran*, qui sombre.

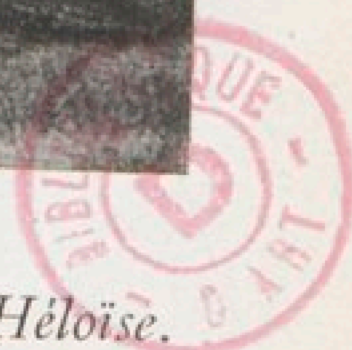
Dessin à la sépia, sur papier blanc. — *Collection de* Mme *Denain.*

381. — Virginie sur le *Saint-Géran*, qui sombre.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. *Collection de Mme Denain.*

382. — Virginie à bord du *Saint-Géran*, qui sombre.

Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé. — *Collection de Mme Charpentier mère, filleule de Prud'hon.*



Le premier baiser de l'Amour. Illustration pour *La Nouvelle Héloïse.*
(Gravure de Copia).

383. — Choisir l'objet...

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'illustration de *l'Art d'aimer*, de Gentil Bernard. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

384. — L'Enflammer...

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'illustration de *l'Art d'aimer*, de Gentil Bernard. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

385. — En jouir...

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. Pour l'illustration de *l'Art d'aimer*, de Gentil Bernard. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

386. — La Grotte.

Dessin au crayon noir sur papier blanc. Ce dessin avait été fait pour l'illustration d'un roman du prince Lucien Bonaparte. — *Collection de M. Maurice Richard.*

387. — La Grotte.

Dessin à la plume sur papier bleu, pour le roman de Lucien Bonaparte. — *Collection de M. Marmontel.*

388. — Le Sacrifice.

Sujet tiré de *la Tribu indienne*, de Lucien Bonaparte. Dessin sur papier gris, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

389. — La Discorde.

Sujet tiré d'un roman de Lucien Bonaparte. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Mahérault.*

390. — L'Oracle.

Sujet tiré d'un roman de Lucien Bonaparte. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

391. — L'Homme à la massue.

Pour l'illustration de *la Tribu indienne,* de Lucien Bonaparte. Dessin sur papier bleu, rehaussé de blanc. — *Collection de M. Gariel.*

392. — Le Serment.

Dessin à la plume, sur papier bleu rehaussé. — *Collection de M. Gariel.*

AMEUBLEMENT

OFFERT

A L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

PAR LA VILLE DE PARIS

393. — Psyché de l'impératrice Marie-Louise.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Cette Psyché fut exécutée en vermeil et en lapis pour l'impératrice Marie-Louise, et lui fut offerte par la ville de Paris le 15 août 1810. — Cet objet d'art a été détruit á Milan en 1832, et la somme qu'il rapporta fut distribuée aux cholériques. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

394. — Le Lavabo de l'Impératrice Marie-Louise.

Dessin à la plume sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

395. — La Toilette de Vénus.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'ornement du lavabo de l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

396. — Une Naïade (la Seine) entourée d'Amours.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'ornement du lavabo de l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

397. — Le Fauteuil et le Candélabre de l'impératrice Marie-Louise.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

398. — Psyché enchaîne l'Amour.

Dessin au crayon noir sur papier gris. Pour l'ornement du fauteuil offert par la ville de Paris à l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. de Goncourt.*

399. — Premier projet pour la glace de la table de toilette de l'impératrice Marie-Louise.

Dessin à la plume sur papier bleu. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

400. — Couronnement de la toilette de l'impératrice Marie-Louise.

Il a été fondu par Thomire, bronzier. Dessin au crayon noir sur papier jaune. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

401. — Étude pour le couronnement de la toilette de l'impératrice Marie-Louise.

Dessin au crayon noir sur papier jaune. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

402. — Les Génies des Arts et des Sciences.

Dessins sur papier jaune clair et jaune foncé. Ces Génies ornaient la toilette de l'impératrice Marie-Louise ; ils étaient posés au haut des montants sur lesquels pivotait le miroir. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

403. — Danseuses jouant des cymbales, du triangle et du tambour de basque.

Dessin au crayon noir, rehaussé sur papier bleu. Pour le surtout offert par la ville de Paris à l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. Camille Marcille.*

404. — Les Amours dévideurs.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'ornement des coffrets à bijoux de l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

405. — Les Amours fileurs.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Pour l'ornement des coffrets à bijoux de l'impératrice Marie-Louise. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

406. — L'Amour cueillant un fruit.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Ce modèle, qui ornait les coffrets à bijoux de l'impératrice Marie-Louise, a été fondu par Thomire. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

407. — Un Candélabre.

Ce candélabre a été exécuté pour faire partie de l'ameublement qui a été offert par la ville de Paris à l'impératrice Marie-Louise. — Dessin sur papier jaune au crayon noir. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

408. — Le Berceau du roi de Rome.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

409. — La Justice.

410. — La Force.

Pour l'ornement du berceau du roi de Rome. Dessins au crayon noir rehaussés, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

411. — La Seine.

412. — Le Tibre.

Pour l'ornement du berceau du roi de Rome. Dessins sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

DESSINS

POUR UNE MÉTHODE DE BASSE DONT M. LE BARON DE JOURSANVAULT, DE BEAUNE, ÉTAIT L'AUTEUR

413. — Portrait de M. Joursanvault père.

Il est vêtu d'un habit dont le col est garni de fourrures. — *Collection de Mme Tainturier.*

414. — Portrait de M. Joursanvault fils.

Il est vu de profil : ses cheveux sont réunis dans une bourse. — *Collection de Mme Tainturier.*

415. — Portrait de M. Joursanvault fils.

Sa main gauche est posée sur les cordes de sa basse. — *Collection de Mme Tainturier.*

416. — Portrait de M. de Joursanvault fils.

Il est assis, vu de profil : il joue de la basse. — *Collection de Mme Tainturier.*

417. — Portrait de M. le curé de Joursanvault.

Collection de Mme Tainturier.

418. — Main et basse pour indiquer la position de l'avant-bras et de la main pour tenir l'archet.

Collection de Mme Tainturier.

419. — Bras et main avec le manche d'une basse pour faire comprendre la position de la main sur les cordes.

Collection de Mme Tainturier.

420. — Avant-bras et main entr'ouverte tenant un archet.

Collection de Mme Tainturier.

421. — Les doigts d'une main posés sur les cordes d'une basse.

Tous ces dessins, faits pour une méthode de basse, dont M. le baron de Joursanvault était l'auteur, sont à l'encre de Chine. — *Collection de Mme Tainturier.*

422. — Un Joueur de basse.

Dessin sur papier blanc à l'encre de Chine, pour la méthode de basse de M. le baron de Joursanvault. — *Collection de M. Adolphe Mouilleron.*

ACADÉMIES

423. — Femme assise, vue de profil ; les deux bras sont croisés sur la poitrine ; la main gauche cache la main droite ; la jambe gauche est plus élevée que la droite.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Bonnet de Malherbe.*

424. — Femme debout, ayant le bras gauche levé ; il cache une partie de la tête ; les pieds manquent.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

425. — Une Femme assise a une partie de sa tête cachée par le bras gauche qui est levé.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

426. — Une Femme assise ; elle a son bras droit levé qui cache une partie de la tête.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de Mme la baronne de la Tournelle.*

427. — Une Femme debout ; elle porte la main droite à sa tête ; la main gauche tient un bâton.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. H. Rouart.*

428. — Femme assise ; de ses deux mains elle tient une corde ; la jambe droite est en avant ; celle de gauche est un peu pliée.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir. — *Collection de M. Gariel.*

429. — Marguerite.

Fragment d'Académie, d'après un modèle qui posait souvent pour Prud'hon. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Henriquel Dupont, membre de l'Institut.*

430. — Un Homme assis ; sa jambe gauche est levée et vue en raccourci ; il tient de la main gauche, qui est à la hauteur de la tête, un bâton ; son bras droit est près du corps : sa main droite est ouverte.

Dessin au crayon noir, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

431. — Un Homme debout a le bras droit levé et le menton caché par la main gauche.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

432. — Un Homme debout, la tête renversée, a la main droite posée sur un tabouret à modèle, et le bras gauche levé.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

433. — Un jeune homme assis a sa main droite appuyée sur un tabouret à modèle, et la gauche sur un genou.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

434. — Un Homme debout, casqué, a le bras gauche levé et tient un bâton de la main droite.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

435. — Homme ayant ses deux bras levés ; la jambe gauche est en avant.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

436. — Un Homme est debout ; sa tête et son bras gauche sont levés.

Ce dessin appartient à M. Joseph Michel.

437. — Études de têtes, de bras, de pieds, de mains et d'un torse.

Dessins sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

438. — Un homme debout a ses deux bras levés ; sa jambe gauche est pliée.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de Mme la baronne de la Tournelle.*

439. — Un Homme couché ; la jambe gauche est étendue ; la main droite est posée sur le genou de la jambe droite.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Eudoxe Marcille.*

440. — Homme assis ; la main droite est levée ; la gauche est appuyée ; la tête, vue de profil, exprime l'effroi.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

441. — Homme nu en pied et debout, une main sur la hanche droite.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé de blanc. — *Collection de M. Mahérault.*

442. — Homme nu en pied et assis, les bras croisés sur son genou gauche.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

443. — Étude de jeune homme la tête couronnée de pampres.

Figure nue à mi-corps. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mahérault.*

444. — Jeune homme debout, le bras gauche appuyé, le droit suivant la ligne du corps ; la tête est renversée.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

445. — Étude de Femme accoudée, l'autre bras levé ; la tête est renversée.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

446. — Étude pour le Zéphire.

Les deux bras sont levés ; la jambe gauche est pliée. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. le baron Dejean.*

447. — Homme debout.

Dessin à la plume et à la sépia, sur papier jaune. — *Collection de M. Alfred Sensier.*

448. — Jeune homme assis.

Le bras droit tient un bâton ; le gauche est appuyé à la hauteur du sein. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Louis Viardot.*

449. — Homme debout.

La jambe droite est pliée ; le bras droit est levé. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Diéterle.*

450. — Homme debout.

Les deux bras derrière le dos. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Diéterle.*

451. — Homme debout.

La tête est vue de trois quarts, le pied droit en avant. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Diéterle.*

452. — Homme debout.

Les deux bras levés, la tête de profil. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Diéterle.*

453. — Figure de jeune homme.

Il est assis ; de la main droite il tient un bâton ; la main gauche est appuyée ; les jambes sont croisées. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Diéterle.*

454. — Dessins au recto et au verso.

Au recto : homme assis, la main droite et le coude gauche appuyés sur une des jambes, qui est pliée.

455. — Au verso : homme debout, la jambe droite pliée, les deux bras en avant.

Dessins sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Mène.*

456. — Étude d'après Léna.

Le genou gauche appuyé ; les deux mains au niveau du genou. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Charles Bellanger.*

457. — Le Rhin.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Charles Bellanger.*

458. — Tête d'homme ; il tient sa main gauche sur la poitrine.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de l'École des Beaux-Arts. Cette tête lui a été donnée par M. His de la Salle.*

459. — Un Vieillard tient de la main gauche un bâton sur lequel il est appuyé ; le bras droit est en avant, et la main droite est ouverte.

Dessin rehaussé, sur papier bleu. — *Collection de M. Camille Marcille.*

460. — L'Amour.

Étude d'après nature pour le tableau représentant : *l'Amour qui séduit l'Innocence, le Plaisir qui l'entraîne, le Repentir qui suit. — Collection de M. Carrier.*

461. — Un jeune homme est debout ; il a le bras gauche levé, la main est cachée par la tête. De la main droite il tient un bâton.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Camille Marcille.*

BOILLY (Julien-Léopold).

462. — Portrait de Prud'hon.

Miniature. Ce portrait est d'autant plus précieux qu'il a été copié sur un dessin, d'après nature, fait par M. Boilly. Ce dessin a été brûlé dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre, le 24 mai 1871.

THIERRIAT (Augustin-Alexandre), né à Lyon, décédé dans cette ville le 14 avril 1870, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

463. — Maison où est né Prud'hon, le 4 avril 1758, impasse des Prêtres, à Cluny (Saône-et-Loire).

Aquarelle sur papier blanc.

GRAVURES

LETTRES AUTOGRAPHES, DESSINS

464. — La Liberté.

Prud'hon, inv. Copia, sc., à la pointe.

465. — L'Amour ailé, entouré d'Amours qui allument leurs flambeaux.

Épreuve non terminée, seule connue.

466. — Pyrrhus et Andromaque.

Eau-forte sans nom d'auteur.

467. — Le Christ portant sa croix.

P.-P. Prud'hon inv., del. B.-J. Roger, sculpt. Pour l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers par Corneille, publiée par Renouard.

468. — Le Chevrier.

469. — Daphnis cherchant une cigale dans le sein de Chloé.

470. — Le Bain.

Ces trois pièces sont d'un premier état fort rare ; il est avec la tablette qui a été supprimée pour le tirage des épreuves avant la lettre, et avec le nom des artistes à la pointe sèche.

471. — Le Bain.

Épreuve avec les noms des artistes à la pointe. Pour *Daphnis et Chloë*, édition de P. Didot.

472. — La Soif de l'or.

Avec les noms des artistes à la pointe.

473. — La Vengeance.

Avec les noms des artistes à la pointe.

474. — L'Homme à la massue.

Avant toute lettre.

475. — La Grotte.

Avant toute lettre.

476. — La Petite Diane.

Avec les noms des artistes à la pointe. Ces cinq pièces ont été gravées pour l'illustration de *la Tribu indienne* ou *Édouard et Stellina*, roman de Lucien Bonaparte.

477. — En jouir !

Épreuve avant toute lettre pour l'édition in-4° de *l'Art d'aimer*, de Gentil Bernard.

478. — Naufrage de Virginie.

Eau-forte B. Roger, aqua f., à la pointe.

479. — Naufrage de Virginie.

Épreuve avec les noms à la pointe, pour l'édition in-f° de *Paul et Virginie*.

480. — Naufrage de Virginie.

Épreuve de la gravure de Roger, pour le roman de *Paul et Virginie*, coloriée par Prud'hon, comme modèle, pour l'impression en couleur, avec dédicace de sa main à Mme Bernardin de Saint-Pierre.

481. — Phrosine et Mélidor.

Eau-forte.

482. — Phrosine et Mélidor.

Épreuve avec le nom de Prud'hon à la pointe sèche.

483. — La Délivrance d'Anzia.

Épreuve sur chine, avec les noms des artistes à la pointe, pour le roman qui a pour titre : *Abrocome et Anzia*. Ce roman, traduit par Salvini, a été publié en 1800, par Renouard.

484. — Abrocome et Anzia.

Eau-forte sans nom d'auteurs.

485. — Adresse de Merlen.

Merlen, graveur sur tous métaux et sur pierre fines, Palais du Tribunat, n° 40. Galleries (*sic*) de Pierres, côté de la rue de la Loi, à Paris.

486. — Adresse de la veuve Merlen.

Épreuve tirée avant que le mot *Égalité* ait été remplacé par le mot du *Tribunat*.

487. — L'Égalité.

Prud'hon, inv. Copia, sc., à la pointe.

488. — La Loi.

Prud'hon, invenit, Copia, sc. à la pointe.

489. — Préfecture de la Seine.

République française, P.-P. Prud'hon, inv. B. Roger, sc.

490. — Ministère de l'Intérieur.
Inventions nouvelles.
République française.

Eau-forte. Prud'hon, inv. floréal an VIII. B. Roger, sculp.

491. — Ministère de l'Intérieur.
Inventions nouvelles.
République française.

Prud'hon, inv. B. Roger, sculp.

492. — Tête d'homme : il est vu de trois quarts, front chauve.

Sans nom d'auteurs.

493. — L'Amour caresse avant de blesser.

Gravure d'essai retouchée par Prud'hon.

494. Vénus et l'Amour.

P.-P. P., inv. B. Roger, sculp.

495. — Léda.

B. Roger, fecit. Pour les boîtes à bonbons de Berthelemot, confiseur au Palais-Royal.

496. — Le Roi de Rome.

Médaillon. Dessous, un cartouche : *La Louve et Rémus et Romulus*. Sans nom d'auteurs.

497. — Les Musiciens ambulants.

Cette gravure, sans légende et sans nom d'auteurs, fut faite probablement par M. le baron de Joursanvault, d'après un dessin de Prud'hon. — *Collection de M. Adolphe Mouilleron.*

498. — Titre pour la méthode de basse de M. le baron de Joursanvault.

Dessiné et gravé par M. le baron de Joursanvault. — *Collection de M. Michaud, de Beaune (Côte-d'Or).*

499. — Titre pour la méthode de basse de M. le baron de Joursanvault.

Composé et gravé par P.-P. Prud'hon. — *Collection de M. Michaud, de Beaune (Côte-d'Or).*

500. — Fresque de Prud'hon sur une cheminée de sa maison à Cluny.

Lith. par A. Pelliat. Bourg, lithog. Bressent.

501. — Les Trois Parques.

Gravure à l'eau-forte.

502. — Portrait de Mme Navier.

Lithographie sans nom d'auteur.

503. — Le Génie de la Paix.

Photographie d'après une gravure unique qui fait partie des collections de la Bibliothèque nationale.

504. — Lettre de Prud'hon au préfet de la Seine : il lui réclame les sommes dues pour les travaux exécutés pour les fêtes de la ville de Paris.

22 Mai 1810.

505. — Demande de Prud'hon pour entrer à l'Académie.

Paris, 24 janvier 1815.

506. — Observations sur le dessin de M. Prud'hon, pour la médaille qu'on doit frapper à l'occasion de la réception de Sa Majesté à l'Hôtel de Ville.

Deux dessins pour cette médaille.

507. — Reçu de six louis pour un dessin de Daphnis et Chloé.

Paris, 5 messidor an IX.

508. — Les Honneurs.

Dessin au crayon noir, sur papier calque. — *Collection de M. Arthur Duparc.*



La fileuse. — Dessin.

509. — L'Étude.

Dessin au crayon noir, sur papier calque. — *Collection de M. Arthur Duparc.*

510. — Fragments d'académie de femme.
Le bras gauche levé, la tête inclinée, les yeux baissés.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Arthur Duparc.*

511. — Vénus au bain.

Collection de M. Laurent Richard.

512. — Mercure.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Meaume.*

513. — La Folie.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Meaume.*

514. — Une tête de femme.

Contre-épreuve.

515. — Une Fileuse.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

516. — Temple grec.

Cartouche d'un plafond du Luxembourg. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.

517. — Entrevue de l'Empereur Napoléon, de l'Empereur d'Autriche et du duc Jean de Lichtenstein.

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — *Collection de M. Busquet-Pagnerre.*

518. — Portrait de femme.

Miniature. — *Collection de M. le comte de la Béraudière.*

---

*
* *

Malgré ce nombre fort respectable de productions, il serait possible d'en trouver encore beaucoup d'autres, un peu partout!...

Le remarquable écrivain Georges Renard, professeur au Collège de France, qui fut jadis à la Tour de Peilz, dans le canton de Vaud, le camarade d'exil et l'ami du peintre Gustave Courbet, nous racontait dernièrement que le Maître d'Ornans avait acquis chez un antiquaire de Genève une peinture sur panneau de bois qu'il se plaisait à contempler souvent.

Ce tableau représentait une Magicienne, grandeur nature, nue à mi-corps. La manière du « peintre des femmes » se révélait, en cette composition, par la hardiesse de la pose, le charme, la grâce, la pureté de la ligne, la suavité des tonalités de chair, des oppositions de lumière et d'ombre qui faisaient l'admiration de Courbet. « Il n'y a pas à s'y tromper — disait-il à son ami Renard, — c'est bien du Prud'hon!... » Qui saurait dire où se trouve aujourd'hui ce fameux panneau ?... peut-être apparaîtra-t-il un jour à l'hôtel des

ventes; si des experts avisés l'attribuent à Prud'hon, il atteindra alors des sommes énormes !

Le peintre de Psyché est en faveur. Le 5 juin 1912, à la vente Doucet, à l'hôtel Drouot, un crayon représentant Mme Dufresne a été adjugé à 31.200 francs.

Cette Mme Dufresne était la femme d'un marchand de tableaux. Il existe d'elle un pastel dans la collection Eudoxe Marcille (Mme Jahan), et un portrait appartenant encore, en 1874, à M. Deslandes.

A la vente Rouart, le 11 décembre dernier (1912), un portrait de la princesse Bacciochi (n° 3 du catalogue Marcille) a été adjugé 33.000 francs. A la même vente et le même jour, *l'Abondance* (n° 86 du même catalogue, tableau inachevé) a été vendu 27.000 francs. En ces quarante dernières années, les Prud'hon ont monté dans la proportion de 1 à 12.

*
* *

Rien de l'Art n'était étranger à Prud'hon. Il était bon graveur. A la mort de Copia, il donna à Roger, qui devint bientôt célèbre, des leçons de gravure. Il avait formé dans cet art son fils Jean, qui n'était pas sans mérite et qui grava un beau portrait de son illustre père. Il était également aquafortiste, pastelliste,

aquarelliste, lithographe, et il fit aussi œuvre de sculpteur.

Nous trouvant dernièrement dans l'atelier du sculpteur Pierre Curillon, l'auteur du *Frisson de la vague* et d'autres œuvres remarquables, l'aimable artiste nous rappelait que dans le buste de Mme la baronne de Joursanvault, qui se trouve au Musée de Beaune, Prud'hon s'était révélé sculpteur de talent, avec une note très personnelle de vérité. Le jugement de M. Pierre Curillon est sûr. Cet artiste est de Tournus, et il n'est pas étonnant qu'il ait surtout le culte de Greuze et de Prud'hon. En Art, comme en toutes choses, l'atavisme a ses lois, et il semble bien que le sculpteur Curillon ait pas mal hérité du charme et de la grâce de ses illustres compatriotes.

*
* *

Dessins, sépias, pastels se trouvent encore et peut-être bien aussi des peintures non signées ou signées par les amis du Maître, généralement à gauche, ou derrière la toile ou au châssis : Pierre Prud'hon, P. Prud'hon, Prudon, P.-P. Prud'hon, ou seulement P. P.

Les signatures des dessins ne sont pas toutes authentiques. Il ne signait presque jamais et autorisait ses amis à signer son nom pour lui. Quiconque croit pos-

séder une œuvre de ce Maître, fera bien d'y regarder à deux fois avant de s'en dessaisir.

Nous avons vu, il y a quelques mois, deux dessins non signés qui doivent être de Prud'hon. Ils appartiennent à notre aimable confrère Adolphe Tabarant, publiciste et critique d'Art fort documenté. Collectionneur averti, il conserve précieusement ces deux dessins, au grand désappointement de certaines personnalités... aux aguets! Est-il besoin d'ajouter que nous approuvons sa « manière » d'agir et... d'attendre!...

VIII

Opinions de Théophile Gautier et Charles Blanc. — Rapprochement entre Prud'hon et André Chénier. — Quelques dates a retenir. — Projet d'une statue a Prud'hon, a Cluny, sa ville natale.

« Prud'hon a créé une grâce nouvelle et trouvé une mine de beauté inconnue. Sa manière de comprendre l'Antique diffère complètement de celle de ses contemporains. Les statues que David dessinait avec une sécheresse sculpturale, il semble les voir au clair de lune, argentées de molles lumières, baignées d'ombres et de reflets, ondoyantes, enfumées sur les contours, enveloppant et noyant leurs lignes dans une vague brume. A la mythologie de l'Empire il applique la flore de Corrège. Il a la vapeur, le mystère, la rêverie ; il a aussi un divin sourire qui n'appartient qu'à lui. »

Ainsi s'exprimait Théophile Gautier, dans sa grande admiration pour celui qui mérite si bien le surnom de « Corrège français ».

A propos de l'enlèvement de Psyché, voici quelques lignes de Charles Blanc :

« Pendant que Psyché est endormie, des zéphyrs, aussi légers que les nuages qui les enveloppent, viennent l'enlever doucement dans les airs sans troubler son sommeil. Pour ne rien déranger, un petit amour lui soutient le bras qu'elle avait arrondi sur sa tête. Le corps de la jeune fille est un chef-d'œuvre de modelé sans recherches ; on croit le voir au travers d'une gaze. La main gauche retombe sur le sein et s'y affaisse endormie !... Il y en a pour des jours entiers à rêver devant cette ravissante composition si voluptueuse et pourtant si pure ! »

Ce dernier mot nous semble on ne peut plus juste ; il traduit fort bien « la manière et l'Art » de Prud'hon.

Citons encore sur le peintre de *Psyché* une appréciation de haute valeur et un rapprochement fort juste du Maître avec le grand poète André Chénier. Les lignes suivantes figurent dans l'ouvrage illustré, avec commentaires, et intitulé : « Reproductions des œuvres des grands Maîtres. »

« Entre l'Art énervé d'un siècle qui s'en allait et les affirmations violentes et exclusives d'un renouveau triomphant dans sa rigidité emphatique, Prud'hon, insoucieux des uns et des autres, apparaît, entre toutes ces conventions qui se combattent, dans la tendresse grave de sa personnalité profondément poétique, comme cette noble figure d'André Chénier, tous deux

revivifiant l'atmosphère de la pensée contemporaine par le souvenir ému, gracieusement mélancolique, des plus beaux songes dont s'est nourrie l'Antiquité. »

*
* *

A contempler Psyché et toutes les femmes peintes par ce Maître inimitable, nous éprouvons un ravissement, une sorte d'extase, et rien d'autre ne se manifeste en nous qu'un sentiment de « pure volupté ». Nous sommes subjugué par la vraie beauté et comme immatérialisé par la contemplation d'un idéal. *Vénus et Adonis*, *Zéphyr se balançant au-dessus de l'eau*, voilà bien, comme a dit Gautier, « la grâce nouvelle et la beauté inconnue ! » Toutes ces compositions sont à la fois d'un Maître incomparable et d'un poète délicat et tendre.

Mieux peut-être encore que *La Justice*, ces toiles nous révèlent le génie de Prud'hon et nous rappellent le caractère et la vie de ce grand Artiste qui a tant peiné, aimé et souffert !... comme Mozart et Chénier, ses illustres contemporains.

*
* *

Voici les principales dates de sa vie et de son œuvre :

1758. Naissance de Pierre Prud'hon, à Cluny (S.-et-L.)

*

1774. Départ à Dijon.
1778. Mariage avec Jeanne Pennet, de Cluny.
1780. Paris.
1782. Rome.
1789. Paris; 1794. Rigny (Franche-Comté).
1796. Paris; 1799. Prix d'encouragement et logement gratuit au Louvre, d'abord, et ensuite à la Sorbonne.
1808. *La Vengeance et la Justice*; *Psyché*; Prud'hon chevalier de la Légion d'honneur.
1816. Prud'hon, membre de l'Institut.
1821. Mort de Mlle Constance Mayer-Lamartinière.
1823. Mort de Prud'hon.

*
* *

Les admirateurs de Prud'hon ont depuis longtemps songé à élever à ce grand artiste une statue digne de son génie. Vers 1908-1909, nous écrivions à ce sujet quelques lignes dans notre *Cluny-Guide* (Truchot, éditeur à Cluny), et déjà, avec quelques amis et certaines notoriétés de la région, nous discutions sur un projet de monument à Prud'hon, dans sa ville natale. Si nous différions d'avis sur les moyens à employer pour arriver plus ou moins vite et grandiosement au but, du moins nous étions tous d'accord sur l'urgence.

Les superbes et inoubliables fêtes du Millénaire, en 1910, ont ajourné notre projet, sans nous le faire oublier. Nous l'avons repris et étendu sa propagande. Il est aujourd'hui sérieusement à l'ordre du jour de l'opinion publique qui ne s'en désintéressera plus. Il a passé même les frontières régionales. Paris, Lyon appuient nos efforts, et l'on peut tenir la réalisation du projet comme chose certaine dans les délais possibles.

Sans être statuomane, nous estimons que la postérité ne saurait jamais trop honorer certaines gloires dont les nobles exemples s'imposent au culte des générations futures. C'est ainsi que nous voyons se dresser à Mâcon, Chalon, Tournus, les statues de Lamartine, Niepce et Greuze,

Pierre Prud'hon, le génial artiste de *La Justice* et de *Psyché*, aura enfin un monument dans sa ville natale. Cluny et l' « officialisme » en ont ainsi décidé.

L'Académie de Mâcon — Prud'hon était de l'Institut — marche de l'avant. La docte Assemblée qui a déjà gagné tant de batailles est armée pour la lutte ; sa vaillance dans les combats saura lui assurer encore une noble victoire !

*
* *

C'est, guidé uniquement par un sentiment d'admiration envers celui qui fut, à nos yeux, le plus illustre peintre français du XVIIIe siècle, que nous avons parlé, écrit, « démarché » de toutes nos forces. La statue à Prud'hon s'impose!... Hâtons-nous pour cet hommage tardif qui sera — plus encore que de la reconnaissance — la réparation d'une injustice sociale !...

Le Passé, c'est l'enseignement de l'Avenir !... Il faut que les jeunes générations puissent désormais contempler l'image de ce mort-vivant, immortel par les nobles témoignages de son pur génie!

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

